

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE M. DE LA METTRIE.

TOME TROISIEME.

2

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE M. DE LA METTRIE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

Deus nobis hæc otia fecit.
VIRGILE.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXI.



A

MONSIEUR HALLER,

PROFESSEUR EN MÉDECINE

A GOTTINGUE.

CE n'eſt point ici une Dédicace; vous êtes fort au deſſus de tous les éloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de ſi inutile, ni de ſi fade, ſi ce n'eſt un Diſcours Académique. *Ce n'eſt point une expoſition de la nouvelle méthode que j'ai ſuivie pour relever un ſujet uſé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reſte ſi votre diſciple & votre ami a bien rempli ſa carriere. C'eſt le plaiſir que j'ai eu à compoſer cet Ouvrage, dont je veux parler; c'eſt moi-même, & non mon livre que je vous adreſſe, pour m'éclairer ſur la nature de cette ſublime volupté de l'étude. Tel eſt le ſujet de ce diſcours. Je ne ſerois pas le premier* Ecrivain, *qui, n'ayant rien à dire, pour réparer la ſtérilité de ſon imagination, auroit pris un texte où il n'y en eut jamais. Dites-moi donc, double enfant d'Apollon, Suiſſe illuſtre, Fracaſtor moderne, vous qui ſavez tout-à-la-fois connoître, meſurer la nature, qui plus eſt la ſentir, qui plus eſt encore l'exprimer: ſavant Médecin, encore plus grand Poëte, dites*

moi par quels charmes l'étude peut changer les heures en momens : quelle est la nature de ces plaisirs de l'esprit, si différens des plaisirs vulgaires.? . . . . Mais la lecture de vos charmantes poésies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'homme considéré dans ce point de vue, n'a rien d'étranger à mon sujet.

La volupté des sens, quelque aimable & chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment aussi reconnoissante que délicate d'un jeune Médecin François, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui faut un certain tems pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes! plus on s'approche de la vérité, plus on la trouve charmante. Non-seulement sa jouissance augmente les desirs, mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-tems, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la volupté de l'esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'esprit est au dessus du corps? L'esprit n'est-il pas le premier des sens, & comme le rendez-vous de toutes les sensations? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de rayons, à un centre qui les produit? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'amour de la vérité enflamme, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaisirs dignes des dieux. De toutes les attractions de la nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son temple par la raison & la sagesse! quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les esprits!

Passons en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux ames vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne sont-ils pas? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les élémens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entiere est son aliment, & l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

Tantôt c'est la poésie ou la peinture; tantôt c'est la musique ou l'architecture, le chant, la danse, &c. qui font goûter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voyez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'Opéra, pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland, &c. Toutes les impressions de l'orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins, qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille sensations qui m'échappent.

Voltaire ne peut refuser des pleurs à sa Mérope; c'est qu'il sent le prix, & de l'ouvrage, & de l'actrice. Vous avez lu ses écrits; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri! comment tous ces goûts ne se communiqueroient-ils pas? Il en parle avec transport.

Qu'un grand peintre, je l'ai vu avec plaisir, en lisant ces jours passés la préface de Richardon, parle de la peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? il adore son art, il le met au dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux

ſans être peintre, tant il eſt enchanté de ſa profeſſion!

Qui n'a pas ſenti les mêmes tranſports que Scaliger, ou le Pere Mallebranche, en liſant ou quelques belles tirades des poëtes tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains ouvrages philoſophiques? Jamais Mde. Dacier n'eût compté ſur ce que ſon mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une ſorte d'enthouſiaſme à traduire & développer les penſées d'autrui, qu'eſt-ce donc ſi l'on penſe ſoi-même? qu'eſt-ce que cette génération, cet enfantement d'idées que produit le goût de la nature & la recherche du vrai? Comment peindre cet acte de la volonté ou de la mémoire, par lequel l'ame ſe reproduit en quelque ſorte, en joignant une idée à une autre trace ſemblable, pour que de leur reſſemblance & comme de leur union, il en naiſſe une troiſieme: car admirez les productions de la nature. Telle eſt ſon uniformité, qu'elles ſe ſont preſque toutes de la même maniere.

Les plaiſirs des ſens mal réglés perdent toute leur vivacité & ne ſont plus des plaiſirs. Ceux de l'eſprit leur reſſemblent juſqu'à un certain point. Il faut les ſuſpendre pour les aiguiſer. Enfin l'étude a ſes extaſes, comme l'amour. S'il m'eſt permis de le dire, c'eſt une catalepſie ou immobilité de l'eſprit ſi délicieuſement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il ſemble détaché par abſtraction de ſon propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il pourſuit. Il ne ſent rien à force de ſentir. Tel eſt le plaiſir qu'on goûte, & en cherchant & en trouvant la vérité. Jugez de la puiſſance de ſes charmes par l'extaſe d'Archimede; vous ſavez qu'elle lui coûta la vie.

Que les autres hommes ſe jettent dans la foule,

pour ne pas se connoître ou plutôt se haïr, le sage fuit le grand monde & cherche la solitude. Pourquoi ne se plaît-il qu'avec lui-même, ou avec ses semblables ? C'est que son ame est un miroir fidele, dans lequel son juste amour-propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre connoissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un homme qui regarderoit la terre du haut des cieux, toute la grandeur des autres hommes s'évanouiroit, les plus superbes palais se changeroient en cabanes, & les plus nombreuses armées ressembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainsi paroissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des hommes, quand leur multitude embarrasse la terre & se pousse pour rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

Que Pope débute d'une maniere sublime dans son Essai sur l'Homme ! *Que les grands & les rois sont petits devant lui. O vous, moins mon maître, que mon ami, qui aviez reçu de la nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé, ingrat qui ne méritez pas d'exceller dans les sciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand poëte, ou plutôt à gémir des jouets & des bagatelles qui occupent sérieusement les monarques. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un philosophe goûte dans son cabinet, entouré d'amis muets, qui lui disent cependant tout ce qu'il desire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire & la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon cœur sans dégoût, aimera la vie. Avec le le nécessaire, mon esprit content cultivera toujours la sagesse.*

Oui, l'é ude est un plaisir de tous les âges; de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les momens. A qui Ciceron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse dont il tempere les passions fougueuses; pour le bien goûter, j'ai été quelquefois forcé de me livrer à l'amoar. L'amour ne fait point de peur à un sage; il sait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remede qui doit les dissiper. Il est vrai que le soleil n'écartepas plus vite ceux de l'atmosphere.

Dans la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation; quel plaisir de voir tous les jours sous ses yeux & par ses mains croître & se former un ouvrage qui charmera les siecles à venir, & même ses contemporains! Je voudrois, me disoit un jour un homme dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avoit-il tort? & lorsqu'on est applaudi, quelle mere tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable.

Pourquoi tant vanter les plaisirs de l'étude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui; qui se promene & voyage avec nous; & en un mot nous suit par-tout? Heureux qui a brisé la chaîne de tous ses préjugés! Celui-là seul goûtera ce plaisir dans toute sa pureté. Celui-là seul jouira de cette douce tranquillité d'esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le pere du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

Arrêtons-nous un moment à jeter des fleurs sur les pas de ces Grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linæus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes, pour y admirer sous une autre montagne de neiges, un jardin planté par les mains de la nature : jardin qui fut jadis tout l'héritage du célebre Professeur Suédois. De là, vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, quelles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.

Là je vois Maupertuis, l'honneur de la nation Françoise, dont une autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un ami qui est le plus grand des rois. Où va-t-il? dans le conseil de la nature, où l'attend Newton.

Que dirois-je du Chymiste, du Géometre, du Physicien, du Mécanicien, de l'Anatomiste, &c? Celui-ci a presqu'autant de plaisir à examiner l'homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

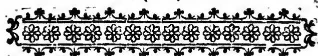
Mais tout cede au grand art de guérir. Le Médecin est le seul philosophe qui mérite de sa patrie, on l'a dit avant moi; il paroît comme les freres d'Helene dans les tempêtes de la vie. Quelle magie, quel enchantement! sa seule vue calme le sang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce espérance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un astronome prédit un éclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'esprit a eu du plaisir à trouver les regles qui le guident, quel triomphe! vous en faites tous les jours l'heureuse expérience, quand l'événement en a justifié la hardiesse.

La premiere utilité des sciences est donc de les cultiver; c'est déjà un bien réel & solide,

Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions, & son cœur de sa vanité, but desirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre, par les mains de la sagesse; tandis que tant de pédans, après un demi-siecle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du tems, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, sur-tout dans les savans; & qui cependant devroit être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez, Monsieur, si j'ai réussi, & que cet hommage de mon amitié soit éternellement chéri de la vôtre.



L'HOMME



L'HOMME MACHINE.

IL ne suffit pas à un sage d'étudier la nature & la vérité; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser; car pour les autres, qui sont volontairement esclaves des préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux les systêmes des philosophes sur l'ame de l'homme. Le premier & le plus ancien, est le systême du matérialisme; le second est celui du spiritualisme.

Les métaphysiciens, qui ont insinué que la matiere pourroit bien avoir la faculté de penser, n'ont pas déshonoré leur raison. Pourquoi? c'est qu'ils ont un avantage, (car ici ç'en est un) de s'être mal exprimés. En effet, demander si la matiere peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la matiere peut marquer les heures. On voit d'avance

que nous éviterons cet écueil, où M. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les leibnitziens, avec leurs *monades*, ont élevé une hypothese inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la matiere, que matérialisé l'ame. Comment peut-on définir un être, dont la nature nous est absolument inconnue ?

Descartes, & tous les cartésiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les mallebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues & bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'ame ne pouvoit se connoître, que par les seules lumieres de la foi : cependant en qualité d'êtres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'écriture a voulu dire par le mot *esprit*, dont elle se sert, en parlant de l'ame humaine ; & dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les théologiens, ceux-ci le sont ils davantage entr'eux sur tous les autres ?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il est auteur de la nature, comme de la révélation ; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre ; & la raison, pour les accorder ensemble.

Se défier des connoissances qu'on peut

puiser dans les corps animés, c'est regarder la nature & la révélation, comme deux contraires qui se détruisent; & par conséquent, c'est oser soutenir cette absurdité: que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages, & nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la nature. Par la nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'évangile, dont l'expérience seule est la véritable interprete. En effet, les autres commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'auteur du *Spectacle de la Nature*. « Il est étonnant, dit-il, (au sujet de M. » Locke) qu'un homme, qui dégrade » notre ame jusqu'à la croire une ame de » boue, ose etablir la raison pour juge » & souveraine arbitre des mysteres de la » foi; car, ajoute-t-il, quelle idée éton- » nante auroit-on du christianisme, si l'on » vouloit suivre la raison? »

Outre que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la foi, elles forment de si frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

1°. L'excellence de la raison ne dépend pas d'un grand mot vuide de sens (*l'immatérialité*) mais de sa force, de son étendue, ou de sa clairvoyance. Ainsi une ame

de boue, qui découvriroit, comme d'un coup-d'œil, les rapports & les suites d'une infinité d'idées difficiles à saisir, seroit évidemment préférable à une ame sotte & stupide, qui seroit faite des élémens les plus précieux. Ce n'est pas être philosophe, que de rougir avec Pline, de la misere de notre origine. Ce qui paroît vil, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendroit d'une source encore plus vile en apparence, n'en seroit pas moins le plus parfait de tous les êtres, quelle que soit l'origine de son ame; si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle ame, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde maniere de raisonner de M. Pluche, me paroît vicieuse, même dans son systême, qui tient un peu du fanatisme; car si nous avons une idée de la foi, qui soit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la révélation & de son auteur, que cette idée est fausse; & que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'évangile.

De deux choses l'une; ou tout est illusion, tant la nature même, que la révélation; ou l'expérience seule peut rendre

raison de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur? je m'imagine entendre un péripaticien, qui disoit: " Il ne faut pas croire l'expérience ,, de Toricelli: car si nous la croyions, ,, si nous allions bannir l'horreur du vuide, quelle étonnante philosophie aurions-nous? ,,

J'ai fait voir combien le raisonnement de M. Pluche est vicieux, * afin de prouver premiérement que s'il y a une révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'église & sans aucun examen de la raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumieres que chacun a reçues de la nature.

L'expérience & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les fastes des médecins, qui ont été philosophes, & non dans les philosophes, qui n'ont pas été médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous

(*) *Il pêche évidemment par une pétition de principe.*

des enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misere, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, & surtout les théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entiérement détournés par des études obscures, qui les ont conduits à mille préjugés & pour tout dire en un mot, au fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécanisme des corps.

Mais quoique nous ayons choisi les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carriere.

L'homme est une machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites *à priori*, c'est-à-dire, en voulant se servir en quelque sorte des ailes de l'esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'*à posteriori*, ou en cherchant à démêler l'a-

me, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

Prenons-donc le bâton de l'expérience, & laissons-là l'histoire de toutes les vaines opinions des philosophes. Etre aveugle, & croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule, qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premieres! On peut & on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles: les Descartes, les Mallebranche, les Leibnitz, les Wolf, &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations & de tous leurs ouvrages? Commençons-donc & voyons, non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

Autant de tempéramens, autant d'esprits, de caracteres & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, & non Hippocrate, comme le dit l'auteur de l'histoire de l'ame, a poussée loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvoit changer les esprits & les mœurs avec le corps. Il est vrai la mélancolie, la bile, le phlegme, le sang, &c.

suivant la nature, l'abondance & la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque homme, font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'ame s'éclipse & ne montre aucun signe d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle est double, tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécillité se dissipe: & la convalescence d'un sot fait un homme d'esprit. Tantôt le plus beau génie devenu stupide, ne se reconnoît plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais, & avec tant de peine.

Ici, c'est un paralytique, qui demande si sa jambe est dans son lit. Là, c'est un soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations & du lieu, où son ame les rapportoit, fait son illusion, & son espece de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeller & faire sentir tous les mouvemens: ce qui se fait avec je ne sais quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un enfant, aux approches de la mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus-Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine-porte,

Pourquoi ? parce que l'imagination se bouche avec les viscères ; & de-là naissent tous ces singuliers phénomenes de l'affection hystérique & hippocondriaque.

Que dirois-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en *loups-garoux*, en *coqs*, en *vanpires*, qui croient que les morts les sucent ? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'ils ne se cassent : afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la paralysie ? Je dois légérement passer sur des choses connues de tout le monde.

Je ne serai pas plus long sur le détail des effets du sommeil. Voyez ce soldat fatigué ! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pieces de canon ! Son ame n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraser ; il sentira peut être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sous le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haine, l'avarice ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout

eſt inutile à qui n'a pas délivré ſon cœur du tourment des paſſions.

L'ame & le corps s'endorment enſemble. A meſure que le mouvement du ſang ſe calme, un doux ſentiment de paix & de tranquillité ſe répand dans toute la machine; l'ame ſe ſent mollement s'appeſantir avec les paupieres & s'affaiſſer avec les fibres du cerveau; elle devient ainſi peu-à-peu comme paralytique, avec tous les muſcles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle-là ne peut plus ſoutenir le fardeau de la penſée; elle eſt dans le ſommeil, comme n'étant point.

La circulation ſe fait-elle avec trop de viteſſe? l'ame ne peut dormir. L'ame eſt-elle trop agitée, le ſang ne peut ſe calmer; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend: telles ſont les deux cauſes réciproques de l'inſomnie. Une ſeule frayeur dans les ſonges fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la néceſſité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des beſoins urgens. Enfin comme la ſeule ceſſation des fonctions de l'ame procure le ſommeil, il eſt, même pendant la veille (qui n'eſt alors qu'une demi-veille) des ſortes de petits ſommeils d'ame très-fréquens, des *rêves à la Suiſſe*, qui prouvent

que l'ame n'attend pas toujours le corps pour dormir; car si elle ne dort pas tout-à-fait, combien peu s'en faut-il! puisqu'il lui est impossible d'assigner un seul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule innombrable d'idées confuses, qui, comme autant de nuages, remplissent, pour ainsi dire, l'atmosphere de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainsi que le vin, le café, &c. chacun a sa maniere, & suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui sembleroit devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie! l'ame n'en voudroit jamais sortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne sent plus, que le seul plaisir de ne plus souffrir & de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté; il force l'ame qui vouloit veiller & se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination que le café, cet antidote du vin dissipe nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'ame dans ses autres besoins.

Le corps humain est un machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement perpétuel. Les alimens entretiennent ce que la fievre excite. Sans eux l'ame languit, entre en fureur & meurt abattue. C'est une bougie dont la lumiere se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, fortes de liqueurs : alors l'ame généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le soldat que l'eau eut fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas! la joie renaît dans un cœur triste ; elle passe dans l'ame des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le François excelle. Le mélancolique seul est accablé, & l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crûe rend les animaux féroces ; les hommes le deviendroient par la même nourriture ; cela est si vrai, que la nation Angloise, qui ne mange pas la chair si cuite que nous, mais rouge & sanglante, paroît participer de cette férocité plus ou moins grande, qui vient

en partie de tels alimens, & d'autres causes, que l'éducation peut seule rendre impuissantes. Cette férocité produit dans l'ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité & autres sentimens, qui dépravent le caractere, comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse & l'indolence sont les atrributs favoris.

M. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit : " Le grave
„ Catius parle toujours de vertu, & croit
„ que, qui souffre les vicieux, est vicieux
„ lui-même. Ces beaux sentimens durent
„ jusqu'à l'heure du dîner; alors il préfere
„ un scélérat, qui a une table délicate,
„ à un saint frugal. „

„ Considérez, dit-il ailleurs, le même
„ homme en santé, ou en maladie; pos-
„ sédant une belle charge, ou l'ayant per-
„ due; vous le verrez chérir la vie, ou la
„ détester. Fou à la chasse, ivrogne dans
„ une assemblée de province, poli au
„ bal, bon ami en ville, sans foi à la
„ cour. „

Nous avons eu en Suisse un baillif, nommé M. Steiguer de Wittighofen, il étoit à jeun le plus integre & même le plus indulgent des juges; mais malheur au misérable qui se trouvoit sur la sellette, lorsqu'il avoit fait un grand dîner ! Il étoit

homme à faire pendre l'innocent, comme le coupable.

Nous pensons, & même nous ne sommes honnêtes gens, que comme nous sommes gais ou braves; tout dépend de la maniere dont notre machine est montée. On diroit en certains momens que l'ame habite dans l'estomac, & que Van Helmont en mettant son siege dans le pylore, ne se seroit trompé, qu'en prenant la partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins; & dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette émule desirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états; elle a quelquefois fait exécuter à l'ame les plus affreux complots; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit, se pervertit à sa maniere, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent! C'est peu pour cette fille timide & modeste d'avoir perdu

toute honte & toute pudeur ; elle ne regarde plus l'inceste, que comme un femme galante regarde l'adultere. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagemens, ils ne se borneront point aux simples accidens d'une passion utérine, à la manie, &c. cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence nécessaire de l'âge sur la raison. L'ame suit les progrès du corps, comme ceux de l'éducation. Dans le beau sexe, l'ame suit encore la délicatesse du tempérament : de là cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison ; ces préjugés, ces superstitions, dont la force empreinte peut à peine s'effacer, &c. L'homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son ame. Avec de tels secours de la nature & de l'art, comment ne seroit-il pas plus reconnoissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité, &c. Mais, suivant à-peu-près la pensée de l'auteur des Lettres sur les physionomies ; qui joint les graces de l'esprit & du corps à presque tous les sentimens du

cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui ne semble avoir été donnée à l'homme ; l'une, que pour le mieux pénétrer des attraits de la beauté : l'autre, que pour mieux servir à ses plaisirs.

Il n'est pas plus nécessaire d'être aussi grand physionomiste, que cet auteur pour deviner la qualité de l'esprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point ; qu'il ne l'est d'être grand médecin, pour connoître un mal accompagné de tous ses symptomes évidens. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne serez point surpris de leur trouver des physionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, & même souvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poëte célebre réunit (dans son portrait) l'air d'un filou, avec le feu de Prométhée.

L'histoire nous offre un mémorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux duc de Guise étoit si fort convaincu que Henri III. qui l'avoit eu tant de fois en son pouvoir, n'oseroit jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chyverni apprenant son départ s'écria : *voilà un homme perdu*. Lorsque sa

fatale prédiction fut justifiée par l'événement, on lui en demanda la raison. *Il y a vingt ans*, dit-il, *que je connois le roi ; il est naturellement bon & même foible ; mais j'ai observé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

Tel peuple a l'esprit lourd & stupide ; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, si ce n'est en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la semence de ses peres, (*) & de ce chaos de divers élémens qui nagent dans l'immensité de l'air ? L'esprit a comme le corps, ses maladies épidémiques & son scorbut.

Tel est l'empire du climat, qu'un homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une plante ambulante, qui s'est elle-même transplantée ; si le climat n'est plus le même, il est juste qu'elle dégénere, ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens, &c, comme la paupiere se glisse à la menace du coup dont on est prévenu, ou par la même raison que le corps du spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la

(*) L'histoire des Animaux & des Hommes prouve l'empire de la semence des peres sur l'esprit & le corps des enfans.

meilleure compagnie pour un homme d'esprit, est la sienne, s'il n'en trouve une semblable. L'esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume, on renvoie mal la bale, à qui la sert mal. J'aimerois mieux un homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaise, pourvu qu'il fût encore assez jeune. Un esprit mal conduit, est un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'ame sont donc toujours correlatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ses causes, servons-nous ici de l'anatomie comparée ; ouvrons les entrailles de l'homme & des animaux. Le moyen de connoître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par une juste parallele de la structure des uns & des autres !

En général la forme & la composition du cerveau des quadrupedes est à-peu-près la même, que dans l'homme. Même figure, que dans l'homme. Même figure, même disposition par-tout ; avec cette différence essentielle, que l'homme est de tous les animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps : En suite le singe, le castor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, &c. voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'hom-

me; car on remarque aussi chez eux la même analogie graduée, par rapport au corps caleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siege de l'ame, avant feu M. de la Péyronnie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupedes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse; mais elle est vuide de sens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps caleux & fort peu de cerveau, lequel manque aux insectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies; comme on en peut juger, en lisant les seuls traités de Willis *de Cerebro*, & *de Animâ Brutorum*.

Je concluerai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables observations, 1°. que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau : 2°. que ce viscere semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité; 3°. qu'il y a ici une singuliere condition imposée éternellement par la nature, qui est que plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain?

Ne croyez pas au reste que je veuille prétendre par-là que le seul volume du

cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des animaux ; il faut que la qualité réponde encore à la quantité, & que les solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécille ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscere péchera par une mauvaise consistance, par trop de mollesse, par exemple. Il en est de même des fous ; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches ; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie, &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les esprits ? elles échapperoient aux yeux des linx & des Argus. *Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir*, eût fait deux sots, d'Erasme & de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ses meilleurs *Dialogues*.

Outre la mollesse de la moëlle du cerveau, dans les enfans, dans les petits chiens & dans les oiseaux, Willis a remarqué que les *corps cannelés* sont effacés & comme décolorés dans tous ces animaux ; & que leurs *stries* sont aussi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'homme a la protubérance annulaire fort grosse ; & ensuite toujours diminutive-

ment par degrés, le singe & les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon, &c. qui ont cette partie d'un très-petit volume, ont les *nates* & *testes* fort gros.

On a beau être discret & réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations & de tant d'autres sur l'espece d'inconstance des vaisseaux & des nerfs, &c. tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne & abondante organisation, puisque dans tout le regne animal l'ame se raffermissant avec le corps, acquiert de la sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute l'analogie la mieux entendue conduit l'esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux observations les plus grossieres, ne puisse voir des liens qui regnent entre la cause & les effets. C'est une espece d'*harmonie* que les philosophes ne connoîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs & prennent tous les tons aussi exac-

tement qu'un muficien. Les autres, qui montrent cependant plus d'efprit, tels que le finge, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, fi ce n'eft par un vice des organes de la parole ?

Mais ce vice eft-il tellement de conformation, qu'on n'y puiffe apporter aucun remede ? En un mot, feroit-il abfolument impoffible d'apprendre une langue à cet animal ? je ne le crois pas.

Je prendrois le grand finge préférablement à tout autre, jufqu'à ce que le hafard nous eut fait découvrir quelqu'autre efpece plus femblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des régions qui nous font inconnues. Cet animal nous reffemble fi fort, que les naturaliftes l'ont appellé *homme fauvage*, ou homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des écoliers d'Amman ; c'eft-à-dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux ; car ceux qu'on nous apporte en Europe font communément trop âgés. Je choifirois celui qui auroit la phyfionomie la plus fpirituelle, & qui tiendroit le mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin, ne me trouvant pas digne d'être fon gouverneur, je le mettrois à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre auffi habile, s'il en eft.

Vous savez par le livre d'Amman, & par tous ceux (*) qui ont traduit sa méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de tems enfin il leur apprit à entendre, parler, lire & écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair & soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre ou d'un sens peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre: mais le singe voit & entend; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit: il conçoit si parfaitement les signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des singes seroit-elle impossible? Pourquoi ne pourroit il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvemens nécessaires pour prononcer? Je n'ose décider si les organes de la parole du singe ne peuvent, quoiqu'on fasse, rien articuler; mais cette impossibilité absolue me surprendroit, à cause de la grande analogie du singe & de l'homme, & qu'il n'est point d'animal connu jusqu'à présent,

(*) L'auteur de l'histoire naturelle de l'Ame, &c.

dont le dedans & le dehors lui ressemblent d'une maniere si frappante. M. Locke, qui certainement n'a jamais été suspect de crédulité; n'a pas fait difficulté de croire l'histoire que le Chevalier Temple fait dans ses mémoires, d'un perroquet, qui répondoit à propos, & avoit appris, comme nous, à avoir une espece de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué (*) de ce grand métaphysicien; mais qui auroit annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui se font sans œufs & sans femme, auroit-il trouvé beaucoup de partisans? Cependant M. Trembley en a découvert, qui se font sans accouplement, & par la seule section. Amman n'eût-il pas aussi passé pour un fou, s'il se fût vanté, avant que d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire & en aussi peu de tems, des écoliers tels que les siens? Cependant ses succès ont étonné l'univers, & comme l'auteur de l'histoire des polypes, il a passé de plain vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opere l'emporte à mon gré, sur qui doit les siens au hasard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des regnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au dessus d'un faiseur oisif de systêmes frivoles, ou d'un auteur labo-rieux

(*) L'auteur de l'hist. de l'Ame.

rieux de stériles découvertes. Celles d'Amman sont bien d'un autre prix, il a tiré les hommes de l'instinct auquel ils sembloient condamnés ; il leur a donné des idées, de l'esprit, une ame en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir !

Ne bornons point les ressources de la nature ; elles sont infinies, sur-tout aidées d'un grand art.

La même mécanique, qui ouvre le canal d'Eustachi dans les sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les singes ? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des animaux, qui imitent tant d'autres signes, avec tant d'adresse & d'intelligence ? Non-seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible & ridicule ; mais la similitude de la structure & des opérations du singe est telle que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet animal, qu'on ne vînt enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne seroit plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué : ce seroit un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous-mêmes, pour penser & profiter de son éducation.

Des animaux, à l'homme, la transition n'est pas violente ; les vrais philosophes en conviendront. Qu'étoit l'homme, avant l'invention des mots & la connoissance des langues ? Un animal de son espece, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel, que les autres, dont alors il ne se croyoit pas roi ; n'étoit distingué du singe & des autres animaux, que comme le singe l'est lui-même, je veux dire par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduit à la seule *connoissance intuitive* des leibnitziens, il ne voyoit que des figures & des couleurs, sans pouvoir rien distinguer entr'elles ; vieux, comme jeune, enfant à tout âge : il bégayoit ses sensations & ses besoins, comme un chien affamé ou ennuyé du repos, demande à manger, ou à se promener.

Les mots, les langues, les loix, les sciences, les beaux-arts sont venus ; & par eux enfin le diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un homme, comme un animal ; on est devenu auteur, comme porte-faix. Un géometre a appris à faire les démonstrations & les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter, ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des signes ; chaque espece a compris ce qu'elle a pu comprendre : & c'est de cette maniere que les hommes

ont acquis la *connoissance symbolique*, ainsi nommée encore par nos philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la mécanique de notre éducation! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier? Qui a été le premier précepteur du genre humain? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation? Je n'en sais rien; le nom de ces heureux & premiers génies a été perdu dans la nuit des tems. Mais l'art est le fils de la nature; elle a du long-tems le précéder.

On doit croire que les hommes les mieux organisés, ceux pour qui la nature aura épuisé ses bienfaits, auront instruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles sensations, être frappés de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant spectacle de la nature, sans se trouver dans le cas de ce sourd de Chartres, dont le grand Fontenelle nous a le premier donné l'histoire, lorsqu'il entendit pour la premiere fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De là seroit-il absurde de croire que ces

ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences : de même lorsque les signes de ces différences ont été marqués ou gravés dans le cerveau, l'ame en a nécessairement examiné les rapports; examen qui lui étoit impossible, sans la découverte des signes, ou l'invention des langues. Dans ces tems, où l'univers étoit presque muet, l'ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un homme, qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau ou une piece de sculpture; il n'y pourroit rien distinguer; ou comme un petit enfant, (car alors l'ame étoit dans son enfance) qui tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille ou de bois, les voit en général d'une vue vague & superficielle, sans pouvoir les compter, ni les distinguer. Mais qu'on mette une espece de pavillon ou d'étendard à cette piece de bois, par exemple, qu'on appelle mât, qu'on en mette un autre à un autre pareille corps; que le premier venu se nombre par le signe 1. & le second par le signe ou chiffre 2; alors cet enfant pourra les compter, & ainsi de suite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paroîtra égale à une autre par son signe *numératif*, il conclura sans peine que ce sont deux corps diffé-

leur aspect. Ces mots & ces figures qui font désignés par eux, sont tellement liés ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose sans le nom ou le signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'ame peuvent être justement réduites à la seule imagination qui les forme toutes; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'ame nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espece de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil sont renvoyés, comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau : si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle; pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des langues & l'usage de ces grands mots, *spiritualité*, *immatérialité*, &c. placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'esprit.

Rien de plus facile que de prouver un

systême, fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue que sa maniere d'agir, est-elle naturellement petite ou foible? elle aura à peine la force de comparer l'analogie ou la ressemblance de ses idées; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; & encore de quelle maniere? Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule apperçoit; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent; & qu'ainsi c'est elle, encore une fois, qui est l'ame, puisqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend des chairs vives & vermeilles; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; elle la fait germer dans le cabinet du philosophe & du pédant poudreux; elle forme enfin les savans comme les orateurs & les poëtes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont

mal connue, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des graces & des beaux-arts, elle ne peint pas ſeulement la nature, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénetre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui ſont tracés, ſans en découvrir les rapports? Non, comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection ou la volupté, elle ne peut réfléchir ſur ce qu'elle a mécaniquement conçu, ſans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination ou le plus maigre génie, plus il prend, pour ainſi dire, d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer. La meilleure organiſation a beſoin de cet exercice.

L'organiſation eſt le premier mérite de l'homme; c'eſt en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la nature, mais ſeulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'induſtrie: car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la ſcience & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend propres à devenir habiles, ſavans & vertueux? Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la nature? Nous n'avons de qualités eſtimables que par

elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, & comme d'emprunt ? Quelque soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir le mesurer. L'esprit, la beauté, les richesses, la noblesse quoiqu'enfans du hasard, ont tous leur prix, comme l'adresse, le savoir, la vertu, &c. Ceux que la nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil & en connoisseurs. Une belle femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un homme d'esprit de se croire un sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté, au contraire, est la marque d'une ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte; comme sans l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier. Mais aussi quel seroit le fruit de la plus excellente école,

sans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un homme, privé de tous les sens, que de faire un enfant à une femme à laquelle la nature auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire un vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avoit ni fente, ni vagin, ni matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou, (pour quitter le style figuré souvent nécessaire pour mieux exprimer ce qu'on sent, & donner des graces à la vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de génie, saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçues, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'épithete d'*apparente*, à la similitude des objets; non que je pense que

nos sens soient toujours trompeurs; comme l'a prétendu le Pere Mallebranche, où que nos yeux naturellement un peu ivres, ne voient pas les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, quoique les microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la vérité en général, ce que M. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la société. Il est de la douceur de mon caractere d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'a prise M. Locke pour attaquer de telles chimeres. Quelle utilité en effet de faire un gros livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

Suivant les principes que nous avons posés, & que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonimes; & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots

ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences, comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristote ou des Descartes, que dans celui des Euripide ou des Sophocle; & si la nature s'est mise en plus grands frais pour faire N.wton que pour former Corneille, (ce dont je doute fort, mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention; plus profondément pénétrée des traces ou des images que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clef ou mere des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guere permis que parcourir & d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'ima-

gination eſt de même. Toujours emportée par le tourbillon du ſang & des eſprits, une onde fait une trace, effacée par celle qui ſuit; l'ame court après, ſouvent en vain : il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas aſſez vîte ſaiſi & fixé, & c'eſt ainſi que l'imagination, véritable image du tems, ſe détruit & ſe renouvelle ſans ceſſe.

Tel eſt le chaos & la ſucceſſion continuelle & rapide de nos idées ; elles ſe chaſſent, comme un flot pouſſe l'autre ; de ſorte que ſi l'imagination n'emploie, pour ainſi dire, une partie de ſes muſcles, pour être comme en équilibre ſur les cordes du cerveau, pour ſe ſoutenir quelque tems ſur un objet qui va fuir & s'empêcher de tomber ſur un autre, qu'il n'eſt pas encore tems de contempler; jamais elle ne ſera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura ſenti de même; elle formera les orateurs, les muſiciens, les peintres, les poëtes, & jamais un ſeul philoſophe. Au contraire, ſi dès l'enfance on accoutume l'imagination à ſe brider elle-même, à ne point ſe laiſſer emporter à ſa propre impétuoſité, qui ne fait que de brillans entouſiaſtes; à arrêter, contenir ſes idées, à les retourner dans tous les ſens, pour voir toutes les faces d'un objet : alors l'imagination prompte à juger, embraſ-

sera par le raisonnement, la plus grande sphere d'objets, & sa vivacité, toujours de si bon augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une pénétration clairvoyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.

Tels sont les simples fondemens sur lesquels a été bâti l'édifice de la logique. La nature les avoit jetés pour tout le genre humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme sur les animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

Quel est l'animal qui mourroit de faim au milieu d'une riviere de lait? l'homme seul. Semblable à ce vieil enfant dont un moderne parle d'après Arnobe; il ne connoît ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiere fois la lumiere d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau phénomene qu'il apperçoit; c'est à ses dépens

qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y ſera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal ſur le bord d'un précipice : lui ſeul y tombera ; il ſe noie, où l'autre ſe ſauve à la nage. A quatorze ou quinze ans ; il entrevoit à peine les grands plaiſirs qui l'attendent dans la reproduction de ſon eſpece ; déjà adoleſcent, il ne ſait pas trop comment s'y prendre dans un jeu que la nature apprend ſi vîte aux animaux : il ſe cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaiſir & d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux ſe font gloire d'être *cyniques*. Sans éducation, ils ſont ſans préjugés. Mais voyons encore ce chien & cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne ſait à quel ſaint ſe vouer ; le chien mieux ſervi par ſon odorat, que l'autre par ſa raiſon, l'aura bientôt trouvé.

La nature nous avoit donc faits pour être au deſſous des animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'éducation, qui ſeule nous tire du niveau & nous éleve enfin au deſſus d'eux. Mais accordera-t-on la même diſtinction aux ſourds, aux aveugles-nés, aux imbécilles, aux fous, aux hommes ſauvages, ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes, à ceux dont l'af-

fection hippocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particuliere.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'homme & des animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme une loi naturelle, une connoissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des animaux.

Mais cette objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un philosophe peut tout rejeter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme seul a été éclairé d'un rayon refusé de tous les autres animaux? S'il n'y en à point, nous ne pouvons pas plus connoître par elle ce qui se passe dans eux, & même dans les hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre être. Nous savons que nous pensons & que nous avons des remords: un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant: c'est pourquoi il en faut croire les autres hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles

& extérieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

Mais pour décider si les animaux qui ne parlent point, ont reçu la loi naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'histoire nous offre un exemple célebre d'un lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. Qu'il seroit à souhaiter que l'homme même montrât toujours la même reconnoissance pour les bienfaits & le même respect pour l'humanité! On n'auroit plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui sont le fléau du genre humain & les vrais bourreaux de la loi naturelle.

Mais un être à qui la nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne & délibere, autant que s'étend & lui permet la sphere de son activité; un être qui s'attache par les bienfaits, qui se détache par les mauvais traitemens, & va essayer un meilleur maître; un être d'une structure semblable à la nô-

tre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination & la délicatesse des nerfs; un tel être enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot, a conscience de ce qu'il fait? Son ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, seroit-elle sans aucune répugnance, à la vue de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pieces? Cela posé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refusé aux animaux; car puisqu'ils nous offrent des signes évidens de leur repentir, comme de leur intélligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des êtres, des machines presque aussi parfaites que nous, soient comme nous, faites pour penser, & pour sentir la nature?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux sont pour la plupart des êtres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font; car tous les hommes distinguent-ils mieux les vices & les vertus! Il est dans notre espece de la férocité, comme dans la leur. Les hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés que

ceux qui la transgressent pour la premiere fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des animaux, comme des hommes; les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un animal doux, pacifique qui vit avec d'autres animaux semblables, & d'alimens doux, sera ennemi du sang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir versé avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse les remords, comme les plaisirs.

Mais je veux pour un moment supposer que je me trompe, & qu'il n'est pas juste que presque tout l'univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurois seul raison; j'accorde que les animaux, même les plus excellens, ne connoissent pas la distinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus; que ce lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'a-

voir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré à sa furie, dans un spectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres, & les ours, tandis que nos compatriotes se battent, suisses contre suisses, freres contre freres, se connoissent, s'enchaînent ou se tuent sans remords, parce qu'un prince paie leurs meurtres: je suppose enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux, quelles en seront les conséquences? L'homme n'est pas pétri d'un limon plus précieux; la nature n'a employé qu'une seule & même pâte, dont elle a seulement versé les levains. Si donc l'animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'homme soit dans le même cas: moyennant quoi adieu la loi naturelle & tous ces beaux traités qu'on a publiés sur elle! Tout le regne animal en seroit généralement dépourvu. Mais réciproquement si l'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels; il s'ensuit

que les animaux formés de la même matiere, à la quelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, & qu'ainsi il n'est point d'ame, ou de substance sensitive, sans remords. La réflexion suivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la loi naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages & les plus féroces n'aient quelques repentirs. Je crois que la fille sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime; s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes même involontaires, ou de tempérament; de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans sa grossesse, & dont ses enfans hériterent: de celle qui dans le même état, mangea son mari: de cette autre qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: cette fille de voleur antropophage, qui la devint à douze ans, quoiqu'ayant perdu pere & mere à l'âge d'une an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis, & qui prouvent tous

qu'il eſt mille vices & vertus héréditaires, qui paſſent des parens aux enfans, comme ceux de la nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne ſentent pas pour la plupart ſur le champ l'énormité de leur action. La *boulymie*, par exemple ou la faim canine peut éteindre tout ſentiment; c'eſt une manie d'eſtomac qu'on eſt forcé de ſatisfaire. Mais revenues à elles-mêmes, & comme déſenivrées, quels remords pour ces femmes qui ſe rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher! Quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu réſiſter, dont elles n'ont eu aucune conſcience! cependant ce n'eſt point aſſez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée & brûlée, l'autre enterrée vive. Je ſens tout ce que demande l'intérêt de la ſociété. Mais il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'il n'y eût pour juges, que d'excellens médecins. Eux ſeuls pourroient diſtinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raiſon eſt eſclave du ſens dépravé ou fureur, comment peut-elle le gouverner?

Mais ſi le crime porte avec ſoi ſa propre punition plus ou moins cruelle; ſi la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout-à-fait arracher le repentir des cœurs

les plus inhumains : s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des esprits foibles par un enfer, par des spectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Pascal ? * Qu'est il besoin de recourir à des fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux même qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier bourreau ? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis ; je prétends seulement que ceux dont la volonté est dépravée, & la conscience éteinte, le sont assez par leur remords, quand ils reviennent à eux-mêmes ; remords, j'ose encore le dire, dont

(*) *Dans un cercle ou à table, il lui falloit toujours un rempart de chaises, ou quelqu'un dans son voisinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir des abymes épouvantables dans lesquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoissance qu'il eût de ces illusions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une singuliere circulation dans un lobe du cerveau ! Grand homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la sagesse avoient chacun leur département, ou leur lobe, séparé par la* faux. *De quel côté tenoit-il si fort à Mrs. de Port-Royal ? J'ai lu ce fait dans un extrait du* Traité du vertige *de M. de la Mettrie.*

dont la nature auroit dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

Les criminels, les méchans, les ingrats ceux enfin qui ne sentent pas la nature, tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur barbarie, il est des momens calmes & des réflexions, où la conscience vengeresse s'éleve, dépose contr'eux, & les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les hommes, est tourmenté par lui-même; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'une autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus,) que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être savans; c'est peut-être par une espece d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus; & cela à la charge de l'état, qui nourrit une multitude de fainéans, que la vanité a décorés du nom de *philosophes*. La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui tous, depuis le ver qui rampe

jusqu'à l'aigle qui se perd dans la nue. C'est pourquoi elle a donné à tous les animaux quelque portion de la loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A présent comment définirons-nous la loi naturelle ? C'est un sentiment, qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oserois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espece de crainte, ou de faveur, aussi salutaire à l'espece, qu'à l'individu ; car peut-être ne respectons-nous la bourse & la vie des autres, que pour vous conserver nos biens, notre honneur & nous-mêmes ; semblables à ces *Ixions du christianisme* qui n'aiment Dieu & n'embrassent tant de chimériques vertus que parce qu'ils craignent l'enfer.

Vous voyez que la loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les loix civiles, à la maniere ridicule des théologiens.

Les armes du fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités ;

mais elle ne détruiront jamais ces vérités même.

Ce n'eſt pas que je révoque en doute l'exiſtence d'un être ſuprême ; il me ſemble au contraire que le plus grand degré de probabilité eſt pour elle : mais comme cette exiſtence ne prouve pas plus la néceſſité d'un culte, que tout autre, c'eſt une vérité théorique, qui n'eſt guere d'uſage dans la pratique : de ſorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la religion ne ſuppoſe pas l'exacte probité, les mêmes raiſons autoriſent à penſer que l'athéiſme ne l'exclut pas.

Qui ſait d'ailleurs ſi la raiſon de l'exiſtence de l'homme, ne ſeroit pas dans ſon exiſtence même ? peut-être a-t-il été jeté au haſard ſur un point de la ſurface de la terre, ſans qu'on puiſſe ſavoir ni comment, ni pourquoi ; mais ſeulement qu'il doit vivre & mourir ; ſemblable à ces champignons, qui paroiſſent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les foſſés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée ; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matiere ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créé ; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tour-

menter pour ce qu'il est impossible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit-on, lisez tous les ouvrages des Fénelon, des Nieuwentit, des Abadie, des Derham, des Raï, &c. eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? ce ne sont que d'ennuyeuses répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à sapper les fondemens de l'athéisme. Le volume des preuves qu'on tire du spectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La structure seule d'un doigt, d'un oreille, d'un œil, *un observation de Malphighi*, prouve tout, & sans doute beaucoup mieux que *Descartes & Mallebranche*; ou tout le reste ne prouve rien. Les déistes & les chréties même devroient donc se contenter de faire observer que dans tout le regne animal, les mêmes vues sont exécutées par une infinité de divers moyens tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourroit-on terrasser les athées? Il est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'homme & tout l'univers semblent avoir été destinés à cette unité de vues. Le soleil, l'air, l'eau, l'organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil, comme dans

un miroir qui présente fidélement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant les loix qu'exige cette infinie variété des corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons par-tout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'homme, des animaux, des oiseaux, des poissons, produise différens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elles tendent également au seul & même but, qui est d'entendre. Le hasard, demande le déiste, seroit il donc assez grand géometre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour de futurs usages; le papillon dans la chenille; l'homme dans le ver spermatique, un polype entier dans chacune de ses parties; la valvule du trou ovale, le poumon dans le fœtus, les dents dans leurs alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & se durcissent d'une maniere incompréhensible. Et comme les partisans de ce systême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foiblesse même de l'esprit en certains cas. Voyez, disent-ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindin,

apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au déisme! la durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'athéisme, dès que les passions se sont affoiblies avec le corps qui en est l'instrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'esprit reprenant presque toujours ses anciennes opinions, & se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvert ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. Et voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le médecin *Diderot* dans ses *pensées philosophiques*, sublime ouvrage qui ne convaincra pas une athée. Que répondre en effet à un homme qui dit? » Nous ne connoissons point la nature: » des causes cachées dans son sein pour» roient avoir tout produit. Voyez à votre » tour le polype de Trembly! ne contient» il pas en soi les causes qui donnent lieu » à sa régénération? quelle absurdité y » auroit-il donc à penser qu'il est des cau» ses physiques pour lesquelles tout a été » fait, & auxquelles toute la chaîne de » ce vaste univers est si nécessairement » liée & assujettie, que rien de ce qui ar» rive, ne pouvoit pas ne point arriver,

» des causes dont l'ignorance absolument
» invincible nous a fait recourir à un
» Dieu, qui n'est pas même un *être de*
» *raison*, suivant certain? Ainsi détruire
» le hasard, ce n'est pas prouver l'exis-
» tence d'un être suprême, puisqu'il peut
» y avoir autre chose qui ne seroit ni
» hasard, ni Dieu, je veux dire la na-
» ture, dont l'étendue par conséquent ne
» peut faire que des incrédules; comme
» le prouve la façon de penser de tous ses
» plus heureux scrutateurs. »

Le *poids de l'univers* n'ébranle donc pas un véritable athée, loin de *l'écraser*, & tous ces indices mille & mille fois rebattus d'un créateur, indices qu'on met fort au dessus de la façon de penser dans nos semblables, ne sont évidens, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les anti-pyrrhonniens, ou pour ceux qui ont assez de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les athées peuvent en opposer d'autres peut-être aussi fortes & absolument contraires. Car si nous écoutons encore les naturalistes, ils nous diront que les mêmes causes qui dans les mains d'un chymiste & par le hasard de divers mélanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple bergere; que le

mouvement qui conserve le monde, a pu le créer; que chaque corps a pris la place que sa nature lui a assignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raison que le fer & les autres métaux sont l'ouvrage de ses entrailles; que le soleil est une production aussi naturelle, que celle de l'électricité, qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la terre, & tous ses habitans, qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains, qu'elle gâte souvent; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété: que l'œil est à la vérité une espece de trumeau dans lequel l'ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui sont représentés par ces corps; mais qu'il n'est pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite: qu'enfin il se pourroit bien faire que Lucrece, le médecin Lamy & tous les épicuriens anciens & modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il se trouve organisé, & placé comme il l'est, que posées une fois les mêmes regles de mouvement que suit la nature dans la génération & le développement des corps, il n'étoit pas possible que ce merveilleux organe fût organisé & placé autrement.

Tel eſt le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raiſons qui partageront éternellement les philoſophes. Je ne prends aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc pyrrhonnien que moi, homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſinguliere. Il eſt vrai, me dit-il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'ame d'un philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon conſentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un côté, ſont auſſi-tôt détruites par celles qui ſe montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'univers ne ſera jamais heureux, à moins qu'il ne ſoit athée. Voici quelles étoient les raiſons de cet *abominable* homme. Si l'athéiſme, diſoit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la religion ſeroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de ſoldats de religion; ſoldats terribles! la nature infectée d'un poiſon ſacré, reprendroit ſes droits & ſa pureté. Sourds à toute autre voix, les mortels tran-

quilles ne suivroient que les conseils spontanés de leur propre individu ; les seuls qu'on ne méprise point impunément & qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu.

Telle est la loi naturelle : quiconque en est rigide observateur, est honnête homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleusement, a beau affecter les spécieux dehors d'une autre religion, est un fourbe, ou un hypocrite, dont je me défie.

Après cela qu'un vain peuple pense différemment ? qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la révélation ; qu'il faut, en un mot, une autre religion, que celle de la nature, quelle qu'elle soit ! quelle misere ! quelle pitié ! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée ! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des autels à la superstition, est né pour adorer des idoles, & non pour sentir la vertu.

Mais puisque toutes les facultés de l'ame dépendent tellement de la propre organisation du cerveau & de tout le corps, qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même ; voilà une machine bien éclairée ! car enfin quand l'homme seul

auroit reçu en partage la loi naturelle, en seroit-il moins une machine? Des roues, quelques ressorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant aussi plus de sang, la même raison donnée; que sais-je enfin? des causes inconnues produiroient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matiere, que la pensée, & en un mot, toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffiroit-elle donc à tout? oui, encore une fois; puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matiere dont ils sont faits, ne seroit-elle pas aussi susceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de sentir.

L'ame n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire, en un mot, dans le physique, & dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des

expériences, qui acheveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus longtems, que l'animal est plus froid & transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpens, &c. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long tems leur mouvement péristalique ou verniculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles suivant, Cowper.

5. Le cœur de la grenouille sur-tout, exposé au soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remue pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource; il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapaux.

6. Bacon de Verulam, dans son traité *Sylva Sylvarum*, parle d'un homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur jeté dans l'eau chaude, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, à la distance perpendiculaire de 2 pieds.

7. Prenez un petit poulet encore dans

l'œuf; arrachez-lui le cœur; vous obſerverez les mêmes phénomenes, avec à-peu-près les mêmes circonſtances. La ſeul chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, ſe font dans le pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur ſe remuent, comme les cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupe arrachées.

8. La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille offrent les mêmes choſes à conſidérer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cauſe du feu qu'elle contient.

9. Un ſoldat ivre emporta d'un coup de ſabre la tête d'un coq d'inde. Cet animal reſta debout, enſuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il ſe tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre; tous les muſcles de ce coq ſe remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à-peu-près ces phénomenes dans les petits chats ou chiens.

10. Les polypes font plus que de ſe mouvoir, après la ſection; ils ſe reproduiſent dans huit jours en autant d'animaux, qu'il y a de parties coupées. J'en ſuis fâché pour le ſyſtême des naturaliſtes ſur la gé-

nération, ou plutôt j'en suis bien aise; car cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues, & les plus décisives!

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une maniere incontestable que chaque petite fibre, ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires; puisque les mouvemens en question s'exercent, sans que les parties qui les manifestent, aient aucun commerce avec la circulation. Or, si cette force se fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui est un composé de fibres singuliérement entrélacées, doit avoir la même propriété. L'histoire de Bacon n'étoit pas nécessaire pour me le persuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite analogie de la structure du cœur de l'homme & des animaux, & par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux, que parce qu'il y est étouffé; & enfin parce que tout est froid & affaissé dans les cadavres. Si les dissections se faisoient sur des criminels suppliciés, dont les corps sont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens,

qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

Tel est ce principe moteur des corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déréglés, comme on l'a cru, mais très-réguliers; & cela, tant dans les animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui sont froids & imparfaits. Il ne reste donc aucune ressource à nos adversaires, si ce n'est de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel est le siege de cette force innée dans nos corps; je réponds qu'elle réside très-clairement dans ce que les anciens ont appellé *parenchyme*; c'est-à-dire, dans la substance propre des parties, abstraction faite des veines, des arteres, des nerfs, en un mot de l'organisation de tout le corps; & que par conséquent chaque partie contient en lui des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en avoient.

Entrons dans quelque détail de ces ressorts de la machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels, & automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu? que les paupieres se baissent à la menace d'un coup, comme on la dit; que la *pupille* s'étrécit au grand

jour pour conserver la rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité? n'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en hiver, pour que le froid ne pénetre pas l'intérieur des vaisseaux? que l'estomac se souleve, irrité par le poison, par une certaine quantité d'opium, par tous les émétiques, &c.? que les cœur, les arteres, les muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille? que le poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé? n'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les sphincters de la véssie, du *rectum*, &c.? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dresser la verge dans l'homme, comme dans les animaux qui s'en battent le ventre, & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumieres de l'anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil, & plus vermeilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentimens, de tous nos plaisirs, de tou-

tes nos passions, de toutes nos pensées : car le cerveau a ses muscles, pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle *en grec* (l'âme.) Ce principe existe, & il a son siege dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par-là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenans des maladies de l'imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richesse & une fécondité mal entendue, il faut se borner à un petit nombre de questions & de réflexions.

Pourquoi la vue, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvemens & des desirs singuliers ? Ce qui se passe alors dans certains organes ? Point du tout : mais du commerce & de l'espece de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *benè placitum* des anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé : & comment cela, si ce n'est par le désordre & le tumulte du sang & des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler le corps caverneux ?

Puisqu'il est des communications évidentes entre la mere & l'enfant, (*) & qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres écrivains aussi dignes de foi, (il n'y en a point qui le soient plus, (nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions ; & que les mêmes traces, ou envies de la mere, peuvent s'imprimer sur le fœtus, sans que cela puisse se comprendre, quoi qu'en disent Blondel & tous ses adhérens. Ainsi nous faisons réparation d'honneur au P. Mallebrance, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des auteurs qui n'ont point observé d'assez près la nature, & ont voulu l'assujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglois. Les efforts, les nerfs de son génie sont peints sur sa physionomie ; elle est toute en convulsion ; les yeux sortent de l'orbite, ses sourcils s'élevent avec les muscles du front. Pourquoi ? c'est que l'origine des nerfs est en travail & que tout le corps doit se ressentir d'une espece d'accouchement aussi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne

(*) Au moins par les vaisseaux. Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs?

qui tirât ainsi celles du dehors, d'où viendroient tous ces phénomenes ? Admettre une *ame*, pour les expliquer, c'est être réduit à l'*opération du St. Esprit*.

En effet si ce qui pense en mon cerveau, n'est pas une partie de ce viscere, & conséquemment de tout le corps, pourquoi, lorsque tranquille dans mon lit, je forme le plan d'un ouvrage, ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il ? pourquoi la fievre de mon esprit passe-t-elle dans mes veines ? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poëtes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la nature, de la vérité, ou de la vertu transportent ! Par leur enthousiasme, parce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets : par cette *harmonie* que Borelli, qu'un seul anatomiste a mieux connue que tous les leibnitziens, vous connoîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin si la tension des nerfs qui fait la douleur, cause la fievre, par laquelle l'esprit est troublé, & n'a plus de volonté ; & que réciproquement l'esprit trop exercé trouble le corps, & allume ce feu de consomption qui a enlevé Bayle dans un âge si peu avancé, si telle titillation me fait vouloir, me force de desirer ardemment ce dont je

ne me souciois nullement le moment d'auparavant; si à leur tour certaines traces du cerveau excitent le même prurit & les mêmes desirs, pourquoi faire double, qui n'est évidemment qu'un? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain, puisqu'un torrent de sang & d'esprits vient l'y forcer; la volonté ayant pour ministres une légion invisible de fluides plus vifs que l'éclair, & toujours prêts à la servir! Mais comme c'est par les nerfs que son pouvoir s'exerce; c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuisé, les plus violens desirs lui rendront-ils sa vigueur perdue? Hélas! non; & elle en sera la premiere punie, parce que, posées certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la paralysie, &c. revient ici.

La jaunisse vous surprend! ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde! Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions, mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil;

faites couler la bile par son tamis naturel; alors l'ame ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant le cataracte, ou en injectant le canal d'Eustachi, on rend la vue aux aveugles, & l'ouie aux sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'habiles charlatans dans des siecles ignorans, ont passé pour faire de grands miracles! La belle ame & la puissante volonté qui ne peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fievre! Faut-il donc s'étonner si les philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps, pour conserver celle de l'ame? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la diette, que Platon a défendu le vin? Le régime qui convient au corps, est toujours celui par lequel les médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'esprit, de s'élever à la connoissance de la vérité & de la vertu; vains sons dans les désordres des maladies & le tumulte des sens. Sans les préceptes de l'Hygiene, Epitecte, Socrate, Platon, &c. prêchent en vain: toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les vertus, comme l'intempérance est celle de tous les vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'hiſtoire des paſſions, qui toutes s'expliquent par le mot d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'eſt qu'un animal, ou un aſſemblage de reſſorts, qui tous ſe montent les uns par les autres ſans qu'on puiſſe dire par quel point du cercle humain la nature a commencé ? ſi ces reſſorts different entr'eux, ce n'eſt donc que par leur ſiege & par quelques degrés de force, & jamais par leur nature ; & par conſéquent l'ame n'eſt qu'un principe de mouvement, ou une partie matérielle ſenſible du cerveau, qu'on peut, ſans craindre l'erreur, regarder comme un reſſort principal de toute la machine, qui a une influence viſible ſur tous les autres, & même paroît avoir été fait le premier ; enſorte que tous les autres n'en ſeroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques obſervations que je rapporterai & qui ont été faites ſur divers embryons.

Cette oſcillation naturelle, ou propre à notre machine, & dont eſt douée chaque fibre, & pour ainſi dire, chaque élément fibreux, ſemblable à celle d'une pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveller, à meſure qu'elle le perd, lui donner des forces, quand elle languit ; l'affoiblir, lorſquelle eſt opprimée par un

excès de force & de vigueur. C'est en cela seul que la vraie médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fievre, que les chymistes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fievre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les muscles & le cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la volonté.

Ce sont donc les causes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainsi durant 100 ans le mouvement perpétuel des solides & des fluides, aussi nécessaires aux uns, qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, & *vice versâ* ? Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers seroit bientôt anéantie, sans le secours des seconds. Ce sont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De là vient qu'après la mort, le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties aimables peut bien se

conſerver & s'augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puiſqu'elle ſe paſſe même de l'intégrité de chaque membre ou viſcere, comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée dans tous les ſavans, & que Stahl ſur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand chymiſte a voulu nous perſuader que l'ame étoit la ſeule cauſe de tous nos mouvemens. Mais c'eſt parler en fanatique, & non en philoſophe.

Pour détruire l'hypotheſe ſtahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux ſur un joueur de violon. Quelle ſoupleſſe! Quelle agilité dans les doigts! les mouvemens ſont ſi prompts, qu'il ne paroît preſque pas y avoir de ſucceſſion. Or, je prie, ou plutôt je défie les ſtahliens de me dire, eux qui connoiſſent ſi bien tout ce que peut notre ame, comment il ſeroit poſſible qu'elle exécutât ſi vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui ſe paſſent ſi loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'eſt ſuppoſer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences ſur une infinité de trous qu'il ne connoîtroit pas, & auxquels il ne pourroit ſeulement pas appliquer le doigt.

Mais

Mais disons avec M. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la nature en qualité d'homme, qu'en qualité de chymiste & de praticien? Il falloit (l'heureux mortel!) qu'il eût reçu une autre ame que le reste des hommes; une ame souveraine, qui, non contente d'avoir quelque empire sur les muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rênes de tous les mouvemens du corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré. Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens du cœur & les loix de la circulation, point de fievre sans doute, point de douleur, point de langueur; ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme. L'ame veut, & les ressorts jouent, se dressent, ou se débandent. Comment ceux de la machine de Staahl se sont-ils sitôt détraqués? qui a chez soi un si grand médecin, devroit être immortel.

Staahl au reste n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas employé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du *penis*, &c. Il n'y a qu'à lire les institutions de médecine de Boerhaave, pour voir

quels laborieux & séduisans systêmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

Willis & Perrault, esprits d'une plus foible trempe, mais observateurs assidus de la nature, que le fameux professeur de Leyde n'a connue que par autrui, & n'a eue, pour ainsi dire, que de la seconde main, paroissent avoir mieux aimé supposer une ame généralement répandue partout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypothese qui fut celle de Virgile, & de tous les épicuriens, hypothese que l'histoire du polype sembleroit favoriser à la premiere vue, les mouvemens qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérens, viennent d'un *reste d'ame*, que conservent encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang & les esprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables philosophiques, ne se sont trompés que sur le modele de ceux qui ont donné à la matiere la faculté de penser, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obscurs, & qui ne signifient rien. En effet, qu'est-ce que ce *reste d'ame*, si ce n'est la force motrice des leibnitziens,

mal rendue par une telle expression, & que cependant Perrault sur-tout a véritablement entrevue. Voyez son *traité de la méchanique des animaux*.

A présent qu'il est clairement démontré contre les cartésiens, les stahliens, les mallebranchistes, & les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matiere se meut par elle-même, non-seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite; la curiosité de l'homme voudroit savoir comment un corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de vie, se trouve en conséquence orné de la faculté de sentir, & enfin par celle-ci de la pensée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains philosophes! & quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce sujet!

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit dans une ou plusieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les systêmes. Il est donc constant que le mouvement & le sentiment s'excitent tour-à-tour, & dans les corps entiers, & dans

les mêmes corps, dont la structure est détruite; pour ne rien dire de certaines plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomenes de la réunion du sentiment & du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellens philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir, & que l'ame raisonnable, n'est que l'ame sensitive appliquée à contempler les idées, & à raisonner. Ce qui seroit prouvé par cela seul, que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepsie, &c. Car ceux qui ont avancé que l'ame n'avoit pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvint pas des idées qu'elle avoit eues, ont soutenu une chose ridicule.

Pour ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le tems à en rechercher le mécanisme. La nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matiere. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de ressusciter avec l'auteur de *l'histoire de l'ame* l'ancienne & intelligible doctrine des *formes substantielles*! Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la matiere, d'inerte & simple, devient active & composée d'organes, que de ne pouvoir regar-

der le soleil sans verre rouge: Et je suis d'aussi bonne composition sur les autres merveilles incompréhensibles de la nature, sur la production du sentiment & de la pensée dans un être qui ne paroissoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde seulement que la matiere organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différencie de celle qui ne l'est pas, (eh! peut-on rien refuser à l'observation la plus incontestable?) & que tout dépend dans les animaux de la diversité de cette organisation, comme je l'ai assez prouvé; ç'en est assez pour deviner l'énigme des substances & celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'univers & que l'homme est la plus parfaite. Il est au singe, aux animaux les plus spirituels, ce que la pendule planetaire de Huygens, est à une montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'instrumens, plus de rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvemens des planetes, que pour marquer les heures ou les répéter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son *flûteur*, que pour son *canard*, il eût dû en employer encore davantage pour faire un *parleur*; machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, sur-tout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même

nécessaire que la nature employât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une machine, qui pendant un siècle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'esprit ; car si on n'en voit pas au pouls les heures ; c'est du moins le barométre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'ame. Je ne me trompe point, le corps humain est une horloge, mais immense ; & construite avec tant d'artifice & d'habileté, que si la roue qui sert à marquer les secondes, vient à s'arrêter ; celle des minutes tourne & va toujours son train ; comme la roue des quarts continue de se mouvoir : & ainsi des autres, quand les premieres, rouillées ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est-ce pas ainsi que l'obstruction de quelques vaisseaux ne suffit pas pour détruire ou suspendre le fort des mouvemens, qui est dans le cœur, comme dans la piece ouvriere de la machine ; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux ? Lorsque le nerf optique seul comprimé ne

laisse plus passer l'image des objets, n'est-ce pas ainsi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'usage de l'ouie, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la *portion molle* sont interdites, ne suppose celle de l'autre ? n'est ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'attaque du mal) & que l'autre n'entend rien, mais dont les nerfs lingaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? Phénomenes qui ne surprennent point les médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la nature de l'homme: & pour le dire en passant; de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la physique, ou la mécanique du corps humain, & qui laissant l'ame & toutes les inquiétudes que cette chimere donne aux sots & aux ignorans, n'est occupé sérieusement que du pur naturalisme.

Laissons-donc le prétendu M. Charp se moquer des philosophes qui ont regardé les animaux, comme des machines. Que je pense différemment! Je crois que Descartes seroit un homme respectable à tous égards, si né dans un siecle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expé-

rience & de l'observation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une authentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philosophes mauvais plaisans, & mauvais singes de Locke, qui, au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feroient mieux de sentir que sans lui le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, seroit peut-être encore en friche.

Il est vrai que ce célebre philosophe s'est beaucoup trompé, & personne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la nature animale; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étoient de pures machines. Or, après une découverte de cette importance & qui suppose autant de sagacité, le moyen sans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ses erreurs!

Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante sur la distinction des deux substances; il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de style, pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, & qu'eux seuls ne voient pas. Car c'est elle, c'est cette forte analogie qui force tous les savans & les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers & vains, plus

distingués par leur orgueil, que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne sont au fond que des animaux & des machines perpendiculairement rempantes. Elles ont toutes ce merveilleux instinct, dont l'éducation fait de l'esprit, & qui a toujours son siege dans le cerveau, & à son défaut, comme lorsqu'il manque, ou est ossifié, dans la moëlle allongée, & jamais dans le cervelet; car je l'ai vu considérablement blessé; d'autres (*) l'ont trouvé squirreux, sans que l'ame cessât de faire ses fonctions.

Être machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot, être né avec de l'intelligence, & un instinct sur la morale, & n'être qu'un animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires, qu'être un singe ou un perroquet, & savoir se donner du plaisir. Car, puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori* qu'une goutte de la liqueur qui se lance dans l'accouplement, fit ressentir des plaisirs divins; & qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un jour, posées certaines loix, jouir des mêmes délices? Je crois la pensée si peu incompatible avec

(*) Haller, dans les Transact. Philosoph.

la matiere organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, &c.

Voulez-vous de nouvelles observations ? En voici qui sont sans réplique, & qui prouvent toutes que l'homme ressemble parfaitement aux animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'homme dans son principe n'est qu'un ver, qui devient homme, comme la chenille papillon. Les plus graves (*) auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hartsoeker, dans la semence de l'homme, & non dans celle de la femme ; il n'y a que les sots qui s'en soient faits scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa premiere nourriture. Cet œuf, quelquefois surpris dans les trom-

(*) *Boerhaave*, Inst. Med. *& tant d'autres.*

pes de Fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine, comme un grain de bled dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne differe point des œufs des autres fémelles, si ce n'est que sa peau (l'*amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclore; (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement,) avec d'autres petits embryons très-proches de leur origine; car alors c'est toujours l'œuf dans sa coque, & l'animal dans l'œuf, qui, gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le poulet, l'oiseau, &c. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part; c'est que l'*amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la matrice dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ses coudes vasculeux.

Voyons l'homme dans & hors de sa coque; examinons avec un microscope les plus jeunes embryons, de quatre, de

six, de huit ou de quinze jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? la tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du sentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le *punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la tête allonger le cou, qui en se dilatant forme d'abord le *thorax*, ou le cœur a déjà descendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas-ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doigts, les ongles & les poils; l'autre les cuisses, les jambes, les pieds, &c. avec la seule différence de situation qu'on leur connoît, qui a fait l'appui & le balancier du corps. C'est une végétation frappante. Ici, ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes; là, ce sont des feuilles & des fleurs; par-tout brille le même luxe de la nature; & enfin l'esprit recteur des plantes est placé, où nous avons notre ame, cette autre quintessence de l'homme.

Telle eſt l'uniformité de la nature qu'on commence à ſentir, & l'analogie du regne animal & végétal, de l'homme à la plante. Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'eſt-à-dire, qui en végétant, ou ſe battent comme les polypes ou font d'autres fonctions propres aux animaux ?

Voilà à-peu-près tout ce qu'on ſait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui ſont faites pour s'unir enſemble, & pour occuper telle ou telle place, ſe réuniſſent toutes ſuivant leur nature ; & qu'ainſi ſe forment les yeux, le cœur, l'eſtomac, & enfin tout le corps, comme de grands hommes l'on écrit, cela eſt poſſible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces ſubtilités, je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtere impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le congrès, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomenes, ſans ce commode rapport de parties ; qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfans, tantôt au pere, & tantôt à la mere. D'un autre côté l'embarras d'une explication doit-elle contre-

balancer un fait ? Il me paroît que c'est le mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties seroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci est fort au dessus de la portée des plus excellens observateurs. Comme ils n'y peuvent rien saisir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du développement des corps, qu'une taupe, du chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous sommes de vraies taupes dans le champ de la nature : nous n'y faisons guere que le trajet de cet animal ; & c'est notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une montre qui diroit : (un fabuliste en feroit un personnage de conséquence dans un ouvrage frivole) « quoi ! c'est ce » sot ouvrier qui m'a faite, moi qui di» vise le tems ! moi, qui marque si exac» tement le cours du soleil ; moi, qui ré» pete à haute voix les heures que j'indi» que ! non cela ne se peut pas. » Nous dédaignons de même, ingrats que nous sommes, cette mere commune de tous les *regnes*, comme parlent les chymistes. Nous imaginons ou plutôt supposons une cause supérieure à celle à qui nous devons

tout, & qui a véritablement tout fait d'une maniere inconcevable. Non, la matiere n'a rien de vil, qu'aux yeux grossiers qui la méconnoissent dans ses plus brillans ouvrages; & la nature n'est point une ouvriere bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité & de plaisir, qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également & dans la production du plus vil insecte, & dans celle de l'homme le plus superbe, le regne animal ne lui coute pas plus que le végétal, ni le plus beau génie, qu'un épi de bled. Jugeons-donc par ce que nous voyons, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au-delà. Suivons le singe, le castor, l'éléphant, &c. dans leurs opérations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces animaux? & si vous leur accordez une ame, fanatiques, vous êtes perdus: vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit: & qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?*

Brisez la chaîne de vos préjugés ; armez-vous du flambeau de l'expérience & vous ferez à la nature l'honneur qu'elle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissés. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre ; & vous verrez que ce laboureur, dont l'esprit & les lumieres ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne differe point essentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton : vous serez persuadé que l'imbécille ou le stupide sont des bêtes à figure humaine, comme le singe plein d'esprit, est un petit homme sous un autre forme ; & qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'astronomie, peut prédire une éclipse, comme la guérison ou la mort, lorsqu'il a porté quelque tems du génie & des bons yeux à l'école d'Hippocrate & au lit des malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matiere l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute machine, ou tout animal, périt tout-à-fait, ou prend

une autre forme après la mort ; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une machine immortelle est une chimere, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des chenilles, qui voyant les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amérement le sort de leur espece qui leur sembleroit s'anéantir. L'ame de ces insectes (car chaque animal a la sienne) est trop bornée pour comprendre les métamorphoses de la nature. Jamais un seul des plus rusés d'entr'eux n'eût imaginé qu'il dût devenir papillon. Il en est de même de nous. Que savons-nous plus de notre destinée, que de notre origine ? soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi, sera sage & juste, tranquille sur son sort, & par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre, ni la desirer ; & chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices, plein de respect pour la nature ; plein de reconnoissance, d'attachement & de tendresse, à proportion du sentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la sentir, & d'être au charmant spectacle de l'univers, il ne le détruira

certainement jamais dans soi, ni dans les autres. Que dis-je! plein d'humanité, il en aimera le caractere jusques dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, sans les haïr; ce ne seront à ses yeux que des hommes contrefaits. Mais, en faisant grace au défauts de la conformation de l'esprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés & leurs vertus. Ceux que la nature aura favorisés, lui paroîtront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en marâtre. C'est ainsi qu'on a vu que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du matérialiste, des hommages que tout autre leur refuse injustement. Enfin le matérialiste convaincu, quoique murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une machine, ou qu'un animal, ne maltraitera point ses semblables; trop instruit sur la nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionnée au degré d'analogie prouvée ci-devant; & ne voulant pas, en un mot, suivant la loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fît.

Concluons-donc hardiment que l'homme est une machine, & qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une

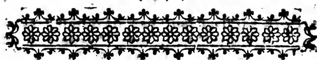
hypothèse élevée à force de demandes & de suppositions : ce n'est point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raison seule ; j'eusse dédaigné un guide que je crois si peu sûr ; si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre, en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raison ; c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

Mais on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus vigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'observations physiques qu'aucun savant ne contestera, & c'est encore eux seuls que je reconnois pour juges des conséquences que j'en tire : recusant ici tout homme à préjugés, & qui n'est ni anatomiste, ni au fait de la seule philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourroient contre un chêne aussi ferme & solide, ces foibles roseaux de la théologie, de la méthaphysique & & des écoles ; armes puériles, semblables aux fleurets de nos salles, qui peuvent bien donner le plaisir de l'escrime, mais jamais entamer son adversaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuses & triviales, de ces raisonnemens rebattus & pitoyables, qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux substances qui se touchent & se remuent sans cesse l'une

& l'autre, tant qu'il restera l'ombre du préjugé ou de la superstition sur la terre ! Voilà mon système, ou plutôt la vérité, si je ne me trompe fort. Elle est courte & simple. Dispute à présent qui voudra !



L'HOMME
PLUS QUE
MACHINE.



L'HOMME
PLUS QUE
MACHINE.

CElui qui aime la *vérité*, ne se contente pas de la chercher ; il établit ses sentimens, approfondit ceux qui lui sont contraires : peut les détruire, & ne regarde jamais ses propres idées comme la chaîne des vérités.

La présomption est souvent la cause de nos erreurs. Telle chose me paroît vraie : je néglige les démonstrations du contraire. Voilà l'écueil. Le médecin se contente de ses observations, le métaphysicien de ses raisonnemens. Ils se méprisent l'un l'autre au lieu de s'estimer. L'amour-propre s'enflamme, & la vérité s'éclipse.

L'ignorance de la logique apprête les erreurs au médecin, & les lui fait avaler à longs traits. Il ne sent pas ce qui lui manque pour faire des conclusions légitimes. Tel remede rétablit la bonne constitution

de l'homme, fait d'un insensé un homme d'esprit; il n'en faut pas davantage chez lui pour conclure, que l'homme n'est qu'une montre, & qu'il suffit que ses ressorts soient en bonne état pour le rendre raisonnable. L'homme est une machine.

D'un aurre côté les métaphysiciens sembloient craindre les observations de leurs adversaires; la démangeaison d'expliquer tout, & l'aversion d'avouer franchement son ignorance, font qu'on les mene souvent d'absurdités en absurdités, qui ne manquent pas de les rendre ridicules. Ils prouvent que la faculté de penser ne convient pas à la matiere; ils croient devoir aller plus loin, ils veulent expliquer l'union de deux substances si différentes; & la plupart d'entr'eux se font siffler, sans rien avancer.

Pour prouver que l'homme est plus que machine, on n'a qu'à le considérer tel qu'il est.

On reconnoît en lui une *substance matérielle* semblable à tout autre corps, & *la faculté de penser*. C'est cette faculté qui l'éleve au dessus des autres êtres, qui en sont privés, ou qui n'en jouissent pas au même degré que lui. C'est en la considérant que nous allons voir si l'homme n'est qu'une machine; & si son tout n'est qu'un composé de ressorts qui se contractent

&

& se relâchent comme le ressort d'une montre.

L'hmme naît. A mesure que son corps s'affermit, la faculté de penser se développe, elle croît & s'affoiblit avec lui. Ces apparences ont fait dire à Voltaire:

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet esprit survivant à nous-mêmes?
Il naît avec nos sens, croît, s'affoiblit comme eux,
Hélas! périroit-il de même?

Et avec plus de délicatesse à Madame des Houlieres:

Homme, vante moins ta raison!
Vois l'inutilité de ce présent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on mépriser tout le reste;
Aussi foible que toi dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécille.
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile:
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

C'est uniquement sur ces apparences que bien des philosophes, & sur-tout des mé-

decins ont cru pouvoir conclure, que la faculté de penser est un attribut de la substance matérielle de l'homme. Les plus prudens, voyant bien que ces apparences ne suffisoient pas, ont tâché de prouver que la matiere pouvoit être susceptible de cette faculté; & que par-là il étoit absurde de recourir à une autre substance, distincte du corps qui ne seroit pas matiere.

Il faut avouer que s'il étoit démontré, que la matiere peut jouir de la faculté de penser, on n'auroit aucun droit d'admettre une seconde substance dans l'homme; puisque ce n'est qu'en vertu, que cette faculté est incompatible à la matiere, qu'on peut l'admettre; mais aussi ceux qui ne sont pas en état de détruire les preuves, qui en montrent l'impossibilité, devroient se rendre; puisque les apparences ne prouvent rien.

Cependant chacun s'applaudissant de ses idées, on a vu de tout tems sur cette matiere, comme sur bien d'autres, des disputes vagues, qui peuvent commodément former une bibliotheque entiere, & qui n'ont servi qu'à faire vivre les libraires. On a donné le nom de *matérialistes* à ceux qui n'admettent qu'une seule substance dans l'homme, & d'*immatérialistes* à ceux qui avoient recours à une seconde, qu'on nomme *ame*. De-là tous les systêmes des philosophes sur l'*ame* humaine se rédui-

ſent à deux : au *matérialiſme*, ſous lequel on comprend tous ceux qui nient que l'homme ſoit un composé de deux ſubſtances diſtinctes, dont l'une eſt matérielle, l'autre immatérielle ; & à *l'immatérialiſme*, qui comprend tous ceux qui l'affirment.

Voici ce que les anciens ont penſé ſur ce ſujet. Perſuadés que l'organiſation des parties qui forment ce corps, ne pouvoit produire la *perception*, le *jugement*, la *conviction*, &c. Ces philoſophes, dis-je, ou du moins la plupart d'entr'eux ont établi que l'*ame*, c'eſt-à-dire, la ſubſtance douée de ces facultés, étoit une ſubſtance matérielle, réellement diſtincte du corps organiſé; & ne pouvant ſe former une idée de quelque choſe qui ne fût pas matérielle, ils ont cru l'*ame* une certaine *matiere ſubtile*, *éthérée*, répandue par tout le corps; ne faiſant pas réflexion que la *ſubtilité* n'étant que relative, il n'étoit pas plus abſurde de concevoir, ou plutôt de poſer la *matiere craſſe* douée de ſes attributs, que la *matiere ſubtile*.

D'autres ont cru que tout dépendoit de l'organiſation du corps en général, d'autres de celle du cerveau; d'autres ont confondu le principe vital avec le principe qui nous fait penſer. Enfin les plus ignorans de ces prétendus philoſophes, ſe contentant de leurs propres connoiſſances,

ont forgé des systêmes qui ne comprennent qu'un amas d'absurdités.

La présomption a été poussée plus loin. On en a vu, qui, n'ayant pour tout savoir que quelque connoissance physique ont osé avancer qu'on ne devoit admettre sur cette matiere que des raisonnemens fondés sur des expériences physiques. De ce genre est l'auteur de l'*Homme Machine*.

Il est vrai que si la matérialité de l'ame étoit prouvée, sa connoissance seroit un objet de la physique; & qu'ainsi on pourroit, avec quelque lueur de raison, rejeter ce qu'on oppose d'un autre côté: mais par la raison du contraire, si l'ame n'est pas *matérielle*, la recherche de sa nature sera du ressort, non pas des physiciens, mais de ceux qui approfondissent la nature de ses facultés, & qui sont appellés en général *métaphysiciens*. Or, puisqu'il s'agit de découvrir si l'ame est *matérielle* ou *immatérielle*; ceux qui n'admettent sur cette matiere que les expériences physiques, supposent d'abord ce qui est en question; & commettent par-là une pétition de principe honteuse. Ce seront donc les *métaphysiciens*, aussi-bien que les *physiciens*, qu'il faudra écouter ici. Entrons en lice.

Deux opposés ne peuvent être vrais en même tems: tant qu'ils se soutiennent par des forces égales, l'assentiment doit

héſiter : le donner à l'un d'eux, c'eſt pure témérité.

Quand deux oppoſés ont des preuves d'une force égale, leurs conſéquences ne peuvent qu'être douteuſes, puiſque la vérité des conſéquences dépend de la vérité de leur ſource. Ainſi, comme entre les oppoſés, l'aſſentiment doit auſſi héſiter entre leurs conſéquences.

Par conſéquent les démonſtrations de ceux qui ne refutent pas les argumens, qui prouvent *l'immatérialité* de l'ame, ne porteroient pas coup, quand même elles ſeroient ſans réplique, puiſqu'en ce cas l'aſſentiment devroit héſiter, comme entre deux oppoſés qui ont des preuves pour & contre ; & pour une pareille raiſon, les conſéquences, qui en découleroient, ne pourroient être admiſes, quand même elles en ſeroient déduites légitimement ; car d'une choſe dont le contraire eſt auſſi-bien prouvé qu'elle, les conſéquences ne peuvent qu'être douteuſes ; ainſi il faudroit ſuſpendre ſon jugement.

Pour que le ſyſtème de l'*immatérialité* de l'*ame* humaine ſoit ſolidement établi, nous allons démontrer premiérement, *que ce qui dans l'homme a la faculté de penſer, ne peut être matériel* : enſuite nous ferons voir *que les expériences phyſiques*) ſous leſquelles je comprends toutes celles qu'on fait ſur la ſubſtance matérielle, ſoit ana-

tomiques, chymiques, &c.) *ne prouvent pas le contraire*; d'où il résultera avec toute l'évidence, dont ce sujet est susceptible, *que l'ame humaine est une substance immatérielle, distincte du corps.*

Pour toucher au premier but, & pour subvenir aux différens génies, nous ne nous contenterons pas d'un seul argument, qui suffiroit, mais nous en exposerons quatre ou cinq.

Il est prouvé par des expériences incontestables, que la *matieoe* est *inerte*; c'est-à-dire, qu'elle est d'une telle nature, qu'une fois en repos, il faudra une force déterminée hors d'elle pour la mettre en action; & qu'une fois en mouvement, il faudra une force déterminée hors d'elle pour la faire changer de direction, ou la mettre en repos. Voyons si avec cet attribut de la matiere, peut coexister la faculté de penser. Cette faculté, quand on l'exerce, ne peut se concevoir sans action ou passion. L'idée de la matiere en repos, c'est-à-dite, dans un repos parfait, ensorte qu'elle ne souffre ni pression, ni aucune autre opération de quelque substance que ce soit, l'idée de la matiere, considérée uniquement en tant qu'existante, exclut toute idée d'action & de passion; c'est-à-dire, que *recevoir des idées*, les *comparer*, les *reproduire*, *juger*, *préférer un état à l'autre*; qu'en un mot *penser*, supposant

une passion ou une substance en activité, ne peut être l'attribut d'une matiere en repos. Ce seroit donc, puisqu'on ne peut concevoir la matiere qu'en repos ou en mouvement, (*) le mouvement qui concilieroit à la matiere la faculté de penser; & par cette raison la faculté de penser seroit un tel effet du mouvement, que le mouvement posé, on poseroit la faculté de penser. Le mouvement concilieroit donc à la matiere la faculté de penser nécessairement; de sorte que toute matiere en mouvement en devroit jouir. Mais si cela est, pourquoi les boulets & les bombes ne pensent-ils pas; & s'ils pensent, leur pensée sera-t-elle divisée de maniere, qu'il en tombe une ici & une là? L'organisation que l'on pourroit peut-être objecter, ne change rien ici, puisque ce que nous disons de la matiere en repos s'étend sur toute matiere en repos, organisée ou non. Se réclamera-t-on d'un espece de mouvement, là où tout mouvement n'est qu'un passage d'un endroit à l'autre: quelle absurdité de dire que le changement de lieu puisse produire la pensée. Car ce mouvement, concilié à la matiere organisée, ne fait autre chose que de déplacer & replacer les mo-

(*) Il faut remarquer que nous nous servons du mot non concevoir, pour marquer que l'idée du contraire se détruit.

lécules qui se remuent. Or, concevons une de ces petites particules, aller de A en B, de B en A, & voyons si cela a rien de commun avec la faculté de penser. Voilà donc prouvé que la matiere ne peut jouir de la faculté de penser, parce que son repos l'en empêche, & que le mouvement ne la lui peut concilier.

La matiere est passive; c'est-à-dire, tous les changemens qui lui viennent, n'arrivent que par l'action d'une autre substance, qui opere sur elle. Le bois, par exemple, n'est changé en table que par des instrumens. L'ame au contraire se modifie souvent elle-même. Elle se représente son état, sa relation avec d'autres êtres; reproduit ses idées; les combine, voit leur convenance ou différence, & fléchit sa volonté, selon qu'elle se représente sa félicité. Voilà donc prouvé par l'idée d'activité, que la matiere ne peut avoir la faculté de penser.

Mais que la matiere soit en mouvement ou qu'elle soit en repos; si vous lui accordez la faculté de penser, pourquoi le colosse de Rhodes ne pense-t-il pas aussi-bien que vous? La grandeur n'est que recative. C'est-à-dire nous jugeons qu'une hose est grande, qui nous paroîtroit petite, si nos yeux avoient une forme plus platte; & nous nommerions grand, ce qui nous paroît petit, si nos yeux

étoient plus ronds, &c. Ceci s'explique par les microscopes. Ainsi, si de petites fibres peuvent penser, une pyramide d'Egypte pourra jouir de cette faculté tout de même. Concevez, par exemple, ces mêmes fibres grossies par un miscroscope jusqu'à la forme des cables, concevez les ensuite rangées dans un certain ordre: & puis ajoutez-y le mouvement; voyez après cela, si l'idée de perception a quelque chose de commun avec cet objet là, & si l'idée d'un tel objet pensant ne se détruit pas?

Tant que la matiere est en repos, elle tend également de tout côté; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas plus disposée à se porter de tel ctôé que de tel autre. Or si son repos est détruit, elle ne se portera que vers un seul côté; car l'idée d'un corps, qui se porte en même-tems de deux côtés, se détruit elle-même. D'où il résulte que, notre ame étant *matérielle*, elle ne pourroit avoir qu'une idée à la fois, ce qui est démenti par la considération du jugement & du raisonnement. Voilà donc prouvé par la nature du mouvement, que la pensée ne peut être un attribut de la matiere.

Mais pour ne laisser rien à desirer, voici une démonstration qui est des plus évidentes. Toute matiere est étendue. Concevoir une particule sans extension, c'est

concevoir un globe quarré. Prouvons-donc que *la faculté de penser* ne peut être l'attribut d'une *substance étendue*, & nous aurons prouvé qu'elle ne peut-être celui de la *matiere*. Ou la pensée entiere se trouve dans chaque particule, ou elle s'y trouve en partie, de maniere qu'une idée soit dispersée par toute l'étendue. Affirmer le premier, c'est dire qu'une idée en est mille. Affirmer le second, c'est concevoir une idée divisée. L'un, aussi-bien que l'autre, est de la derniere absurdité.

Voilà donc prouvé par l'idée d'*inertie*, par celle du *mouvement* par celle des *relations*, par celle de *l'activité*, & par l'idée que nous avons de *l'étendue*, que la *matiere* ne peut avoir la *faculté de penser*. Mais ces démonstrations sont-elles évidentes? Soyons sinceres.

Vos démonstrations, dira-t-on, decoulent de vos idées. Etes-vous sûr qu'elles ne vous trompent pas? Malgré vos expériences, je nie que l'inertie soit essentielle à la matiere. Prouvez qu'il ne peut y avoir de principe actif dans la matiere, & qu'un autre mouvement que celui dont vous avez l'idée, ne peut avoir lieu. Deux gouttes de mercure changent de figure à une certaine distance pour se toucher mutuellement. Est-ce un principe actif ou passif qui en est la cause? Concevez le colosse & la pyramide d'Egypte organisés comme votre

cerveau, je nie qu'ils ne penſeront pas. Prouvez encore qu'il n'y ait pas de milieu pour votre dernier argument; & que l'idée doit être ou par parties, ou toute entiere diſperſée dans l'étendue. Je nie que Dieu ne puiſſe donner la faculté de penſer à la matiere. J'attends des preuves, pour me rendre. Donnez-en, ou dites avec moi que la choſe eſt douteuſe.

Voilà ce qu'un matérialiſte peut dire de plus fort. Voyons ſi nous répondrons à ces difficultés. Il faut ajouter foi aux expériences dont tous les philoſophes ſont d'accord, & ſe fier aux idées que toutes les recherches ont rendues plus certaines, ou qui ſont ſimples; ou bien tout eſt illuſion. Je ne diſpute pas contre un homme qui doute ſi je parle. Or, mes démonſtrations prouvent, que non-ſeulement je ne puis concevoir comment la matiere puiſſe penſer, mais que l'idée de penſer eſt incompatible avec les attributs, que nous remarquons dans la ſubſtance, que nous nommons *matiere*; qu'elle eſt incompatible avec un ſeul de ces attributs que nous venons de conſidérer; de ſorte qu'une ſubſtance, qui n'auroit qu'un de ces attributs, ne pourroit pas penſer; puiſqu'un ſeul exclut cette faculté. Pour couper court, je dis que, ſi par une *ſubſtance matérielle* on entend cette *matiere*, qui tombe ſous nos ſens, & qui eſt douée

des facultés que nous avons exposées ; *l'ame* ne peut être *matérielle* ; & qu'ainsi elle sera *immatérielle* ; & que par la même raison, Dieu n'aura pu donner à la matiere la faculté de penser, puisque Dieu ne peut faire une contradiction.

Mais, dira un matérialiste, vous parlez de la matiere, & vous la concevez douée des attributs incompatibles avec la faculté de penser : je vous accorde que, comme on ne peut concevoir un corps en repos, tant qu'il est en mouvement, il est de même impossible que la matiere puisse penser, tant qu'elle conserve les attributs, qui sont incompatibles avec cette faculté. Mais, poursuivra-t-il, vous nommez *substance matérielle*, celle qui a ces attributs, moi je nomme *substance matérielle* le soutien ou sujet de ces attributs, puisque ces attributs ne peuvent pas être la chose même qui en est douée. Je dis donc qu'il n'est pas impossible que Dieu puisse donner à ce *soutien* la faculté de *penser* ; & je le prouve par-là, que ce soutien étant inconnu, on ne peut savoir aussi s'il ne peut avoir également la faculté de penser pour attribut que l'étendue : du moins l'impossibilité n'en est pas démontrée ; puisque ce sujet, n'étant pas encore doué des attributs, que vous lui concedez, il n'a rien aussi qui l'empêche de recevoir cette faculté, & qu'ainsi, la

toute-puiſſance de Dieu n'étant pas limitée, Dieu pourra auſſi-bien accorder à ce ſujet la faculté de *penſer*, que celui d'attirer l'aiman : ainſi puiſque *l'ame* peut avoir pour ſoutien la même ſubſtance que les corps, il eſt indécis ſi elle ne l'a pas réellement ; & par conſéquent ſi elle eſt *matérielle* ou *immatérielle*.

Voilà une objection forte, & d'autant plus, qu'en l'admettant on pourroit réſoudre peut-être bien des difficultés, qui réſultent de l'union de l'ame avec le corps. Voyons cependant ſi elle eſt ſans réplique. Je dis donc à mon tour, tout ce qu'on appelle matiere eſt étendu, inert, ſolide, &c. Concevez une de ces propriétés détruites, & vous perdez l'idée du tout, de la même maniere que ſi vous conceviez un corps ſans ſurfaces. Il n'en eſt pas de même du repos, du mouvement, & autres modes accidentels : ainſi donc, tout comme une montagne ne peut exiſter ſans vallée & un globe ſans circonférence ; tout de même la ſubſtance que nous nommons matérielle, ne pourra exiſter ſans étendue, &c. & par conſéquent cette ſubſtance ou ſujet ne pourra pas avoir la faculté de penſer.

Mais ſi nous poſions pour un moment que le même ſoutien peut ſervir aux deux ſubſtances, à *l'ame* & au *corps*; il ſeroit également prouvé, que *l'ame* eſt tout-à-

fait différente du *corps*, de maniere que les propriétés, que Dieu lui auroit données, la distingueroient réellement, puisque celles-ci sont incompatibles avec celles-là. Ainsi il seroit prouvé, malgré toutes ces subtilités : que *l'ame* est autant distincte du *corps* par ses propriétés, que le triangle l'est du cercle par les siennes; posé que leur commun soutien soit des lignes infiniment petites, disposées d'une certaine maniere. Et selon moi cette différence suffiroit pour admettre *l'immatérialité* de l'ame comme une chose prouvée.

Je dis plus. Je réponds au *matérialiste*, vous concevez le sujet des attributs comme une chose qui peut exister sans eux. Vous ne le prouvez pas, vous le dites. Mais si de là, que l'idée de quelque chose, conçue sans les attributs qui l'accompagnent toujours, se détruit elle-même, on ne puisse conclure qu'il est impossible que cette chose existe sans ces attributs, comment prouverez-vous qu'un triangle ne puisse exister sans les propriétés qui découlent de sa nature ? d'où il suit, que ce soutien peut aussi peu exister sans les attributs, dont l'idée accompagne toujours ce soutien, que les attributs pourront exister sans ce soutien.

Voilà donc des preuves (du moins jusqu'à ce qu'on montre quelque défaut dans les raisonnemens que nous venons d'expo-

ſer & que nous nommons ainſi) qui démontrent que la *faculté de penſer* ne peut être un attribut de la *matiere* ; voyons s'il eſt prouvé d'ailleurs qu'elle le ſoit effectivement. Nous pourrions, il eſt vrai, à l'exemple de l'auteur de l'*Homme machine* & autres, compter pour rien les argumens qu'on oppoſe d'un autre côté (choſe qui n'eſt que trop uſitée) mais ce n'eſt ni le chemin de la vérité, ni de celui qui la cherche.

Parcourons-donc les faſtes des médecins, & voyons ſi leurs obſervations prouvent le contraire.

Autant de tempéramens, autant d'eſprits, de caracteres & de mœurs différentes. Suivant la nature, l'abondance & la diverſe combinaiſon des humeurs, chaque homme devient un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'ame s'éclipſe & ne montre aucun ſigne d'elle-même ; tantôt on diroit qu'elle eſt double, tant la fureur la tranſporte ; tantôt l'imbécillité ſe diſſipe : & la convaleſcence d'un ſot fait un homme d'eſprit. Tantôt le plus beau génie devenu ſtupide, ne ſe reconnoît plus. Adieu toutes ces belles connoiſſances acquiſes à ſi grands frais & avec tant de peine.

Un poëte Italien tombe dangereuſement malade, en revient, & a oublié juſqu'aux lettres de l'alphabet, qu'il a, après avoir

fait de beaux vers, dû apprendre, comme s'il ne commençoit qu'à fréquenter les petites écoles.

Pline parle d'une personne qui par une chûte perdit la connoissance de sa mere & de ses amis. Une maladie a fait oublier à une autre les noms de ses domestiques. *Messala-Corvinus* oublia son propre nom. *Valerius-Maximus* rapporte qu'un citoyen d'Athenes, par le coup d'une pierre qui tomba sur sa tête, conserva sa mémoire, mais oublia tout ce qu'il savoit des Belles-Lettres auxquelles il s'étoit attaché.

Dans les *mémoires de l'académie royale des sciences*, année 1711, ont trouvé le fait suivant. « Un jeune homme de con-
„ dition, âgé de neuf ans, qui se por-
„ toit parfaitement bien, qui avoit beau-
„ coup d'esprit, & déjà beaucoup de sa-
„ voir pour son âge, un jour après avoir
„ un peu plus dîné qu'à son ordinaire,
„ fut attaqué subitement d'un violent
„ mal de tête, ensuite eut un grand vo-
„ missement, une grosse fievre, & per-
„ dit connoissance. On lui donna de
„ l'émétique avec succès, & en trois ou
„ quatre jours la fievre cessa ; mais on
„ fut fort étonné de voir que pendant
„ ces trois ou quatre jours il ne parla
„ point du tout : & qu'étant guéri, quand
„ il avoit envie de parler, les mots lui
„ manquoient absolument, & qu'il n'en

„ pouvoit trouver aucun. Il ne recon-
„ noissoit même, ni le lieu où il étoit,
„ ni les personnes avec lesquelles il avoit
„ toujours vécu; enfin il avoit entiére-
„ ment perdu les idées qu'il avoit pu ac-
„ quérir pendant neuf ans. On commença
„ à lui apprendre sa langue, & on re-
„ marquoit qu'il apprenoit fort vîte;
„ car ce qui est encore surprenant, le ju-
„ gement étoit demeuré fort sain, malgré
„ la destruction entiere de la mémoire. „

Un enfant de huit ans, qui avoit fait des progrès assez considérables dans la langue latine, fut tellement saisi par la chaleur de l'été en 1715, qu'il en perdit toute mémoire. Le tems froid la lui rendoit: & le chaud la lui faisoit perdre de nouveau.

Ici, c'est un paralytique, qui demande si sa jambe est dans son lit: là, c'est un soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations & du lieu où son ame les rapportoit, fait son illusion, & son espece de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeller & faire sentir tous les mouvemens.

Celui-ci pleure, comme une enfant, aux approches de la mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus-Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en pol-

tronnerie ? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine-porte.

Que dire de ceux qui s'imaginent être transformés en *loups-garoux*, en *coqs*, en *vanpires*, qui croient que les morts les sucent ? De ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'ils ne se cassent, afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair ; lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la paralysie ?

Voyez ce soldat fatigué ! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pieces de canon ! Son ame n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraser ; il sentira peut être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sous le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haine, l'avarice, ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des passions.

L'ame & le corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la

machine ; l'ame se sent mollement s'appesantir avec les paupieres & s'affaisser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu-à-peu comme paralytique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée ; elle est dans le sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vîtesse ? l'ame ne peut dormir. L'ame est-elle trop agitée, le sang ne peut se calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie. Une seule frayeur dans les songes fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la nécessité ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des besoins urgens.

L'opium enivre, ainsi que le vin, le café, &c. chacun à sa maniere & suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état, qui sembleroit devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie ! L'ame n'en voudroit jamais sortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs ; elle ne sent plus, que le seul plaisir de ne plus souffrir, & de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté ; il force l'ame,

qui vouloit veiller & se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle.

C'est en fouettant l'imagination, que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'ame dans ses autres besoins.

Les alimens entretiennent ce que la fievre excite. Sans eux l'ame languit, entre en fureur & meurt abattue. C'est une bougie dont la lumiere se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'ame généreuse comme elle, s'arme d'un fier courage, & le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas! La joie renaît dans un cœur triste; elle passe dans l'ame des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le François excelle. Le mélancolique seul est accablé, & l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crûe rend les animaux féroces; les hommes le deviendroient par la même nourriture.

Elle produit dans l'ame, la haine, le

mépris des autres nations, l'indocilité & autres ſentimens, qui dépravent le caractere; comme des alimens groſſiets font un eſprit lourd, épais, dont la pareſſe & l'indolence ſont les attributs favoris.

Monſieur Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandiſe, lorſqu'il dit: »
» Le grave Catius parle toujours de vertu
» & croit que qui ſouffre les vicieux, eſt
» vicieux lui-même. Ces beaux ſenti-
„ mens durent juſqu'à l'heure du dîner;
„ alors il préfere un ſcélérat, qui a une
„ table délicate, à un ſaint frugal.

„ Conſidérez, dit-il ailleurs, le même
„ homme en ſanté ou en maladie; poſ-
„ ſédant une belle charge ou l'ayant
„ perdue, vous le verrez chérir la vie
„ ou la déteſter, fou à la chaſſe, ivrogne
„ dans une aſſemblée de province, poli
„ au bal, bon ami en ville, ſans foi à
» la cour. „

A quels excès la faim cruelle peut elle nous porter! Plus de reſpect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles feſtins; & dans la fureur, dont on eſt tranſporté, le plus foible eſt toujours la proie du plus fort.

La groſſeſſe ne ſe contente pas d'amener le plus ſouvent à ſa ſuite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états: elle a quelquefois fait exécuter à

l'ame les plus affreux complots; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit; se pervertit à sa maniere, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent! C'est peu pour cette fille timide & modeste d'avoir perdu toute honte & toute pudeur; elle ne regarde plus l'inceste, que comme une femme galante regarde l'adultere. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagemens, ils ne se borneront point aux simples accidens d'une passion utérine, à la manie, &c. Cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence nécessaire de l'âge sur la raison. L'ame suit les progrès du corps, comme ceux de l'éducation. Dans le beau sexe, l'ame suit encore la délicatesse du tempérament; de-là cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison; ces préjugés, ces superstitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer, &c. L'homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux.

Tel peuple à l'esprit lourd & stupide;

tel autre l'a vif, léger, pénétrant. L'esprit a comme le corps, ses maladies épidémiques & son scorbut.

Il se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens, &c. comme la paupiere se baisse à la menace du coup dont on est prévenu, ou par la même raison que le corps du spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon pantomime.

Tel est l'empire du climat, qu'un homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement.

Voilà bien des faits. Que nous apprennent-ils? Que les facultés de l'ame naissent, croissent, & prennent de la force à mesure que le corps en prend? Que ces facultés s'affoiblissent de même? Que l'air qu'on respire, les alimens qu'on prend, les compagnies qu'on voit, les habitudes qu'on contracte, influent sur l'exercice de ces facultés? Que des mouvemens déterminés du corps répondent à des mouvemens déterminés de l'ame, & au contraire? Qu'en considérant les créatures en général, les facultés de l'ame ont dû pouvoir à mesure qu'il y a plus de cerveau, & que le cerveau est le plus tortueux en raison de la masse du corps? Que plus on gagnera de l'esprit plus on

perdra de l'instinct ? Voilà, je crois, ce que nous en apprenons. Mais suit-il delà que la faculté de penser est un attribut de la matiere ? Que tout dépend de la maniere dont notre machine est montée ? Que les facultés de l'ame résultent d'un *énogmeoun*, d'un *principe de vie animale* ; d'une *chaleur* ou *force innée* ; d'une *irritabilité* des plus fines parties de notre corps ; d'une *matiere subtile étherée*, qui y seroit répandue ; enfin de toutes ces choses prises ensemble ? Cette même nature (pour me servir des termes de l'auteur de l'*Homme Machine*) qui a observé ces loix éternelles, dit-elle en même tems, qu'elle n'a pas accomodé & réglé tout cela, pour qu'une autre substance s'en servît & pût s'en servir ? Dit-elle, cette nature, que l'ordre & le désordre de ces instrumens ne sont pas la cause qu'une substance qui s'en sert, fait voir différens effets. Le dit-elle ? non. Ajoutons un exemple pour rendre ceci plus sensible.

Supposons que par le trou d'une chambre nous vissions le pinceau d'un habile peintre tracer une magnifique image ; que nous vissions de plus, qu'à mesure que le pinceau se trouvoit en désordre, ou bien les couleurs mal mêlées, l'image qui se formoit étoit défectueuse ; n'auroit-on pas raison de nous rire au nez, si nous allions conclure de là, que c'est le pinceau qui forme

forme l'image par les couleurs, & si nous déclarions ridicules ceux, qui prouvent que cela est incompatible avec le pinceau, & qui admettent pour cela une cause directrice.

Tout de même, on ne pourra pas plus conclure de toutes ces observations, que l'ame n'est qu'un mécanisme du corps, ou tel autre caractere de la matiere, qu'on ne peût conclûre qu'un musicien n'est que le mécanisme de son instrument, parce qu'il ne peut pas bien jouer lorsque son instrument n'est pas en ordre. Le cardinal de *Polignac* exprime ceci élegamment L. 5. V. 713. & suiv. & sur-tout V. 743. & suiv.

Nous avons donc fait voir.

1°. Que la faculté de penser (sous laquelle est comprise celle d'imaginer, juger, &c.) est un attribut incompatible avec une substance matérielle. D'où il résulteroit, que si les observations physiques démontroient le contraire, l'assentiment devroit balancer.

2°. Que toutes les observations ne le prouvent pas. D'où il résulte que le *spiritualisme* est démontré.

3°. Que, puisque ceux qui n'ont que le bâton de l'expérience pour guide ne démontrent pas leur systême, & que nous avons établi solidement le nôtre, toutes les conclusions légitimes qu'ils pourroient tirer du leur, sont nulles & sans force;

& que toutes celles qui découleront du nôtre, seront aussi évidentes que leur source.

Voyons-donc ce que raisonnablement nous pouvons déduire de ces observations.

Elles prouvent la nécessité d'une bonne & abondante organisation ; mais s'ensuit-il de là *que l'organisation est le premier mérite de l'homme ?* Aussi peu que la façon d'un instrument fait le premier mérite du musicien ? A mesure que l'instrument est bon, le musicien charme par son art : il en est de même de l'ame. A mesure que le corps est sain, l'ame se trouve mieux en état de mettre ses facultés en usage : mais comme d'ailleurs le musicien n'a du rapport à son instrument, qu'autant qu'il s'en peut servir, l'ame tout de même n'a du rapport à l'organisation du corps, qu'autant qu'elle en peut faire usage. L'expérience journaliere nous en peut convaincre. Tel paysan a le corps mieux organisé que tel savant. Ce ne sont pas les verges qui forment l'ame d'un enfant, mais des raisonnemens persuasifs. C'est une certaine adresse de persuader que telle action mene au bonheur, & telle autre au malheur ; c'est l'art de faire comprendre la différence de ces deux états, mais non pas des coups qu'il faut, pour former les esprits.

Elles prouvent la nécessité d'une bonne

constitution : mais quoique la constitution du corps influe sur les exercices de l'ame, il n'en est pas moins vrai pour cela, qu'elle seule ne rend pas l'ame propre à ses différentes dispositions. Car pour étendre encore ce raisonnement ; quoi de plus ridicule que de la déclarer, sur des observations physiques, la source des facultés sensitives ; dès là que les facultés de l'ame se font voir avec plus de justesse dans un corps sain, que dans un autre qui ne l'est pas, en est-on plus en droit de faire dépendre ces facultés de la constitution du corps, que d'attribuer la délicatesse des tons à un instrument de musique qui en donneroit de faux, s'il n'étoit accordé ?

Mais si la pensée & toutes les facultés de l'ame dépendoient uniquement de l'organisation, comme quelques-uns le prétendent, comment l'imagination pourroit-elle *tirer une longue chaîne de conséquences des objets qu'elle a embrassés.* Car si la faculté de tirer des conséquences ne dénote pas dans l'homme un principe interne, c'est-à-dire, la faculté d'une substance, qui se met elle-même en activité, & qu'elle dépend uniquement de l'organisation, il faudra dire, que la membrane médullaire prend la forme des idées qu'on a successivement ; de maniere que si le soleil, par exemple, est dépeint sur cette membrane, & que nous commençons à

tirer des conséquences de la grandeur apparente à la réelle, il faudra, dis-je, que cette grandeur apparente, dont le diametre n'est peut-être tout au plus que d'une ligne, accroisse & s'enfle par un espece de levain, jusqu'à la véritable grandeur du soleil. Bien plus encore, à moins que l'organisation ne change à tout moment dans le même homme, les conséquences, que l'imagination tire des objets, seront nécessairement liées à l'impression de ces objets & l'accompagneront toujours, du moins dans ceux qui auront l'organisation assez bonne pour tirer des conséquences : ce qui est une fausseté palpable; puisque le plus grand mathématicien a souvent l'idée d'un triangle, sans que ses propriétés lui soient présentes à l'esprit. Aussi l'auteur de l'*Homme Machine* suppose-t-il que l'ame est distincte de toutes peintures, quand il dit, *qu'elle y trouve une véritable ressemblance*; car ce qui est trouvé n'est pas sans doute ce qui trouve. D'ailleurs, si ce qui trouve est l'imagination, & si l'imagination est la partie fantastique du cerveau, comme il le dit ci-après, & si avec cela les peintures se forment sur cette partie, l'opinion de notre médecin philosophe ne sera pas moins ridicule, que celle d'une personne, qui soutiendroit qu'une table découvre les

rapports des peintures, qu'elle offre à nos yeux. Revenons aux observations.

Elles prouvent que le corps doit avoir un principe de vie ou un principe de mouvement, pour que l'ame puisse opérer sur lui. Nous avons fait voir ci-dessus, que le mouvement n'a rien de commun avec la sensation, &c. ainsi que le principe de mouvement, c'est-à-dire, la faculté de pouvoir changer de lieu, ne sera sans doute pas le principe qui nous fait penser, & par conséquent il sera très-faux, que le *principe de mouvement posé, les corps animés auront tout ce qui leur faut pour sentir*, &c.

Elles prouvent, si l'on veut, *que chaque fibre a un* principe de mouvement, *qui lui est propre, & dont l'action ne dépend pas d'aucun nerf, comme le mouvement volontaire.* L'ame sera-t-elle la cause de ces mouvemens? Découvre-t-on ici quelque chose qui ne peut s'expliquer par ce qu'on sait de la physique, anatomie, &c. Je l'accorde. Mais suit-il de là, que l'ame n'est pas distincte du mécanisme du corps? Celui qui en tireroit cette conséquence, ne raisonneroit-il pas comme une personne qui diroit, *Baculus stat in angulo, ergò cras pluet*? Cela montre donc uniquement que dans le corps de l'homme, ou dans toutes ses parties, se trouve un principe de vie, qu'on ne peut expliquer par les

loix mécanico-hydrauliques. Les termes dont on se sert pour désigner ce principe, n'expliquent rien, soit qu'on le nomme *enogmeoun*, soit *chaleur* ou *force innée*, soit *irritabilité*. Ces mots signifient tout au plus la maniere d'agir; & cela suffit, puisque par-là ils servent à donner des idées nettes & claires sur les phénomenes qu'on observe. Mais si on demande d'où vient cet *enogmeoun*, &c. on n'en pourra pas plus donner raison, que de l'effet qu'on observe dans tant de corps, & qu'on nomme *attraction*. C'est ici où se développe encore la foiblesse de notre entendement.

Ajoutons que ces expériences nous apprennent encore que la relation que le corps a avec d'autres choses qui operent sur lui, soit médiatement, soit immédiatement, influent sur la relation qu'il y a entre l'ame & le corps.

Mais comme tous ces effets peuvent également avoir lieu, que l'homme soit un composé de deux substances distinctes ou non, ces effets ne décideront pas pour le matérialisme; & puisque d'un autre côté il est prouvé que l'intelligence ne peut être un attribut de la matiere, & que l'homme est un être intelligent, il résulte qu'il faut admettre l'immatérialisme, & attribuer à l'union des deux

fubftances les effets que les faftes des médecins nous étalent.

Pour ne rien déguifer, nous avouerons avec franchife que l'union de ces deux fubftances eft fi merveilleufe, que tout ce qu'on a fait jufqu'ici pour l'expliquer, n'a fervi qu'à faire voir les limites de l'entendement humain. Notre ame femble naître, croître & s'affoiblir avec le corps, les climats, la conftitution, l'organifation, tout influe fur l'exercice de fes facultés; & qui plus eft encore, il y a des maladies, où l'homme, hors de lui-même, ne fait voir que par des extravagances qu'il a le don de penfer: on le voit au fortir d'une maladie, qui a duré quelques jours, reprendre la fuite des idées qu'il avoit avant fa phrénéfie, tout comme fi fon état n'avoit été que pure illufion. On en a vu un qui, fujet à de telles attaques, vomiffoit dans fa maladie des blafphêmes horribles contre l'Etre fuprême, & qui cependant revenu à lui-même, adoroit fon créateur, prédifoit le tems qu'il feroit impie, & fe plaignoit. Voilà des effets furprenans, auxquels j'en pourrois ajouter d'autres, & dont un feul concluroit plus que toutes les obfervations de l'*Homme Machine*, fi le contraire n'étoit folidement établi.

En effet, toutes ces obfervations, toutes ces expériences prouvent uniquement

que l'union de l'ame & du corps est si étroite, que l'un se ressent de la modification de l'autre: Que tant dans cette union, que dans toute l'harmonie de l'univers, il y a des loix constantes qui font dépendre les choses crées l'une de l'autre. Que si l'ame a du pouvoir sur le corps, le corps en a sur l'ame; & que cette subordination mutuelle est la source d'une grande partie de notre bonheur dans ce monde, comme le remarquent *Pope* & l'auteur des *pensées philosophiques.* Tant que cette subordination sera réglée, tant que les effets du corps ne prévaudront pas sur l'ame, ni ceux de l'ame sur le corps, l'homme menera une vie douce; qui le contentera en tout état.

Ainsi, bien loin que les étonnans effets de cette union nous autorisent à ne faire de ces deux substances qu'une seule, & à établir *l'organisation, le principe de mouvement,* &c. comme la source des facultés de l'ame, elles prouvent uniquement que l'ame a besoin d'un corps bien organisé, &c. pour goûter les doux fruits de son existence dans ce monde, & pour pouvoir répondre aux intentions de son créateur. L'ame est donc aussi peu un vain terme, tant qu'on l'emploie pour désigner le soutien des facultés qui lui sont attribuées, que l'est le mot de *corps*, pour

désigner le soutien des attributs, qui sont propres à la matiere.

Voilà beaucoup plus d'argumens qu'il n'en faut (c'est-à dire à des hommes qui ne sont pas tout-à-fait machines) pour prouver d'une maniere incontestable, que tout ce qu'on oppose contre l'existence d'une substance immatérielle, nuit aussi peu à ce systême, que la marche d'un ciron au mouvement de la terre; pour prouver encore, que l'organisation de tout le corps, ou de sa moindre partie, ne peut produire une seule perception.

Supposons que les mouvemens vitaux, animaux, naturels, & automatiques se font par leur action. Que c'est *machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu.* Que *les paupieres se baissent à la menace d'un coup.* Cela empêche-t-il que d'un autre côté, il ne soit très-faux, que c'est machinalement qu'on préfere le vin rouge au blanc? La lecture de *Boileau* à celui du *poëte sincere?* Est-ce machinalement, est-ce par des poulies & des roues, que nous nous formons une idée de notre état, que nous comparons ces états par les idées qui les représentent; & que le jugement fléchit la volonté. Médecins, répondez, est ce machinalement que vous ordonnez à l'un un clistere, à l'autre un vomitif, à un troisieme la saignée. Malheur aux

malades, si le ressort des médecins rencontroit mal, comme il y auroit très-grande apparence.

De recourir aux impressions, que font les objets extérieurs sur notre ame, est le dernier retranchement. Notre ignorance en fait le fort & la leur le détruit. On demande pourquoi certains objets nous donnent certains desirs? pourquoi le son d'une flûte me réjouit? pourquoi les gestes & la voix d'un acteur me fait pleurer? pourquoi certains mouvemens de danse, accordés à certains sons du violon, me font aimer la fille qui m'accompagne? Pourquoi le vin fait rire celui qui pleuroit peu auparavant; raisonner en sot celui qui autrement raisonne en sage? Je l'avoue: je n'en sais rien. Mon ignorance changera-t-elle de vains discours en preuves solides? Si l'on vouloit conclure que la paix ne se feroit pas, parce que je ne puis alléguer des raisons qui porteroient les puissances à finir la guerre, ne se rendroit-on pas ridicule? Parce que je ne puis expliquer pourquoi certains mouvemens, excités dans les nerfs, produisent ou excitent des idées, s'ensuit-il que ces nerfs en sont doués?

Mais je demande à mon tour, pourquoi un spectre fait fuir un athée & l'oblige à courir en lievre? Pourquoi *Scevola* a pu mettre sa main dans la flamme, & *Corinne*

s'exposer aux flots du Tibre? Pourquoi je ne me lasse pas quand la fuite me peut sauver? Pourquoi certaines réflexions me font tenir ferme, là ou l'idée d'une maîtresse en pleurs m'auroit fait lâcher le pied. "Un homme est étendu sur la terre, » sans sentiment, sans voix, sans cha- » leur, sans mouvement. On le tourne, » on le retourne, on l'agite, le feu lui est » appliqué, rien ne l'émeut: le fer chaud » n'en peut arracher un symptome de vie: » on le croit mort. L'est-il? non. C'est » le pendant du Prêtre de Calame, *qui* » *quandò ei placeat, ad imitatas lamen-* » *tantis hominis voces, itàse auferebat à* » *sensibus & jacebat simillimus mortuo, ut* » *non solùm vellicantes atque pungentes* » *minimè sentiret, sed aliquandò etiam igne* » *ureretur admodùm, sine ullo doloris sensu* » *nisi postmodùm ex vulnere.* » Voilà ce que j'ai tiré des *Pensées Philosoph.* que cite *St. Aug. Cité de Dieu.* L. XIV. *Ch.* 24. Si tout dépend de la constitution du corps d'où viennent ces contraires? Si c'est la matiere qui pense d'où vient cet empire des réflexions? D'où viennent ces vives images, lorsque l'objet ne les excite pas? Où est la matiere qui rompt son cours pour en prendre un autre? Si, comme nos adversaires, nous n'avions rien prouvé, ces difficultés nous feroient balancer entre le *matérialisme* & *l'immatérialisme*; mais puis-

que nous avons des preuves de notre côté, qu'ils n'en ont pas du leur, & que ces difficultés portent aussi-bien contre leur systême, que contre le nôtre, elles les confondent, & nous donnent la victoire.

Poursuivons ces observations. Si toutes les idées n'étoient que des effets d'un mouvement communiqué aux nerfs, la pensée ne pourroit jamais être active & seroit au contraire toujours passive. Nous avons démontré la fausseté de cette proposition. Poussons les conséquences, puisque le mouvement des nerfs suppose une action, c'est-à-dire une cause qui les ait mis en mouvement, & cette cause ne pouvant se trouver dans la matiere, parce que la matiere ne suit que le mouvement qu'il a reçu il faudra nécessairement que, pour que l'idée d'un objet naisse, cet objet soit présent & agisse sur ces nerfs. Je veux me représenter la physionomie d'un ami, je me la représente aussi vivement que s'il se tenoit devant moi. Si l'ame n'a pas un principe actif, qui lui fasse retracer les images qu'elle desire, où est la cause qui opere? Je veux en combinant quelques idées me représenter certains objets, qui n'ont jamais opéré sur mes sens, & qui peut-être n'existent pas. Je le fais. Quelle en est la cause? Mes idées me représentent une voix qui chante, & qui

m'enleve. Livré quelque tems à mon imagination, la musique la plus parfaite s'offre à mon ame. Où est la cause? Voyons les merveilles de l'imagination, & si le mouvement du cerveau les peut produire. Quel mouvement faut il au cerveau d'un homme qui résoud sur le champ toutes les propositions arithmétiques, à celui d'une fille, qui ne sait ni lire ni écrire, & qui calcule en un moment les minutes de votre âge! Quel mouvement falloit-il au cerveau de *Wallis*, & où en étoit la cause, lorsqu'il fit par la seule imagnation l'extraction de la racine quarrée de 56 chiffres. Si l'ame d'Ovide avoit attendu qu'on eût mis les muscles de son cerveau en mouvement, où en seroit sa métamorphose?

Or, puisque certaines idées qu'une force active fait naître, donnent un mouvement aux organes, aussi-bien que ce mouvement en produit, il est prouvé que le mouvement de ces muscles n'a pas une liaison nécessaire avec ces idées, puisque celles-ci sont antérieures à ce mouvement; que si l'homme a besoin de ces muscles pour recevoir des idées, il n'en a pas toujours besoin pour en former; qu'ainsi l'existence des idées formées par la perception, détruit la nécessité du mouvement musculaire; & que ces idées enfin peuvent fort bien exister, sans qu'il y ait

des muscles. D'où il résulte encore, que, si certains mouvemens coexistent avec certaines idées, ou plutôt succedent à certaines idées, ou les précedent, ce ne sera pas une raison suffisante pour attribuer la faculté d'avoir ces idées à la matiere en mouvement; mais plutôt une preuve évidente du contraire, puisque ces mêmes idées peuvent exister sans ces mouvemens, & existent réellement antérieurs à ces mouvemens.

Voilà donc démontré de la maniere la plus forte, & même par des observations, desquelles on se réclame, que ceux, qui admettent une substance immatérielle, distincte du corps, suivent le chemin du sage & ne sont nullement réduits à l'opération du St. Esprit, comme l'auteur de l'*Homme Machine* se le persuade; & qu'au contraire ceux qui nient l'immatérialité de l'ame, sont réduits à de vains termes d'imagination, de sympathie, de nature, &c. pour ne faire qu'un chaos de leurs idées.

La belle ame, dit-on, *& la puissante volonté, qui ne peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fievre*, &c.

Donnons ironie pour ironie. Le grand art, le merveilleux artiste, qui ne peut agir qu'autant que la disposition de ses

instrumens le lui permettent, & dont les productions sont polies, à mesure que ses instrumens l'ont été. Quel est le stupide qui ne reconnoisse l'artiste comme la principale cause de ses productions ? Et qui aura assez peu de bon sens pour attribuer aux instrumens ce qu'il y a de plus subtil dans l'ouvrage ? Et quand même il seroit aussi généralement vrai, qu'il est généralement faux, que *pour un ordre que l'ame donne, elle subit cent fois le joug*, nous n'en aurions pas moins un argument invincible pour prouver, que cet être, qui est doué de la volonté, est tout-à-fait distinct de la partie fantastique du cerveau, de l'organisation, &c. Car la volonté n'étant que l'action de l'ame, par laquelle elle préfere un état à l'autre, il est visible que cette action ne peut dépendre d'une matiere inerte, qui suit toujours le mouvement dans lequel il se trouve ; jusqu'à ce qu'une cause externe l'en détourne. Or, je demande si l'idée de mon état, d'un état plus ou moins heureux, peut être produite par l'action des objets externes sur les nerfs ? Et quand même cela seroit aussi vrai encore que le contraire l'est, la détermination de la volonté, l'assentiment qu'on donne à tel ou tel état, dépend d'un principe supérieur aux nerfs, & qui exerce son pouvoir sur eux. Mais il ne faut pas avoir la moindre connoissance de l'homme,

pour donner dans des absurdités si grossieres. Il est vrai, nous voyons tous les jours que des gens se livrent tellement à leurs passions, que l'ame semble avoir perdu la plus grande partie de son pouvoir ; mais jamais, à moins que ce ne soit dans de grandes maladies, on verra l'ame privée de tout son empire : encore n'est-ce que par un défaut de culture & de soins, que les passions prennent le dessus. Pour peu qu'on soit bien conduit dans le jeune âge, & pour peu qu'on veuille se servir de sa raison dans un âge plus avancé, il n'est point de passions qu'on ne surmonte : & l'ame gardant son empire, accoutumée peu-à-peu à se servir du corps, selon les regles qu'elle trouve dans soi-même, fera de l'homme animal un être, qui dans son contentement bénira la source dont il le tire.

Vous qui dégradez votre ame, qui méprisez ses facultés, niez-vous que votre volonté soit l'amour de votre vie, & le pouvoir de penser, sa douceur.

L'homme est-il donc *une machine, bien au dessous de l'animal ; dont le tout n'est qu'un assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres : sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé ? Une horloge dont le nouveau chyle est l'horloger ?* non. C'est un composé de deux substances réellement

distinctes, dont l'une, qui tombe sous les sens, est matérielle; & dont l'autre, qui se manifeste par ses facultés, jouit d'un principe incompatible avec la matiere. Substances, qui sont étroitement unies & subordonnées l'une à l'autre, quoiqu'on ne puisse expliquer leur union ni leur action mutuelle.

Et s'il falloit faire quelque comparaison de l'homme à la montre, il faudroit plutôt dire, que celui qui prend la nourriture, dont le chyle se forme, est l'horloger, ou plutôt l'agent d'un être, qui l'a chargé du soin de cette horloge: mais tout cela ne fait rien à l'affaire, parce que personne ne niera que le corps devient une demeure infructueuse pour l'ame, s'il n'a une quantité nécessaire d'esprits animaux de la même maniere, qu'un luth ne sert rien à un musicien, s'il n'a point de cordes.

Au reste, s'il faut un nouveau chyle pour soutenir le corps, il faut que l'ame ne croupisse pas dans ses sentimens. Si le corps se débilite en se livrant aux aiguillons de ses desirs; l'ame se perd, si elle se laisse entraîner par la rapidité de ses idées. Véritable image des flots, que le propre torrent emporte. Qu'on mange, qu'on boive, qu'on fasse bonne chere tant qu'on voudra; qu'un nouveau chyle entretienne l'homme soixante ans de suite, il ne sera

à cet égard pas plus qu'une plante, ou qu'un arbre, qu'un nouveau suc entretient. Sans lecture, sans entretien, sans logique naturelle ou artificielle, l'ame ne sera, malgré tous les chyles du monde, que plongée dans sa premiere stupidité. Le vin de Champagne ne changera jamais un paysan en docteur, ni le pain bis un sage en ignorant. Les alimens n'entretiendront donc que le matériel de l'homme, à moins qu'on ne veuille dire, que les pommes cuites ne se métamorphosent en une représentation de quelque fleur.

Si la sobriété contribue beaucoup à bien employer les facultés de l'ame, il faut manquer de tout jugement pour la regarder *comme la source de toutes les vertus*; & pour dire *que toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage.*

La sobriété ne rendra jamais un avare moins vicieux, ni le perfide moins détestable; & en un mot, si ce n'est que par un défaut de goût qu'on est sobre, cette qualité ne mérite pas le nom de vertu. Outre cela, il est faux que *toute morale est infructueuse pour qui n'a pas la sobriété en partage.* Si un ivrogne se représente les funestes effets de son penchant, & si on les lui représente au vif, il pourra toujours s'en défaire. Une personne de Groningue, à qui j'ai parlé à Deventer, m'a dit qu'à son comptoir, il avoit toujours

eu sa liqueur à son côté, & qu'il ne l'avoit jamais pu regarder sans en prendre. Cependant se représentant un jour l'état, où cet abus le mettoit, il prend tout d'un coup la résolution de s'en abstenir; il y réussit, & sans en être même incommodé. Voilà un fait que je pourrois attester par d'autres exemples, que le commun me fourniroit : mais pour revenir au point dont il s'agit proprement ici, toutes ces personnes n'avoient pas moins pour cela d'autres bonnes qualités. Disons donc plutôt (& nous dirons une vérité, que tant d'auteurs ont solidement prouvée, & que nous prouverons dans la suite) que la persuasion d'un Etre suprême, l'amour envers cet Etre, & une ferme résolution de suivre sa volonté, est l'unique source de toutes les vertus, & que la sobriété étant une cause, qui nous laisse la force de jouir de nous-mêmes, il faut l'être pour exercer les vertus, & par la raison du contraire fuir l'intempérance, qui nous peut porter à des actions contraires à la volonté divine. Ainsi, bien loin que la *sobriété soit la source de toutes les vertus*, elle ne mérite le nom de vertu, qu'autant qu'elle nous laisse le pouvoir d'être vertueux.

Si l'ame n'est pas la seule cause de nos mouvemens ; l'organisation, le principe de vie, &c. le sont encore moins.

Outre toutes les preuves que nous en avons déjà données, on n'a pour s'en convaincre, qu'à jeter les *yeux* sur un joueur de violon. *Quelle souplesse ! quelle agilité dans ses doigts !* Or je défie tous les machinistes de m'indiquer le ressort qui les met en mouvement. Si les automates de *Vaucanson* jouent quelques airs, les notes sont déterminées : un poids les dirige. En est-il de même d'un musicien. Il jette les yeux sur le papier, & fait parler son instrument. Quelle relation y a-t-il entre quelques taches rangées sur le papier, selon un certain ordre, & le mouvement des doigts ? Si ces notes produisent cet effet par un pur mécanisme, pourquoi ne le font-elles pas d'abord, & pourquoi faut-il s'y accoutumer, & vouloir s'y accoutumer ? Pourquoi faut il auparavant savoir l'arrangement de ces notes, & vouloir les toucher au violon, avant qu'elles produisent son effet. Pourquoi dans uue piece de musique faut-il déterminer sa volonté pour chaque note ! L'insensibilité de cette vérité ne la rend pas moins évidente. Quand je joue une piece que je n'ai jamais vue auparavant, ma volonté dirige le moindre mouvement de mes doigts ; je puis rompre à tout instant.

Jr puis tomber d'un adagio sur un allegro, & au contraire. Et cela n'est pas tout encore, il faut que ma volonté détermine

le tems que chaque note doit durer. On le voit ſur-tout dans l'accompagnement ; & quand à volonté je touche du premier doigt les notes, qui naturellement devroient être touchées du troiſieme. Mais encore un coup, ſi les reſſorts de mon individu me font jouer un certain air, qu'eſt-ce qui arrête ces roues, lorſque tout-d'un-coup j'en commence un autre ? Dira-t-on que ces roues-là prennent d'elles-mêmes ſans nulle cauſe un autre cours ? Si pour faire changer le ton le flûteur de *Vaucanſon*, il faut une cauſe qui l'y diſpoſe, pourquoi, en comparant l'homme à cette machine, en nier une pareille.

Voyez cet enfant dont l'eſprit va déterminer par ſes deux doigts une boule vers une autre. Qui dirige ſes muſcles ? Ne voit-on pas des perſonnes qui ſans connoître les notes ſur le papier, ni les inſtrumens, jouent des airs avec beaucoup de délicateſſe ?

L'apoplexie, la léthargie, la catalepſie, & autres maladies de cette nature nous offrent, je l'avoue, des phénomenes ſurprenans ; & poſons pour un moment que dans ces maladies la penſée s'éteigne par la perte du ſentiment, cela n'aura du rapport qu'à la penſée qui réſulte de la ſenſation ; mais eſt-il prouvé par-là que la penſée dépend du ſentiment, & qu'elle ne peut avoir lieu ſans lui. Bien loin de là,

nous avons prouvé ci-dessus, que la pensée peut fort bien subsister sans muscles, & par conséquent sans sentiment, quoique le sentiment ne puisse subsister sans pensée; & d'autres ont prouvé qu'il est douteux, si l'ame pense dans les maladies soporeuses; ainsi qu'il n'est pas ridicule, mais téméraire de l'affirmer ou de le nier.

L'univers nous présente par-tout des merveilles & les bornes de notre entendement; si nous ne concevons pas, comment le mouvement s'excite & naît dans le corps, si nous ne concevons pas la production du sentiment & de la réflexion, gardons-nous bien de nous en remettre uniquement aux expériences, qui ne portent aucune marque de conviction.

Les partisans du matérialisme ne se contentent pas de leurs observations sur le corps humain, (& ont-ils tort?) Ils ont recours encore à l'analogie de l'homme aux animaux, ils veulent prouver que l'homme ne differe que du plus ou du moins de la bête; afin que celle-ci étant délcarée machine, l'homme le soit aussi. Voici à quoi revient ce que ces messieurs nous débitent sur ce sujet.

Ouvrons, disent-ils les entrailles des hommes & des animaux: le moyen de connoître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallele de la structure des uns & des autres.

On voit d'abord que les animaux ont un principe de vie comme les hommes ; qu'on fasse seulement attention aux expériences suivantes.

Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems, que l'animal est plus froid & transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpens, &c. en font foi.

Les muscles séparés du corps se retirent, lorsqu'on les pique.

Les entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique ou vermiculaire.

Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

Le cœur de la grenouille, sur-tout exposée au soleil, encore mieux sur une table, ou sur une assiette chaude, se remue une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapaux.

Bacon de Verulam, dans son Traité *Hist. Vit. & Mort.* parle d'un homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, dont le cœur jeté au feu, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, & à la distance perpendiculaire d'un pied & demi.

Prenez un petit poulet encore dans

l'œuf, arrachez-lui le cœur, vous obſerverez les mêmes phénomenes, avec à-peu-près les mêmes circonſtances. La ſeule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à *Boyle* & à *Sténon*, ſe font dans les pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur ſe remuent, comme les cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupe arrachées.

La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille offrent les mêmes choſes à conſidérer, & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cauſe du feu qu'elle contient.

Un ſoldat ivre emporta d'un coup de ſabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal reſta debout, enſuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il ſe tourna, battit des aîles en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muſcles de ce corps remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à-peu-près ces phénomenes dans les petits chats ou chiens, dont on a coupé la tête.

Les polypes font plus que de ſe mouvoir après la ſection; ils ſe reproduiſent dans huit

huit jours en autant d'animaux qu'il y a de parties coupées.

Ils se trouve donc dans les animaux comme dans les hommes, & si l'on veut dans chacune de leurs parties un principe de vie. Mais à quoi bon toutes ces observations ? à prouver une chose que les immatérialistes ne mettent pas en contestation ! Qu'est-ce que le principe de mouvement a de commun avec le principe qui nous fait penser ? Continuons le récit des observations, & le juste parallele de la structure des hommes & des animaux.

En général la forme & la composition du cerveau des quadrupedes est à-peu-près la même que dans l'homme. Même figure, même disposition par-tout, avec cette différence essentielle, que l'homme est de tous les animaux celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps ; ensuite le singe, le castor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, &c. voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'homme.

Après tous les quadrupedes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse, mais elle est vuide de sens, comme celle de bien des hommes. ils n'ont point de corps calleux & fort peu de cerveau, lequel manque aux insectes.

On conclut de ces observations, que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; que ce viscere semble s'agrandir en quelque sorte à proportion de leur docilité; qu'il y a ici une singuliere condition, qui est, que plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct.

Le seul volume du cerveau ne suffit pas; il faut que la qualité réponde encore à la quantité, & que les solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable, qui fait la santé.

Si l'imbécille ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscere péchera par une mauvaise consistance, par trop de mollesse, par exemple. Il en est de même des fous; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie, &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les esprits? Elle échapperoient aux yeux des linx & des argus. Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir, eût fait selon quelques observateurs deux sots, d'*Erasme* & de *Fontenelle*.

Outre la mollesse de la moëlle du cerveau, dans les enfans, dans les petits chiens & dans les oiseaux, *Willis* a remarqué que les *cannelés* sont effacés &

comme décolorés dans tous ces animaux ; & que leurs *strics* sont aussi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, que l'homme a la protubérance annulaire fort grosse ; & ensuite toujours diminutivement par degrés, le singe & les autres animaux nommés ci-devant ; tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon, &c. qui ont cette partie d'un très-petit volume, ont les *nates* & *testes* fort gros.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler & à chanter ; ils retiennent des airs & prennent tous les tons aussi exactement qu'un musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole ?

Voici ce que rapporte au sujet d'un perroquet M. le chev. *Temple*, dans ses mémoires „ J'avois toujours eu envie, de „ savoir de la propre bouche du prince „ *Maurice de Nassau*, ce qu'il y avoit de „ vrai dans une histoire, que j'avois ouïe „ dire plusieurs fois au sujet d'un perro- „ quet, qu'il avoit vu pendant qu'il étoit „ dans son gouvernement du *Brésil*. „ Comme je crus que vraisemblablement „ je ne le verrois plus, je le priai de „ m'en éclaircir. On disoit que ce per- „ roquet faisoit des questions & des

„ réponses aussi justes, qu'une créature „ raisonnable auroit pu faire, de sorte „ que l'on croyoit dans la maison de ce „ prince, que ce perroquet étoit pos- „ sédé. On ajoutoit qu'un de ses chape- » lains qui avoit vécu depuis ce tems-là » en *Hollande*, avoit pris une si forte » aversion pour les perroquets à cause de » celui-là, qu'il ne pouvoit pas les souf- » frir, disant qu'ils avoient le diable » dans le corps. J'avois appris toutes ces » circonstances & plusieurs autres, qu'on » m'assuroit être véritables, ce qui m'o- » bligea de prier le prince *Maurice* de me » dire ce qu'il y avoit de vrai en tout » cela. Il me répondit avec sa franchise » ordinaire & en peu de mots, qu'il y » avoit quelque chose de véritable ; mais » que la plus grande partie de ce qu'on » m'avoit dit étoit faux. Il me dit que, » lorsqu'il vint dans le Brésil, il avoit » ouï parler de ce perroquet ; qu'encore » qu'il crût qu'il n'y avoit rien de vrai » dans le récit qu'on lui en faisoit, il » avoit eu la curiosité de l'envoyer cher- » cher, quoiqu'il fût fort loin, du lieu » où le prince faisoit sa résidence : que » cet oiseau étoit fort vieux & fort gros, » & que lorsqu'il vint dans la salle, où le » prince étoit, avec plusieurs Hollandois » auprès de lui, le perroquet dit, dès » qu'il les vît : *Quelle compagnie d'hom-*

„ *mes blancs est celle-ci?* On lui demanda, „ en lui montrant le prince, *qui il étoit?* „ Il répondit que *c'étoit quelque général.* „ On le fit approcher, & le prince lui „ demanda, *d'où venez-vous?* Il répon- „ dit, *de Marinan.* Le prince, *à qui* „ *êtes-vous?* & le perroquet *à un Portu-* „ *gais.* Le prince, *que fais-tu là?* Le „ perroquet, *je garde les poules.* Le prince „ se mit à rire, & dit: *vous gardez les* „ *poules?* Le perroquet répondit: *oui* „ *moi, & je sais bien faire chuc, chuc;* „ ce qu'on a accoutumé de faire, quand „ on appelle les poules; & ce que le per- „ roquet répéta plusieurs fois. Je rapporte „ les paroles de ce beau dialogue en fran- „ çois comme le prince me le dit. Je lui „ demandai encore en quelle langue par- „ loit le perroquet. Il me répondit: que „ c'étoit en brasilien. Je lui demandai „ s'il entendoit cette langue. Il me ré- „ pondit que non; mais qu'il avoit eu „ soin d'avoir deux interpretes: un Bra- „ silien, qui parloit hollandois; & l'autre „ Hollandois, qui parloit brasilien. Qu'il „ les avoit interrogé séparément, & qu'ils „ lui avoient rapporté tous deux les mê- „ mes paroles. Je n'ai pas voulu omet- „ tre cette histoire, parce qu'elle est ex- „ trêmement singuliere, & qu'elle peut „ passer pour certaine. J'ose dire au „ moins, que ce prince croyoit ce qu'il

„ me disoit, ayant toujours passé pour
„ un homme de bien & d'honneur. Je
„ laisse aux naturalistes le soin de raison-
„ ner sur cette aventure; & aux autres
„ hommes, la liberté d'en croire ce qu'il
„ leur plaira. Quoi qu'il en soit, il n'est
„ peut être pas mal d'égayer quelquefois
„ la scene, par de telles digressions, à
„ propos ou non. »

Des animaux à l'homme, la transition n'est donc pas violente, les mots, les langues, les loix, les sciences, les beaux-arts sont venus; & par eux enfin le diamant brut de notre esprit s'est poli. On dresse un homme comme un animal; on devient auteur comme porte-faix. Un géometre apprend à faire les démonstrations & les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter, ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile.

Quel est l'animal qui mourroit de faim au milieu d'une riviere de lait? L'homme seul. Semblable à ce vieil enfant dont un moderne parle d'après Arnobe; il ne connoît ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiere fois la lumiere d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau phénomene qu'il apperçoit: c'est à ses dépens qu'il en con-

noîtra le danger, mais il n'y sera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera ; il se noie, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espece ; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la nature apprend si vîte aux animaux : il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux se font gloire d'être *cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voyons encore ce chien & cet enfant, qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne sait à quel saint se vouer ; le chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bientôt trouvé.

J'en appelle à la bonne foi de nos observateurs. Qu'ils nous disent, s'il n'est pas vrai que l'homme dans son principe n'est qu'un ver, qui devient homme, comme la chenille papillon. Les plus graves auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hattsoeker, dans la semence de l'homme, & non dans celle de la femme ; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient un

infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa premiere nourriture. Cet œuf, quelquefois surpris dans les trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine, comme un grain de bled dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne differe point des œufs des autres fémelles, si ce n'est que sa peau (l'*amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement,) avec d'autres petits embryons très-proches de leur origine : car alors c'est toujours l'œuf dans sa coque, & l'animal dans l'œuf, qui gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour, & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le poulet, l'oiseau, &c. de la leur. Ajoutez que l'*amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu ; semblable en cela à la matrice dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplé-

tion & du déploiement de tous ses coudes vasculeux.

Voyons l'homme dans & hors de sa coque; examinons avec un microscope les plus jeunes embryons, de quatre, de six, de huit, ou de quinze jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? la tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs, qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du sentiment, & le cœur, qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le *punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la tête allonger le cou, qui en se dilatant forme d'abord le *thorax*, où le cœur a déjà descendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas-ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare.

Après tous ces faits, fidélement tirés de *l'Homme Machine*, & que nous voulons bien supposer être vrais & rapportés de bonne foi (quoiqu'on en pourroit douter avec grand fondement) quelle conclusion faire de toutes ces observations, de l'analogie de l'homme à l'animal, de cette gradation insensible de tous les êtres.

Parce qu'on ne peut trouver les limites que séparent le regne fossile du végétable ; celui ci du regne animal, est-ce une raison suffisante pour affirmer qu'entre ces états il n'y a aucune différence. Parce qu'un animal, le prêmier de son espece, fait voir plus d'industrie qu'un homme imbécille, dira-t-on que les animaux & les hommes ne différent que par la construction de leurs corps ? Malgré tout ce que monsieur Locke a dit sur ce sujet, malgré tout ce que d'autres peuvent y ajouter encore, je ne vois pas que la conclusion en découle légitimement. Mettez dans les mains d'un habile peintre un pinceau grossier, des couleurs obscures, sera-t-il moins bon peintre, parce que ses productions ne porteront pas les caracteres de son adresse ? Donnez des couleurs vives, les meilleurs pinceaux à un barbouilleur, sera-t-il, par rapport à lui-même, préférable à son camarade, qui en feroit autant, avec les mêmes outils ? Si l'ame de l'imbécille n'a pas ce qu'il lui faut pour produire des effets, qui répondent à sa nature, en sera-t-elle moins supérieure à la cause qui produit dans des brutes des phenomenes qui surpassent ces effets. Le flûteur de *Vaucanson* joue avec plus de justesse que moi, la cause qui lui donne ce pouvoir est-elle supérieure à celle qui me fait jouer plus mal ?

Si on manque de bon ſens au point de l'affirmer, pourquoi la cauſe qui me donne ce pouvoir, me donne-t-elle après trois mois d'exercice, le pouvoir auquel ce flûteur n'atteindra jamais.

Il paroît delà que les comparaiſons, fondées ſur ce que certains hommes & certains animaux nous font voir, ne donnent pas un fondement ſolide, pour en conclure quelque choſe ſur les cauſes qui les fait agir. Ces cauſes, quoique très-différentes par leur nature, pourroient fort bien produire des effets reſſemblans, comme les exemples donnés le montrent, & comme la moindre réflexion peut nous en convaincre.

Nous ne nierons pas qu'attribuant à l'homme une ſubſtance immatérielle, pour ſoutenir la faculté de penſer, il en faille accorder une aux animaux, juſqu'aux polypes; s'ils ſont doués de la ſenſation, &c. Les raiſonnemens rapportés ci-deſſus le demandent. Mais ſera-ce un argument pour nos adverſaires? En pourront-ils conclure que cet animal a une ame ſpirituelle, qui differe ſeulement du plus & du moins de celle des hommes? Non: ou du moins la concluſion ſera téméraire. Lorſque nous avons démontré que la faculté de penſer eſt incompatible avec la ſubſtance matérielle, nous l'avons démontré de cette faculté, telle qu'elle eſt dans

l'homme. Ainſi pour en faire la concluſion aux animaux, il faudroit prouver qu'ils jouiſſent des mémes facultés, que nous attribuons à notre ame, & qu'ils en jouiſſent de la même maniere; ou bien il faut prouver, que ce qu'ils font, demande néceſſairement une ſubſtance immatérielle: choſe que nous ne nierons pas, mais dont nous pouvons raiſonnablement demander une démonſtration, avant que de donner notre aſſentiment: car nous remarquons en nous-mêmes comment les objets operent ſur nous; nous remarquons intérieurement comment nous venons à être perſuadés; nous voyons tous les jours qu'il en eſt de même des autres hommes; mais par cette ſeule conſidération, & par celle que les animaux ſemblent doués de la faculté de penſer; nous ne ſommes pas convaincus qu'ils jouiſſent de ces convictions & de ces motifs, qui ſont les motrices de notre volonté. Arrêtons nous donc ici, & ne concluons rien; car l'analogie des animaux à l'homme porte coup tant qu'il s'agit de la matiere, & de ce que nos yeux découvrent: mais quand il s'agit des facultés que nous obſervons d'ailleurs, cette analogie n'eſt plus de ſaiſon: puiſque des effets, qui nous paroiſſent tout-à-fait ſemblables; peuvent fort bien être produits, par des cauſes, eſſentiellement différentes.

On me dira ſans doute, comme bien des auteurs, qu'il faut s'en rapporter aux ſignes, que les animaux donnent, & que les ſignes que les animaux donnent, portent les marques d'un principe, actif par lui-même. Si cela étoit, il ſeroit prouvé que les animaux ſont doués d'une ſubſtance immatérielle, diſtincte de leur corps; puiſque le principe actif ne peut être un attribut de la matiere, ſelon les argumens que nous avons produit ſur ce ſujet, ci-devant, & par-là il ſeroit prouvé en même-tems, que les animaux ne ſont pas de pures machines. Jamais Deſcartes ni ſes ſectateurs ſe ſont aveuglés à un tel point, que d'attribuer aux animaux un principe actif de lui-même, & de les déclarer en même-tems automates.

J'accorderai volontiers à ceux qui ſe fient aux ſignes, les concluſions qu'ils en tirent, dès qu'ils m'auront fait voir, que dans leurs raiſonnemens, ils ne ſuppoſent pas que ces ſignes ne peuvent venir que des facultés que nous découvrons en nous; car c'eſt juſtement ce qui eſt en queſtion. La véracité & la bonté de Dieu ſont auſſi de miſe, d'abord qu'il eſt de notre intérêt de ſavoir une choſe: ainſi ſi on vouloit conclure quelque choſe de ce principe, il faudroit premiérement prouver qu'il nous importe de ſavoir ſi les animaux penſent & ont une ame comme nous. Pour

ce qui me concerne, je ne vois pas l'influence que le pour & contre ont sur le bonheur du genre humain; car supposé l'un des deux, il faudra également concourir à leur bien.

Voyons-donc, pour ne rien omettre sur cette matiere, ce que ces signes nous présentent. Le chien, qui a mordu son maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'histoire nous offre un exemple célebre d'un lion, qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur.

Un être, à qui la nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui semble juger comme nous, combiner, raisonner & délibérer, autant que s'étend & lui permet la sphere de son activité; un être qui semble s'attacher par des bienfaits, qui se détache par les mauvais traitemens, & va essayer un meilleur maitre; un être d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui semble avoir les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant la construction & la délicatesse des nerfs; un tel être enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal; & en un

mot, a conſcience de ce qu'il fait? Son ame, qui ſemble marquer comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, ſeroit-elle ſans aucune répugnance, à la vue de ſon ſemblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pieces? Cela poſé, diſent les tireurs de conſéquences, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refuſé aux animaux; car puiſqu'ils nous offrent les ſignes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'abſurde à penſer que des êtres, preſque auſſi parfaits que nous, ſoient comme nous, faits pour penſer.

Il eſt dans notre eſpece comme dans celle des animaux de la férocité. Les hommes, qui ſont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en ſont pas ſi tourmentés que ceux qui la tranſgreſſent pour la premiere fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eſt de même des animaux comme des hommes: les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le ſont.

A quoi bon ſe récrier ſur la férocité des animaux, tandis que les hommes ſe battent, Suiſſes contre Suiſſes, freres contre freres, ſe reconnoiſſent, s'enchaînent ou ſe tuent ſans remords, parce qu'un prince paie leurs meurtres. Ecoutons Boileau ſur cet article, dans ſa Sat. VIII.

Mais nous égarer dans ces digreſſions ;
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions ;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatiſer en vers, & rimer par chapitres :
Laiſſons-en diſcourir la Chambre, ou Coëffeteau :
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui ſeul vivant dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs des coutumes civiles :
Se fait des gouverneurs, des magiſtrats, des rois,
Obſerve une police, obéit à des loix.
Il eſt vrai ; mais pourtant, ſans loix & ſans police,
Sans craindre archers, prevôt, ni ſuppôt de juſtice.
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins ?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie,
Un tigre en faction partager l'Hyrcanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours,
Le vautour dans les airs fond il ſur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,
De ſa rage avec lui modere les accès,
Vit ſans bruit, ſans débats, ſans noiſe, ſans procès.

Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine
Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.
Jamais contr'un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rollet.
Jamais la biche en rut n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais juge, entr'eux ordonnant le congrès;
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sureté,
Vit sous les pures loix de la simple équité.

Ne voit-on pas aussi des personnes, qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament : un Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler ? N'a-t-on pas vu une certaine femme, qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont ses enfans hériterent : une autre, qui dans le même état maugea son mari ; une autre qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé : cette fille de voleur antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'ayant perdu pere & mere à l'âge d'un an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens : pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis ; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus héréditaires, qui

passent des parens aux enfans, comme ceux de la nourrice, à ceux qu'elle allaite. Telle est l'analogie de l'homme à l'animal.

Si donc on refuse aux animaux la connoissance d'un *bien* & d'un *mal*; si l'animal dans ses crimes ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur, ou plutôt s'il en est absolument privé, l'homme, dit-on, pourra être dans le même cas: moyennant quoi, adieu la loi naturelle & tous ces beaux traités qu'on a publiés sur elle! Tout le regne animal en seroit généralement dépourvu. Mais réciproquement si l'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice ou vertu, il s'ensuit que les animaux doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, & qu'ainsi il n'est point d'ame, ou de substance sensitive, sans remords.

Voilà les conclusions, qu'on déduit de cette analogie & qui reviennent à ceci. Que si les hommes sont doués d'un principe intellectuel, qui se détermine soi-même, on ne pourra le refuser aux animaux; & qu'au contraire si les animaux sont des machines, les hommes le sont

aussi. Que posé l'un des deux la même loi naturelle, qui aura lieu pour les hommes, aura lieu aussi pour les animaux. Que l'homme a été originairement fait pour être au dessus de l'animal, qui est souvent mieux servi par son instinct, que l'homme par sa raison ; & qui suit souvent mieux que les hommes les pures loix de l'équité.

Nous avons déjà remarqué ci-dessus, de quelle force est sur la question que nous traitons l'analogie de l'homme à l'animal. Si les animaux font voir des phénomenes, semblables à ceux qui dépendent de notre principe intellectuel, celui-ci en offre d'autres, auxquels ils ne peuvent jamais atteindre. Nos preuves, pour l'immatérialité de l'ame humaine, ont été tirées de l'incompatibilité de ses facultés avec une substance matérielle. Tant que nous ne saurons pas que les animaux pensent, réfléchissent, se déterminent comme nous, par des convictions sur le choix de leur état, nous ne pourrons rien décider sur la cause des phénomenes qu'ils nous offrent.

Si avec *Descartes*, & ceux qui sont de son sentiment à cet égard, on croit que les animaux sont de pures machines, soit ; mais cette croyance ne nuira en rien aux argumens, que nous avons déduits des facultés de l'homme : & l'animal machine, ou plutôt déclaré tel par des hommes, ne

dégradera pas l'homme, & ne le rendra pas moins un être *plus que machine.*

Mais, dira-t-on, si tous les phénomenes, que les animaux nous offrent tous les jours; si tous ces effets résultent ou peuvent résulter d'un pur mécanisme, pourquoi ceux que vous produisez ne pourront-ils pas en résulter tout de même? Ceux-là ne different de ceux-ci que de quelque chose de plus & de moins, rélativement à notre maniere de les considérer. Ainsi une construction mieux conduite, un arrangement plus juste, des filamens plus délicats, enfin une organisation, poussée un peu plus loin, aura pu faire de l'animal l'homme; tout comme la simple structure fait différer une horloge qui marque simplement les heures, d'une autre qui bat & carillonne en même tems. Et c'est justement ce la que l'anatomie nous expose avec autant d'évidence, que la considération des horloges le fait à leur égard. Si donc ces animaux sont des machines, qu'est-ce qui empêche que vous ne le soyez aussi?

Mon intelligence incompatible avec la matiere, que toutes les organisations, non plus que toutes les autres chimeres de ce calibre, ne peuvent produire. Comment! parce qu'un poids fait battre la caisse à l'automate de *Vaucanson* & frapper les heures à l'horloge de *Huigens*, il faudra que mes paroles partent d'un même prin-

cipe. Mais j'ai déjà fait voir l'insuffisance des conclusions, fondées sur les apparences. Je desire mon bonheur réel. Tout ce qui le conserve, l'augmente, ou le fait naître est *bien* ; *mal* ce qui produit le contraire. Or l'aveu de la différence entre le *bien* & le *mal* suppose une persuasion intime de l'état, dans lequel on se trouve : cet aveu est accompagné du pouvoir de choisir entre plusieurs états, qui, non plus que le desir, la connoissance & la persuasion ne peuvent exister que dans un principe intellectuel, qui a la puissance de se déterminer soi-même, & non pas dans une machine, qui se meut selon des loix mecanico-hydrauliques, ou autres causes brutes.

Si on accorde aux animaux un principe sensitif, & qu'on prouve que ce principe ne peut être un attribut de la matiere, & que de là on veuille conclure que les animaux sont doués comme les hommes, de deux substances distinctes, une matérielle, & l'autre immatérielle, soit encore ; mais en accordant ce principe aux animaux, sera-t-on en droit de leur attribuer toutes les facultés, dont jouit le principe actif qui fait agir la volonté des hommes.

S'il m'est permis de dire ce que je pense sur ce sujet, c'est que nous ne sommes & ne serons jamais assez bien éclairés à cet égard, pour en pouvoir avancer quelque

chose de sûr. Je le répete, si les animaux nous offroient des marques évidentes d'une intelligence, on seroit obligé de leur accorder une substance immatérielle; s'ils nous offroient des marques évidentes du contraire, il faudroit la leur refuser. Je laisse à ceux qui ont approfondi cette matiere, à juger à quel degré d'évidence ces deux opposés ont été portés, & me contente d'avouer ici les bornes de mon entendement, de mes lectures & de mes réflexions.

Puisque l'homme reste ce qu'il est, quoique la bête soit déclarée machine, voyons si en déclarant l'animal plus que machine, on dégrade l'homme de ses facultés.

L'animal, dit-on, est souvent mieux conduit par son instinct, que l'homme par sa raison. Supposons que cela soit vrai. Les doigts du flûteur de *Vaucanson* sont toujours mieux conduits sur la flûte, que ceux du paysan, qui ne fait que traîner sa charrue. S'ensuivra-t-il que le flûteur de *Vaucanson* aura un principe aussi merveilleux que celui du paysan? Les exemples changent en argumens quand on raisonne sur des apparences. Si l'instinct guide souvent bien les animaux, il les guide souvent très-mal, quoiqu'ils ne viennent pas nous en faire part. Le feu prend à une étable, les bœufs y courent. Quand les oiseaux ont pris du poison au lieu de l'aliment qu'ils

cherchoient, ils ne ſont pas venus nous le raconter après en être morts. Si nous ne voyons pas les ours faire la guerre aux ours, nous voyons bien les chiens ſe battre pour un os : & quand même tout s'échapperoit à notre connoiſſance, parce que nous ne le voyons pas, peut-on en conclure que ces meſſieurs n'ont pas comme nous leurs petits démêlés ? Qu'ils ne ſe déchirent & ne s'entretuent pas ? S'ils ont un principe ſenſitif, que ſait-on s'ils ne ſont pas auſſi ſujets à l'ambition, la haine, l'avarice, &c. ? Si ces paſſions ne ſont pas auſſi fortes dans eux, leurs contraires le ſont-elles plus ? Si le ſinge marque plus de jugement, il fait voir auſſi plus de malice. Le lion eſt-il généreux, il eſt auſſi plus colere. Si le chien fait voir des remords, ce n'eſt qu'à la vue d'un bâton qui le menace, ou de certains mouvemens qui le lui font craindre. Jamais on n'a dreſſé un chien comme un enfant. Jamais on n'a perſuadé à un cheval que ſon état chez le roi étoit préférable à ſon état chez un laboureur. Voit-on que les animaux, qui ſuivent les pures loix de la ſimple équité, le font en conſéquence de la détermination d'une volonté réglée ſur la volonté d'un ſupérieur. C'eſt cependant la baſe de la liberté de l'homme & du droit naturel. Que les animaux ſoient ſenſibles tant qu'ils voudront, tant qu'ils ne feront por-

tés aux objets que pour le présent, sans les desirer pour leurs conséquences, les animaux différeront essentiellement des hommes, que nous prouverons être obligés à toutes leurs actions pour les conséquences.

Mais quand même il seroit aussi vrai qu'il est faux, que l'homme fût une machine, est-il permis d'en déduire les conséquences qu'on en tire. Je veux qu'il y ait des maladies & des vices héréditaires; que certaines maladies en sont accompagnées dans certaines personnes: que la raison devenue esclave d'un sens dépravé ou en fureur ne peut le gouverner. Je veux que l'homme ne soit qu'une machine & que cette machine n'agisse que par ces ressorts. Il suffit pour les obliger qu'il y ait des moyens à faire aller ces ressorts de telle ou telle maniere; que la récompense & la punition les peuvent faire aller du bon côté, & que ces ressorts peuvent s'y déterminer eux-mêmes. Si cette machine a en soi le pouvoir d'acquérir de bonnes & de mauvaises habitudes, si cette machine, qui a cette raison & ce sens dépravés ou en fureur, est elle-même la cause que sa raison ait perdu l'empire sur les sens, & en est devenue l'esclave: sera-t-elle plus excusable, parce qu'elle s'est acquise la barbare habitude de nuire, & cette habitude tiendroit-elle lieu d'innocence.

conce. Belle justice que cela introduiroit dans le monde? & la belle société que formeroient ces machines.

Ce n'est pas assez encore! on pousse plus loin la folie. Il ne suffit pas de ne pas punir ces misérables machines dont la volonté est dépravée, dont la conscience est éteinte, qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, & que la force de l'exemple a endurcis: il ne suffit pas, dis-je, de ne pas punir ces machines-là, il faudroit encore, que la nature eût privé ces malheureuses d'un reste de remords, pour qu'elles pussent s'enhardir dans le crime & ne trouver nul obstacle à satisfaire leurs passions déréglées. Tels sont les dogmes admirables d'une loi naturelle, à la quelle selon l'auteur de *l'Homme Machine*, des êtres intelligens, & en même tems machines seroient soumis.

Mais ce qui met le comble au ridicule de ces systêmes; c'est que ceux, qui déclarent les hommes des machines, leur donnent des attributs, qui démentent cette assertion. Si les êtres ne sont que des machines, comment leur accorder une loi naturelle, un sentiment intime, une espece de crainte? Idées, qui ne sont pas excitées par des objets, qui operent sur les sens. Remarquons en passant, que si la loi naturelle n'est qu'une espece de

crainte, elle se métamorphose en une regle, que chacun pourra accommoder à son gré, à mesure qu'il sera craintif; & qu'il pourra hardiment mépriser, d'abord qu'il n'aura plus raison de craindre. Voilà une loi naturelle, qui ne suppose sans doute pas aucune éducation, ni révélation, ni législateur, mais seulement un esprit embrouillé & gâté par ses chimeres.

Les partisans du matérialisme veulent tirer parti de tout. Pour soutenir leur systême, ils ont recours encore à celui du développement. Posons que ce systême ne soit sujet à aucune difficulté; que les animaux spermatiques sont réellement des étamines du corps humain: l'homme, que nous avons prouvé avoir des facultés qui ne peuvent être des attributs de la matiere, naîtra-t-il d'un animal spermatique, tandis que la conclusion ne porte que sur le corps ou la partie matérielle de l'homme?

Nous ignorons la formation de la créature humaine, aussi-bien que celle de tout autre. Nous remarquons comment elle croît & s'étend; mais toute cette connoissance n'a du rapport qu'au matériel. Les facultés de l'ame se manifestent peu-à-peu, & se fortifient à mesure qu'elles sont cultivées, & que l'âge avance. Nous remarquons en nous-mêmes les

effets ſurprenans de ces facultés, & les connoiſſances que nous puiſons des idées abſtraites. Les obſervations nous font voir, que ces facultés ont une liaiſon étroite & particulière avec toutes les parties de notre corps; & comme il eſt prouvé que l'homme eſt un composé de deux ſubſtances, on conclut de là avec raiſon, que ces deux ſubſtances ſont unies de la maniere la plus étroite & la plus merveilleuſe. Que l'une de ces deux ſubſtances étant douée d'un principe intellectuel, l'homme n'eſt pas uniquement une machine, mais un être plus que machine.

Un ſage ne rougit pas de ne pouvoir tout connoître, & encore moins de l'avouer. Il lui ſuffit que ce qu'il embraſſe ſoit prouvé pendant que ſon oppoſé ne l'eſt pas; & cette raiſon doit porter tout être raiſonnable à avouer l'immatérialiſme.

Après avoir démontré ſi évidemment l'immatérialité de à l'ame humaine & fait voir qu'il faut attribuer à l'union des deux ſubſtances les effets ſurprenans que nous remarquons dans l'homme : venons aux conſéquences que quelques-uns des matérialiſtes déduiſent, ou plutôt veulent déduire de leur opinion.

Ils en concluent 1°. Que tout ce qui exiſte eſt matériel, & que ces parties ne

different entr'elles, que de leur relation avec d'autres parties. 2°. Que des ressorts font aller l'univers, & produisent les phénomenes, qui s'offrent à notre vue, comme le ressort d'une montre fait aller les roues & l'aiguille 3°. Que nous ignorons la cause de cette construction. 4°. Que le hasard l'a pu engendrer. 5°. Qu'elle peut être de toute éternité. 6°. Que les hommes, formés en conséquence de cette évolution éternelle, sont jetés sur la surface de la terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi; mais seulement qu'ils doivent vivre & mourir; semblables à ces champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés, & couvrent les murailles. 7°. Que la raison de l'existence de l'univers, se trouvant dans l'univers même, la raison de l'existence de l'homme se trouveroit dans l'homme même, comme une partie de cet univers. 8°. Que le mouvement qui conserve le monde peut l'avoir produit. 9°. Qu'il peut y avoir un milieu entre Dieu & le hasard, qui seroit la chaîne éternelle des causes & des effets. 10°. Que quand même un Etre suprême existeroit, cette existence ne prouveroit pas plus la nécessité d'un culte que tout autre. 11°. Qu'il nous est impossible de remonter à l'origine des choses, & de connoître les vues de cet Etre. 12°. Qu'ainsi il est égal

pour notre repos qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas. 13°. Enfin que le monde ne seroit heureux que lorsqu'il seroit athée.

Si je ne me trompe, ce sont ces conséquences-là, qu'un matérialiste outré croit pouvoir être déduites de l'unité de l'homme, comme base de l'unité de l'univers. Naturellement plus porté à suivre mes pensées, qu'à copier celles que j'ai lues, & qui me fournissent les miennes, je n'irai pas ramasser tout ce que les auteurs ont produit sur cette matiere, & me contenterai de faire un essai de mes forces sur un petit nombre d'années d'études en philosophie. Essai pourtant, dont j'aurois pu me dispenser, & que mes autres occupations m'interdiroient, si on n'avoit jugé à propos de m'attribuer des sentimens tout-à-fait contraires aux miens; & qui si ceux-ci n'avoient été mieux fondés que ces malicieuses calomnies n'auroient pas manqué de me perdre dans l'esprit des honnêtes gens. Heureusement suis-je assez connu pour ne pas redouter ces tentatives, & assez philosophe pour les honorer d'un parfait mépris. C'est pour confondre ces calomniateurs que j'ai composé cette brochure; si tant est qu'ils soient susceptibles d'un aveu de s'être trompé. C'est une pilule bien cruelle pour ceux, qui n'ont pour tout mérite qu'une vanité, soutenue

par la profonde ignorance. Je prie le lecteur de me passer les inadvertances, en faveur de la précipitation avec laquelle j'ai composé cette brochure. Je le prie sur tout de donner à mes paroles leur sens naturel, & si elles en souffrent deux, de les expliquer selon les loix de l'humanité, & des devoirs qu'on se doit mutuellement. Je n'appuierois pas sur ceci, si les productions n'étoient souvent exposées à de fausses explications de la part de certaines gens, qui croient sans doute que leur caractere leur donne le droit & l'autorité de déshonorer publiquement des personnes, dont la conduite & les sentimens sont pour le moins aussi irréprochables que les leurs. Revenons au sujet.

Nous n'avons pas besoin de démontrer, que quand même l'homme ne seroit que matériel & qu'une pure machine, il ne suivroit pas de là que tout l'univers fût de même une machine matérielle, qui ne se soutiendroit que par ses évolutions, dont la suite successive seroit de toute éternité, & qui découleroient nécessairement les unes des autres. Cette assertion suppose une parfaite connoissance de tout ce qui existe; & n'est par conséquent d'aucune valeur. Nous avouons que nous ignorons la cause de la construction de l'univers, & des évolutions qui y ont lieu; mais cette ignorance n'est pas de

nature à nous empêcher d'appercevoir ce qui eſt incompatible avec ces évolutions & avec leur cauſe originelle. Nous ignorons la nature du mouvement, mais nous ſavons bien qu'être tranſporté de deux côtés à la fois eſt incompatible avec cet attribut des corps. Nous ſavons outre cela, que la partie de l'univers, qui s'offre à nos ſens, eſt gouvernée ſelon certaines loix, fixes & immuables. Si nous ne pouvons connoître tout, nous en pouvons connoître aſſez, comme on le va voir, pour être certains & convaincus, qu'il y a un Dieu, un être ſuprême; cauſe premiere, productrice, intelligente, directrice de tout ce qui eſt hors d'elle; qui n'a pas été portée par une raiſon brute, mais par la ſageſſe, la bonté, &c. à produire ce tout; & qui a eu la toute-puiſſance d'exécuter ſa volonté.

Entrons en détail. On appelle la raiſon de l'exiſtence d'une choſe, la cauſe pourquoi elle exiſte, & le principe qui la fait exiſter. La raiſon de l'exiſtence du fils eſt dans l'exiſtence du pere.

Si la raiſon de l'exiſtence de l'univers ſe trouvoit dans l'univers, cette exiſtence ſeroit une ſuite néceſſaire de ſa propre nature, enſorte que ſa propre nature contiendroit la cauſe ou la raiſon de ſon exiſtence, comme la nature du triangle contient la raiſon de ſes trois côtés: ainſi que

l'exiſtence de l'univers ſeroit un tel effet de ſa nature, que l'idée de ſa non-exiſtence ſe détruiroit elle-même. La nature de l'univers rendroit donc ſon exiſtence néceſſaire; mais comme cette même nature ne le peut faire exiſter néceſſairement d'une telle ou telle maniere en général, elle le fera exiſter néceſſairement d'une maniere unique déterminée; ainſi puiſque cette maniere unique déterminée eſt liée néceſſairement à ſon exiſtence, l'univers exiſteroit toujours de la même maniere, & ne pourroit pas exiſter d'une autre maniere: ainſi que les parties, qui le compoſent, devroient conſerver toujours la même relation entr'elles; ce qui eſt démenti par-tout ce qui s'offre à notre eſprit.

Il eſt prouvé en même-tems par-là, que la ſuite des évolutions, ou des cauſes, peut auſſi peu avoir la raiſon de ſon exiſtence en elle-même, que ces évolutions ou ces cauſes la peuvent avoir chacunes en elles-mêmes. D'où il réſulte encore, que ces évolutions, étant des relations changées, ſont autant de preuves que l'univers n'a pas la raiſon de ſon exiſtence en lui-même; & que l'exiſtence de ſoi-même eſt auſſi contraire à un être, formé ou doué de ces évolutions, que les rayons inégaux au cercle. Il eſt donc prouvé, que l'univers, toutes ſes parties priſes enſemble, n'a pas la raiſon de

son existence en lui même : & que par conséquent il doit avoir été produit.

Mais que le tout existe nécessairement d'une maniere déterminée, alors les parties devront exister tout de même nécessairement d'une maniere déterminée; puisqu'une seule variation d'une seule partie, soit pour l'existence, soit pour la maniere d'exister, influe & porte variation sur le tout : ce qui est incompatible avec un tout invariable. Par conséquent l'univers, ayant en lui-même la raison de son existence, toutes ses parties auront en elles-mêmes la raison de leur existence. D'où il suit encore, que si nous prouvons qu'une des parties de l'univers n'a pas la raison de son existence en elle-même, l'univers ne l'aura pas non plus. Nous allons donc prouver que l'homme n'a pas en lui-même la raison de son existence. Et les peut-être des francs pyrrhonniens tomberont d'eux-mêmes. Si la raison de l'existence de l'homme se trouvoit dans l'homme même, cette existence seroit une suite nécessaire de sa propre nature; ensorte que sa propre nature contiendroit la cause ou la raison de son existence. Or, puisque sa nature emporteroit la cause de son existence, elle emporteroit aussi son existence même, ensorte que l'homme ne pourroit pas plus être considéré non-exis-

tant, qu'un cercle ſans rayons, qu'un tableau ſans peinture.

De plus, ſi la raiſon de l'exiſtence de l'homme eſt dans l'homme même, cette exiſtence n'en pourra être ſéparée; & n'y ayant point de raiſon de ſa non-exiſtence, l'homme ne finira jamais d'être ce qu'il eſt: & cette même nature ne pouvant contenir la raiſon qui le fait ceſſer d'être homme, quelle ſera donc la cauſe qui le fait aller en pouſſiere? Je ne parle pas du genre humain, mais de chaque homme.

A cet argument nous en ajouterons un autre, (ſemblable à celui, dont nous nous ſommes ſervis par rapport à l'univers) qui prouvera que ſi l'exiſtence de l'homme ſe trouvoit dans l'homme même, l'homme ſeroit un être invariable.

Si la raiſon de l'exiſtence de l'homme ſe trouvoit dans l'homme, cette exiſtence s'y trouveroit comme une ſuite de ſa propre nature, ainſi cette nature le feroit exiſter néceſſairement; & comme cette même nature ne le peut faire exiſter néceſſairement d'une telle ou telle maniere en général, elle le fera exiſter néceſſairement d'une maniere déterminée. Ainſi, puiſque cette maniere déterminée eſt liée néceſſairement à ſon exiſtence, l'homme devroit exiſter toujours de la même maniere; ce qui mene à une abſurdité ma-

nifeste, puisque l'homme n'est pas un moment le même.

Après avoir démontré d'une maniere, que les scholastiques nomment indirecte, que la raison de l'existence de l'homme ne se trouve pas dans l'homme même, prouvons la même chose par une démonstration directe.

Puisqu'il y a un tems où l'homme n'est pas, & qu'il y a un autre tems où l'homme est, il suit que pour que l'homme soit, il faut une cause, qui le fait être. Or, ce qui n'est pas, ne peut avoir dans soi-même la cause qui le fait être, puisque cela le supposeroit agir avant qu'il fût; ainsi la cause qui le fait être n'est pas en lui: donc cette cause, qui le fait être, ou la cause de son existence, est hors de lui; donc la raison de l'existence de l'homme n'est pas dans l'homme même.

Voilà donc démontré, que l'existence de l'homme n'est pas dans l'homme même, prouvons présentement que la cause qui qui le fait être, que la raison de son existence, aussi-bien que celle de toute autre, ne peut pas être attribuée au hasard, qui l'auroit jeté sur la surface de la terre, pour y vivre & mourir à l'exemple de ces champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, sans qu'on puisse savoir comment, ni pourquoi.

Tout hasard, s'il y en a, suppose des

causes agissantes : ainsi avant que le hasard ait pu avoir lieu, il y a eu des causes agissantes. Ces causes étoient déterminées d'une maniere déterminée ; ainsi le hasard aura empêché ses causes de produire un autre effet, on les aura secondé dans la production de l'effet, qu'elles devoient produire; ou bien ce hasard-là n'aura rien fait. Supposer que le hasard n'ait rien fait, c'est rejeter le hasard même, supposer que le hasard ait empêché les causes agissantes de produire leur effet, c'est le supposer cause agissante : supposer que le hasard ait secondé les causes agissantes dans la production de l'effet, c'est le supposer encore cause agissante : d'où nous concluons que le hasard aura dû être une cause agissante. Or, puisque toute cause agissante ne peut être agissante de telle ou de telle maniere, mais d'une maniere déterminée, il suit que le hasard aura dû être une cause agissante d'une maniere déterminée, & par-là il aura dû produire un effet déterminé, ce qui rend la non-existence de cet effet impossible, & fait périr l'idée de hasard.

Si avec tout cela il s'en trouve qui nous disent, que le mouvement qui conserve le monde a pu le produire, ils ne méritent seulement pas qu'on leur réponde : puisque le mouvement, n'étant qu'un changement de lieu, suppose une chose qui

change de lieu : & qu'ainſi leur raiſonnement reviendra à ceci : que le changement de lieu aura pu produire la choſe qui change de lieu : qu'un voyage de Paris à Londres aura pu me créer.

D'ailleurs, c'eſt gratuitement encore, qu'on dit que le mouvement conſerve le monde : il y contribue à la vérité, en tant que l'idée de conſerver renferme l'idée du mouvement, & parce que le créateur a voulu qu'il fût en mouvement : mais ôtez le mouvement aux choſes créées, on ne perdra pas pour cela l'idée de ces choſes même.

Si on ajoute encore que chaque corps a pris la place que la nature lui a aſſignée, qu'on liſe les auteurs qui ont réfuté cette erreur des anciens athées ; gens qui attribuoient tout à un certain mécaniſme, dont ils entendoient auſſi peu le ſens, que ceux qui s'en ſervent encore. En effet, que ſignifie prendre la place que la nature a aſſignée ? Des mots prononcés en l'air. *Vox, vox, prætereàque nihil.* Sera-t-il eſſentiel au corps cet endroit qu'il doit occuper ? Il vaudroit autant dire, qu'on ne peut ſe mouvoir, & qu'on ne peut concevoir un corps aller d'un endroit à l'autre. Chaque corps en ce cas devroit abſolument conſerver la place qu'il occupe. Quoi donc ? L'air aura-t-il pris le deſſus ſelon les loix mecanico-hydroſtatiques, en

conséquence de la gravité spécifique de la matiere, & les métaux le dessous par la même raison. Il seroit inutile de rapporter sur cette opinion tout ce qui la détruit. Contentons-nous de remarquer, que l'univers n'a pu être produit par les loix mecanico-hydrostatiques, puisque cela revient toujours à la production de l'univers par le mouvement: opinion dont nous avons fait voir l'absurdité. Supposons pour un moment, que les atomes d'*Epicure*, ou autres particules de matiere, aient acquis d'elles-mêmes un certain mouvement déterminé (quoique cette assertion emporte autant d'absurdités que de paroles) pourquoi se font-elles placées à différens centres? Pourquoi l'endroit, où le soleil se trouve présentement, a-t-il été occupé par ces atomes-ci; & le centre de notre globe par ces atomes-là; & ainsi d'une infinité d'autres centres? L'effet n'est pas sans cause. Si c'est en vertu des loix mecanico-hydrauliques, il faudra une exacte convenance entre les places que chaque corps occupe, & sa gravité spécifique; ce qui est démenti par les observations, qu'on trouve dans les *Transact. Philos.* & par d'autres qui ont été faites en Hollande. Qu'on fasse attention encore à la circonvolution du soleil & des planettes autour de leur axe; au mouvement périodique des planettes autour du

soleil ; à celui des secondaires autour des premieres : n'y remarque-t-on pas un certain mouvement, un certain penchant, qui differe, & de la gravité, & de ce mouvement, qui, selon les athées, leur auroit assigné les places qu'ils occupent ?

Ce n'est pas que je prétende tirer avantage de l'ignorance sur les explications, mais je voudrois que des gens, qui rejettent des preuves évidentes, produisissent du moins pour leur opinion des raisonnemens, qui ne menent pas à des absurdités si palpables.

Il est très-faux encore, que nous ne puissions remonter à l'origine des choses. Nous savons que tout effet demande sa cause, ou la raison de son existence, & de la maniere dont il existe. Puisque nous avons donc démontré que l'homme, que tout l'univers n'a pas en soi la cause de son existence, cette cause sera hors d'eux ; & cette cause doit de nouveau avoir la cause de son existence en elle-même ou dans une cause hors d'elle. Or, puisque la suite des causes & des effets sans commencement est une absurdité, & que cette suite ne peut avoir en soi la cause ou raison de son existence, par les démonstrations que j'en ai données ci-dessus, il est prouvé que l'opposé de cette proposition est vraie ; savoir qu'il y a une cause premiere, qui existe d'elle-même, qui est im-

muable, &c. Ce n'eſt pas nous perdre dans l'infini, que de donner des preuves de l'exiſtence d'un être, & des attributs, qui ſont inſéparables de ſa nature.

Répondons-donc hardiment à quiconque nous tiendroit ce langage. « Nous » ne connoiſſons pas la nature: Des » cauſes cachées dans ſon ſein pourroient » avoir tout produit, &c. »

Il eſt vrai, nous ne connoiſſons point l'univers, ni ſon compoſé, mais ce que nous en connoiſſons nous prouve évidemment, que des cauſes cachées dans ſon ſein ne peuvent l'avoir produit. Voyez la plus ſubtile particule de matiere, contemplez l'univers en ſon entier; & jugez ſi vous remarquez dans ſon ſein la moindre trace d'une exiſtence de ſoi-même. Ce polype de Trembley vous fait voir une génération merveilleuſe; mais prenez-y garde, elle ne vous offre point dans ſon ſein la premiere cauſe de ſon exiſtence. Ce ſubit changement même, qui vous étonne, prouve qu'il faut chercher la raiſon de ſon exiſtence dans une cauſe qui exiſte hors de lui. Comprenez les argumens que nous avons expoſés, & vous avouerez qu'il n'y a rien de plus abſurde, que de penſer qu'il eſt des cauſes phyſiques, pour leſquels tout a été fait, & auxquelles toute la chaîne de ce vaſte univers eſt ſi néceſſairement liée & aſſujettie. Vous avoue-

rez que tout ce qui arrive, arrive en conséquence d'un but sage; & que ce but ne peut être que la volonté d'un être intelligent, parfait, & qui existe en vertu de sa propre nature. Qu'il n'est pas vrai que, parce qu'il est aussi difficile de concevoir comment un tel être existe, qu'il est difficile de concevoir comment la matiere puisse exister en vertu de sa propre nature, il ne soit prouvé qu'il faut qu'un tel être existe; puisque l'absurdité de la derniere proposition est prouvée. Vous avouerez que c'est l'ignorance qui fait recourir au hasard, & que c'est le savoir qui mene à la conviction de l'existence d'un créateur intelligent, qui, bien loin d'être un être de raison, est un être, dont la bonté, sagesse, puissance, &c. se manifestent dans les moindres productions : que vous vous trompez vous-mêmes, lorsque convaincu que le hasard n'est qu'une chimere; vous cherchez un milieu entre Dieu & le hasard : que vous ne pourrez donner aucune signification au mot nature, que vous faites passer pour ce milieu, à moins qu'il désigne l'être, dont vous niez l'existence, l'univers, ou son organisation; & que de là, qu'il est prouvé que cet univers ne peut être produit par soi-même, par son organisation, ou par le hasard, il est démontré qu'un être intelligent, qu'un Dieu l'a produit.

Si malgré toutes ces raisons, & malgré la destruction de tous les argumens que l'athée oppose, il demeure ferme & ne peut revenir de ses préjugés ; si après qu'on lui aura démontré que le mouvement n'étant que l'attribut d'une substance, celle-ci n'en peut-être créée: que le mouvement qui conserve le monde, soit qu'il fût accidentel ou essentiel à la matiere, ne peut l'avoir produit ou en être produit, puisque l'un supposera l'autre, ou que la substance en repos repugnera au mouvement ; si, dis-je, après toutes ces raisons convaincantes, il continue à se cacher dans le terme vague de la nature, dont il fait un jeu de gobelets, il faudra plaindre son sort.

Après avoir ainsi prouvé que, pour que l'univers & ses parties soient, il faut qu'une cause les ait produits, & que cette production ne peut-être attribuée à un cas fortuit, au hasard, &c. Que l'univers n'existant pas de lui-même, & n'étant pas engendré par le hasard, il n'est pas de toute éternité, mais produit par une cause, qui ne tient pas le milieu entre Dieu & le hasard : qui n'est pas la chaîne ou la suite éternelle des causes, mais une cause, qui existe d'elle - même, & qui par-là est immuable, toute puissante, &c. cause enfin que nous nommons Dieu : prouvons maintenant qu'il est faux que cette exis-

tence ne démontre pas la nécessité du culte, & que le culte est inséparable de la conviction d'une telle existence.

L'existence de soi-même emporte l'immutabilité, l'indépendance, l'état parfaitement heureux, une connoissance parfaite : le pouvoir de créer une puissance sans bornes, l'arrangement dans les productions, une sagesse infinie : le vouloir faire exister une bonté extrême : enfin cette existence emporte tous les attributs, que tant d'excellens écrivains ont prouvé être essentiels à la divinité, & auxquels nous renvoyons le lecteur. Il nous suffit de les voir indiqué, pour demontrer qu'il est faux, que cette existence ne prouve pas la nécessité du culte ; & que le culte est inséparable de la conviction d'une telle existence.

J'entends par culte l'acte de régler notre volonté sur celle de l'Etre suprême. Et pour en prouver la nécessité, nous allons considérer les actions humaines, qui peuvent dépendre de la volonté, premiérement par rapport à leurs effets, & ensuite par rapport à leurs agens. De cette maniere nous dévoilerons de quelle vertu un athée peut se glorifier, ce que c'est que véritable vertu, à qui elle peut être attribuée : & par quel endroit les actions morales peuvent être bonnes ou mauvaises.

Il y a eu des philosophes, & même

d'aſſez bons, qui ont voulu attribuer à l'éducation ſeule les idées, que nous avons ſur le *bien* & ſur le *mal*. L'éducation, je l'avoue, eſt très-efficace pour l'origine de nos ſentimens, mais on va voir qu'elle ne regle point du tout le *vice* & la *vertu*; que les actions n'ont point changé de nature par les différentes idées, qu'on s'en eſt faites en différens pays; en un mot, que la différence entre la *vertu* & le *vice* eſt immuable.

Il y a, autant que nous en pouvons juger, pour tout être intelligent deux états oppoſés. Ils peuvent-être heureux & malheureux. La félicité parfaite eſt l'état qui eſt préférable à tout autre; & par la raiſon du contraire, l'entiere infelicité eſt l'état, auquel tout autre eſt préférable. Or, comme l'état d'un être n'eſt que ſa maniere d'exiſter, & que cette maniere d'exiſter ne dépend pas de l'idée qu'il en a, puiſque quelque idée qu'il s'en forme, il exiſtera toujours de la maniere dont il exiſte, il ſuit de là, que l'état, qui eſt préférable à tout autre, l'eſt par ſa nature; & que celui, à qui tout autre état eſt préférable: l'eſt de même par ſa nature, ainſi que ces deux états, étant par leur propre nature ce qu'ils ſont, la différence, qui eſt entr'eux, réſulte de leur eſſence: ainſi cette différence ſera éternelle & immuable.

J'en dis de même de tout autre état, qui, n'étant que la maniere d'exister, ne dépendra pas de l'idée qu'on s'en pourra former, mais qui sera par sa nature plus ou moins éloigné de la parfaite félicité, ou de l'entiere infélicité. Pour qu'il ne reste aucun doute sur ce sujet, on fera attention, que la maniere d'exister renferme la connoissance que l'être, qui existe, a de son état. Ainsi que l'être, qui jouit d'une parfaite félicité, jouit par là même d'une parfaite connoissance de son état. Tel est l'état de l'être suprême.

Il est donc pour l'homme, comme être intelligent, deux états. Il peut être heureux & malheureux; & son bonheur accroîtra à mesure que son état approchera de la félicité parfaite, & son malheur à mesure qu'il en sera éloigné.

A mesure que l'homme sort de son enfance, & que l'ame s'affermit, l'homme apprend à discerner ce qui lui peut faire du bien ou du mal; c'est-à-dire, à se former des idées sur un état plus ou moins heureux. Ses idées sur son état ne rendront pas son bonheur ou malheur ni plus ni moins réel, puisque, outre les raisons alléguées ci-dessus, la maniere, dont il existe, ou son état, comprend en même tems les idées qu'il s'en forme.

L'homme ne peut se former une idée de l'état qui est préférable à tout autre;

dans ce ſens-là être dites vertueuſes ou vicieuſes. (*)

Puiſqu'il y a une différence immuable & éternelle entre l'état *heureux & malheureux*, il y en a auſſi une immuable & éternelle entre ce qui rend ces états plus ou moins heureux, puiſque ces états le ſeront par leur nature, c'eſt-à-dire, par ce qui les rend ce qu'ils ſont. D'où il réſulte avec toute l'évidence poſſible, que la différence entre la *vertu* & le *vice* eſt éternelle & immuable.

L'éducation pourra bien donner des fauſſes idées ſur l'état heureux ou malheureux, comme cela n'eſt que trop ordinaire, mais ni éducation, ni faux raiſonnement, &c. ne feront changer le *vice* en *vertu* & la *vertu* en *vice*.

Ainſi que telle action ait été regardée autrefois comme bonne ou mauvaiſe; que telle ou telle action ſoit dite à préſent bonne ou mauvaiſe; cette action ſera

(*) On voit bien que je ne conſidere ici les actions humaines ſans aucun rapport à leurs agens. C'eſt pour faire voir à ceux, qui pourront ſe glorifier d'une action conforme à la volonté divine, qu'ils n'y ont aucune part, s'ils ne le font dans cette intention-là. Et pour cette même raiſon, nous allons démontrer la différence entre la vertu, & la vertu réelle, entre le vice, & le vice réel; afin de prouver aux athées, qu'ils n'ont qu'une vertu chimérique.

toujours bonne ou mauvaise par sa nature; c'est-à-dire, à mesure qu'elle contribuera au bonheur ou malheur, soit du genre humain, soit du particulier, &c. Ainsi les actions sont bonnes ou mauvaises, selon qu'elles tendent à la félicité, ou à l'infélicité.

Le bonheur de la société découle uniquement de ce qui peut la rendre heureuse, ainsi il dépend des actions qui y tendent; & par-là une société sera heureuse, à mesure que les actions de ceux, qui la composent, seront vertueuses ou vicieuses. Et comme le bonheur de la société est essentiellement lié à celui de tous ceux qui la composent, & que leur bonheur dépend pour une grande partie de celui de la société, les hommes seroient naturellement portés à la vertu, s'ils comprenoient cette proposition, & s'ils n'étoient entraînés par un défaut de perfection à préférer souvent le bien imaginaire au bien réel.

D'où nous déduisons, qu'abstraction faite de l'être suprême, les créatures pourront faire du *bien* & du *mal*, si nous entendons par *bien* les actions vertueuses, & par *mal* les actions vicieuses, dans le sens que nous avons donné à ces mots: d'où il résulte encore, que dans ce sens-là les actions d'un athée, considérées en elles-mêmes, pourront être vertueuses

ou

ou vicieuſes, comme celles de tout être.

Juſqu'à préſent nous n'avons parlé que des actions conſidérées relativement à leurs effets ; & nous avons fait voir que l'homme eſt ſuſceptible de deux états, l'un de félicité, l'autre d'infélicité. Qu'il en eſt de même pour toute ſociété & pour le genre humain. Et qu'appellant ce qui contribue à ce bonheur *vertu*, & qui produit un effet contraire *vice*, la *vertu* & le *vice* ſont eſſentiellement diſtincts entr'eux.

Mais comme les hommes ſont des êtres intelligens, & que c'eſt l'intelligence ſeule qui leur peut faire connoître la différence entre le bonheur & le malheur, & conſéquemment entre la *vertu* & le *vice*, il s'enſuit que les actions des hommes ne pourront être vertueuſes par rapport à eux-mêmes, qu'autant qu'elles auront été rendues telles par l'intelligence : & que puiſque l'intelligence détermine les actions vers la *vertu* ou le *vice*, ces actions ne ſeront vertueuſes ou vicieuſes, par rapport aux agens, qu'autant que la connoiſſance & la volonté les y détermineront.

Les hommes cependant ne ſe forment que rarement des idées vraies de leur bonheur, & par un défaut de perfection ils embraſſent ſouvent l'imaginaire pour le réel, ainſi que la ſociété ne pourroit

qu'être malheureuse, si chacun suivoit ses propres idées ; c'est-à-dire, si on laissoit juger à un chacun ce qui fait le bonheur de la société, pour agir en conséquence. Cette considération a donné lieu aux loix civiles.

Mais comme il est des actions journalieres, & que la justice civile n'est pas toujours à même de connoître les actions des citoyens ; & que d'ailleurs les souverains sont dans le cas de ceux qui devroient être poussés par les idées justes sur leur propre bonheur & sur celui du genre humain ; il suit de là que malgré les loix civiles, il manqueroit encore beaucoup aux sociétés ; & que par les raisons que nous avons données, il manqueroit beaucoup aussi à la société du genre humain, si dans ces cas chacun agissoit en conséquence des idées, qu'il forme sur son propre bonheur, & sur celui du genre humain. L'expérience ne prouve que trop que les hommes préferent souvent le bien imaginaire au réel, & non pas moins souvent le leur particulier au public.

Or, puisque les hommes, par un défaut de perfection, sont souvent entraînés à porter un jugement faux sur leur propre bonheur ; & que par la même raison, ils ne remarquent pas la liaison indispensable de leur propre bonheur avec

celui des autres créatures, ni leur devoir à concourir au bien du tout & de ses parties ; la question est de savoir, si d'un autre côté les hommes ne peuvent être induits à fixer leur attention sur ce qui les peut rendre heureux ou malheureux, & à reconnoître qu'ils sont dans une obligation indispensable d'avancer non-seulement leur propre bonheur, mais même celui de toute autre créature ; de manière que leur bonheur ou malheur ne sera jamais qu'en raison de ce qu'ils auront contribué au bonheur ou au malheur public. La cause qui produit cet effet est appellée droit naturel.

Trois principes peuvent conduire aux regles de ce droit ; premiérement on peut être conduit par un principe de crainte. Secondement par un principe d'amour. En troisieme lieu par ces deux principes à la fois, uniquement considérés en eux-mêmes.

Si le principe craintif servoit de regle à nos actions, c'est-à-dire, si nous ne faisions du bien que pour qu'il ne nous arrivât pas du mal, la défiance bouleverseroit toute la société, *homo homini lupus*, comme dit Hobbes. Le principe craintif est nécessaire mais ne suffit pas. C'est ici où Hobbes s'est perdu. En effet, les hommes ne chercheroient qu'à ôter du chemin

ces objets de crainte : & il n'y auroit point de fin aux armes.

Si le principe d'amour servoit de regle à nos actions, c'est-à-dire, si nous faisions du bien dans une attente qu'on nous rendît la pareille, tout excellent qu'il est, il ne serviroit qu'à donner des armes aux méchans. Car le fondement de mon attente étant un pareil jugement des autres à mon égard, l'expérience me prouveroit bientôt que je me suis trompé; puisque le défaut de perfection dans l'homme lui voile toujours cette nécessité de faire du bien aux autres, pour se rendre heureux soi-même. Le principe d'amour est nécessaire, mais ne suffit pas.

Le principe d'amour est nécessaire, parce que je ne puis attendre du bien de celui, à qui je n'en fais pas. Le principe craintif est nécessaire, pour me garantir de ceux qui ne reconnoîtroient pas le premier principe. Mais comme je ne puis jamais être sûr qu'un homme porte un bon jugement à cet égard, il faudroit toujours me conduire par le principe craintif ; & tous les hommes en devroient faire de même, ainsi que ces deux principes, unis par eux-mêmes, ne suffisant pas, ni l'un des deux séparement, il faut une autre cause encore, qui porte l'homme à fixer son attention sur son propre bonheur ; & qui lui fasse sentir l'obligation

indispensable où il est de contribuer au bonheur de toute créature en particulier; & du genre humain en général.

L'idée d'un être souverain, dont les créatures dépendent, donne le véritable principe, le respect pour son créateur; & ce principe emporte en même tems le principe d'amour & le principe craintif. Il contient les bons & les méchans. Les premiers sont induits à ce qui les peut rendre véritablement heureux; les autres y sont forcés.

Nous déduisons de la nature de cet être; qu'en produisant ses créatures, il a eu entr'autres leur propre bonheur en vue; & non-seulement leur propre bonheur en particulier, mais le bonheur du genre humain en général. Ce but, ainsi considéré en soi-même, n'a cependant pas assez de force encore pour déterminer des créatures, qui sont très-souvent portées vers le bien présent & imaginaire, & qui ne voient pas la liaison de leur propre bonheur avec celui des autres créatures. Il faut qu'elles se sentent absolument obligées à fixer leur attention sur leur propre bonheur, & sur la liaison qu'il a avec celui des autres, & enfin, qu'elles se sentent indispensablement obligées à rechercher leur propre félicité, & à contribuer à celle des autres. Or, ceci ne peut avoir lieu, à moins qu'on ne soit persuadé

qu'un être, de qui on dépend, peut & veut récompenser ou punir celles, qui auront contribué à son but, ou qui s'en seront éloignées; d'où il suit que la persuasion d'une divinité est aussi essentielle au droit naturel, que ce droit est essentiel à la conviction d'une divinité.

L'idée de la bonté de cet être, qu'il l'a manifestée par notre production, suffit sans doute pour nous inciter à mériter cette bonté, puisque celui, qui a eu cette bonté, est dans la puissance de nous faire plus de bien encore; & comme rien ne limite sa toute-puissance, ni sa bonté, si nous contribuons de notre pouvoir à son but, nous avons de ce côté-là une solide espérance, qui suffiroit pour porter les hommes à se comporter selon la volonté divine; si d'un autre côté il n'y avoit des biens présens & imaginaires, qui ne l'en détournassent.

Mais comme rien n'oblige cet être à avoir des égards pour des créatures, qui ne suivent pas sa volonté, cet être suprême pourra les traiter selon son plaisir; & puisqu'il y a une différence réelle entre ceux qui font sa volonté & ceux qui ne la font pas, il faudra aussi une différence réelle entre les traitemens de ceux qui auront bien ou mal fait. Puisqu'il y a donc une raison suffisante pour les différens traitemens, la justice de l'être suprême ne

permettra pas qu'il ne punisse ceux qui auront fait contre sa volonté ; & qu'il ne donne un plus grand degré de bonheur à ceux qui auront contribué à son but.

Mais, dira-t-on, tout ce que vous dites là ne prouve pas si Dieu veut & peut nous obliger avec droit ; c'est-à-dire, s'il en a le pouvoir ou le droit aussi-bien qu'il en a la puissance & la volonté. Il faut, dira-t-on, pour qu'un être ait le pouvoir d'obliger indispensablement un autre ; que celui-ci ait soumis sa volonté au premier, de pleine liberté. Or, puisqu'il n'est pas prouvé que les hommes aient fait cela à l'égard de Dieu, il n'est pas prouvé aussi que Dieu ait le droit de les obliger. Je sais, poursuivra-t-on, tout ce que vous pouvez dire sur ce sujet. Vous direz entr'autre que Dieu, ne voulant que le bonheur de ses créatures, & ses créatures le souhaitant de même, il faut présumer un consentement, par lequel les créatures se soumettent au libre arbitre de Dieu. Je sens, ajoutera-t-on, toute la force de cet argument, & toute l'utilité que les moralistes en tirent ; mais ce consentement, supposant dans celui qui le donne un droit de le refuser, vous n'avancez de rien, puisque vous faites dépendre ainsi le droit de Dieu sur ses créatures de celles-ci. Je nie outre cela qu'on puisse présumer ce consentement, parce

par rapport à leurs agens, & déterminer ce qui est *vertu réelle* & *vice réel.*

Dieu veut que nous préférions l'état de félicité à celui d'infélicité : or, puisque l'acte de préférer est un attribut de l'intelligence, il s'ensuit que Dieu imputera l'action à l'agent, selon que son intelligence aura pu ou dû choisir la vertu ; & que la conformité ou non conformité de l'action à la volonté divine n'entrera pour rien dans l'imputation.

D'où nous concluons, en appliquant l'action non pas à son effet mais à son agent, que l'homme vertueux est celui, qui fléchit toujours sa volonté selon l'idée qu'il a de la volonté divine, dans la persuasion qu'il y est indispensablement obligé par cet être. Et que l'homme vicieux est celui, qui dirige sa volonté, contre l'idée qu'il a de la volonté divine, malgré la persuasion qu'il a d'y être indispensablement obligé.

D'où il suit que la conviction de l'existence d'un Être suprême, la persuasion que cet Etre nous a imposé & a eu droit de nous imposer une loi, sont les fondemens du droit naturel, auquel l'homme est sujet ; ainsi que le principe du droit naturel, non pas uniquement considéré par rapport aux effets, mais aussi aux agens, sera la volonté de l'Etre suprême, selon laquelle nous devons régler la nô-

tre, pour tendre au bonheur du genre humain, de toute société, de tout particulier, & de nous-mêmes, dans la persuasion que nous y sommes indispensablement obligés par cet Etre.

Il paroît donc par ce que nous venons de dire, que puisqu'il n'est pas prouvé que l'ame des animaux soit d'une même nature & sous la même obligation que celle des hommes, il n'est pas prouvé aussi que s'ils ont une loi naturelle, cette loi soit la même que celle qui a lieu pour les hommes. La crainte seule en fait peut-être le fondement.

Mais quand même l'expérience indiqueroit dans les animaux certains remords & autres effets, que nous attribuons à l'intelligence; quand même encore ces effets partiroient d'un principe intellectuel, semblable au nôtre, & doué des mêmes facultés mais seulement bornées, ils n'en seront pas pour cela plus sujets à la même loi naturelle. Les animaux indiquent certains remords, donc ils ont une loi naturelle comme nous. C'est comme une personne qui diroit, mon jardinier calcule, Bernouilli calcule, donc tous deux sont également versé dans les mathématiques.

Après avoir démontré qu'un Etre suprême existe, que de son existence même découle l'obligation indispensable, sous

laquelle nous sommes, de régler notre volonté sur celle de cet Etre; & par conséquent aussi que le culte est inséparable de la conviction de cette existence, prouvons présentement que c'est la plus grande folie, & la plus grande imprudence, de ne pas agir comme s'il y avoit un Etre suprême, quoiqu'il seroit douteux que tel Etre existât. Jamais on ne s'est avisé de pousser la négative à ce sujet plus loin qu'à l'incertitude. Je pose donc que notre entendement est si borné, que notre ignorance est si profonde, que nous sommes si peu éclairés sur ce qui existe, que nous ne pouvons savoir s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a pas : & que quand même nous pourrions venir jusques-là, il nous est impossible de connoître ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qui lui convient, ou ne lui convient pas. Quelle influence cette incertitude devra-t-elle avoir sur notre conduite ?

Que deviendroient les créatures si le monde étoit athée ! Point de guerre de religion, il est vrai, mais le tout ne seroit rempli que d'un brigandage continuel. Toute la terre ne retentiroit que d'affreux gémissemens, & tous les réduits ne seroient que de coupe gorges. Chacun seroit un Alexandre. Sourds à tout ce qu'inspire le respect envers un Etre suprême, uniquement livrés aux conseils spontanés

vers nous-mêmes, & à la persuasion, que nous devons mutuellement chercher à nous rendre réciproquement heureux. Cette connoissance déracineroit toutes les guerres, formeroit les sociétés les plus liées, si les passions ne l'obscurcissoient pas; & si les hommes, pour s'y livrer, ne cherchoient pas à étouffer ce que la connoissance d'une divinité leur impose. Point de traités violés, point de sermens rompus; point d'invasions perfides; on ne donneroit pas prise à un Hobbes de dire *homo homini lupus* : & à un Boileau de chanter.

Endurcis-toi le cœur. Sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux;
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cuautés mériter la fortune.

On verroit les hommes, réglant leur volonté sur celle du créateur, inspirés d'un amour réciproque, & par un concours au mutuel bonheur, s'élever à tout ce que la vie présente peut donner de doux & d'agréable : agrément & douceur qu'accompagne une solide espérance de devenir plus heureux encore après cette vie, & dont la possession du bonheur actuel nous assure.

Qu'aprés cela un athée vienne nous étaler ses vertus, nous conter ses bonnes mœurs, & combattre la religion; tous ses discours ne seront qu'en pure perte pour lui. Qui dresse dans son cœur des autels au hasard, est né pour adorer ses penchans, & non pour sentir la force de la vertu.

Si la fausse connoissance d'une divinité fait voir des choses, qui la démentent, l'athéisme, qui l'emporte, n'en sera pas pour cela moins pernicieux. Qu'on juge après cela de quel bonheur le monde athée est susceptible; & s'il est égal pour notre repos qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas.

Nous avons vu les conséquences d'une divinité, ajoutons à nos démonstrations les considérations suivantes, qui sont autant de preuves de la folie de ceux, qui ont le malheur de raisonner ainsi. L'existence posée :

1°. Dieu est juste & bon. Ainsi notre espérance & notre crainte ne doivent pas uniquement porter sur la vie dans ce monde, mais nous pouvons nous flatter avec raison, que celui, qni a eu la bonté de nous donner l'existence, nous accordera encore ses faveurs après cette vie, si nous ne nous en rendons pas indignes; & nous devons appréhender tout de sa juste indignation, si nous la provoquons sur nous.

2°. Si nous regardons Dieu comme notre pere, & notre tuteur, qu'est-ce qui nous importe plus que la certitude de son existence, & du soin qu'il veut bien avoir pour notre bonheur, si nous ne nous en éloignons pas nous-mêmes ?

3°. Qui mettroit au rang des sages un citoyen, à qui on diroit, votre prince vous promet toutes sortes de biens, tant pour le présent que pour l'avenir, si seulement vous observez ses loix, qui ne tendent qu'à votre propre bonheur ; & qui vous menace en même tems de toutes les peines imaginables, si vous ne les suivez pas, & qui a encore la puissance, la volonté, & le droit de vous traiter de ces deux manieres opposées : qui mettroit, dis-je, au rang des sages celui qui répondroit, *il est égal pour mon repos que ce prince existe ou n'existe pas* ? Ne seroit-ce pas le comble de la folie, si par l'existence de cet Etre, & par une entiere résignation à sa volonté, il pouvoit s'assurer d'un bonheur éternel ? Ne seroit-ce pas le comble de la folie, si sans aucun examen, il traitoit toutes les preuves, qui démontrent la vérité de cette existence de chimeres ; & s'il ne cessoit de dire ; quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connoître, & ce qui nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

4°. Ne nous importe-t-il pas de savoir, si nous vivons sous des loix civiles; & ne nous importe-t-il pas davantage de savoir s'il y a des loix naturelles, un législateur, juge de toutes nos actions? Si nous ne voulons pas rechercher cette vérité, c'est volontairement que nous fermons les yeux, & notre ignorance ne pourra que nous rendre d'autant plus coupables. Que doit-on attendre de cette négligence, si cet Etre existe; & que risquons-nous par notre prudence, s'il n'existe pas? Argument ancien, mais que le card. de *Polignac* propose tout récemment avec toute l'élegance possible, dans son *Anti-Lucretius*, *l.* 1. *v.* 102. *& suiv.* 1031. *Quid si*, *&c.*

5°. La conviction, qu'un Dieu existe, ne nous soutient pas seulement dans les adversités, mais sans elle rien ne peut nous délivrer de la crainte de la mort: crainte, qui change les charmes de la vie en profonde tristesse. Que peut attendre celui, qui refuse de connoître un Etre suprême, qui confond l'ame avec le mécanisme du corps, & qui détruit par-là, l'un avec l'autre? Que peut-il attendre, dis-je, si ce n'est de retourner à un néant, qui lui fait horreur? Là où un autre, assuré par une solide & douce espérance, attend tranquillement l'heure de sa mort, pour goûter avec plus d'agré-

ment les fruits, que la bonté de son créateur lui offre.

A ces observations, qui regardent tout homme, quand même il ne seroit que lui seul sur la terre, nous en pourrions ajouter d'autres, qui le concernent en tant que membre d'une société. La persuasion de l'existence d'un Etre suprême & celle de sa volonté, font, comme nous l'avons vu, l'unique fondement du droit naturel, qui tend au bonheur du genre humain. Cette persuasion seule peut faire de véritables philosophes, qui en travaillant pour leur propre bonheur & celui des autres créatures, mépriseront les adversités, & en feront usage pour n'être pas indignes de *la clémence* divine. On peut voir sur ceci monsieur *Butler*, dans la *def. de la relig. nat.* & *rev. t.* 4. *page* 9. & suiv.

Quel aveuglement, pour ne rien dire de plus, d'oser affirmer sans aucune hésitation, que l'existence d'un Etre suprême ne prouve pas plus la nécessité d'un culte que tout autre. L'existence d'un Etre éternel, infiniment bon, puissant, & sage, indépendant, enfin l'existence d'un Etre parfait, qui nous a produit en vertu d'une extrême bonté, ne doit pas inciter l'homme au culte; c'est-à-dire, à la véritable connoissance de cet Etre, à un amour sincere, à une vénération & à l'exacte obéissance de ses loix? Cet Etre

nous combleroit de biens, & nous ne devrions pas seulement en montrer notre reconnoissance? Malgré ce mépris vous existez & vous ne lui devez rien, ingrat? Quoi, ce n'est que pour la théorie que vous devez être persuadé de cette importante vérité, là où toutes les sciences sont vaines, si elles sont sans pratique. On pourra savoir qu'un Dieu est; on pourra déduire de la relation entre cet Être & ses créatures ce qu'il veut de nous; & nous pourrions vivre comme s'il n'étoit pas, & comme si le hasard nous avoit fait naître?

Il suffit à un sage pour être heureux & content, que tout ce qu'il voit, que son esprit même & ses raisonnemens le mènent à un être intelligent, qui existe par sa propre nature, dont la sagesse, puissance, bonté, &c. se font voir sous ses pas. Porté d'amour, de respect, & de reconnoissance envers ce bienfaiteur, la contemplation de ses vertus fera son plaisir, & le desir de lui plaire, la douceur & le repos de sa vie.

Il est donc démontré, que l'homme, doué d'un principe intellectuel, qui lui donne le pouvoir de préférer tel état à tel autre, sur les idées qu'il s'en forme, & qui n'est pas déterminé par l'action d'un ressort, poids, &c. n'est pas une simple machine, mais un être *plus que machine* :

que toutes les conséquences, qu'on déduit de la matérialité de l'ame humaine, sont fausses par elles-mêmes, & qu'elles ne découlent pas de cette hypothese. Qu'un Etre suprême, absolument parfait, dont tout dépend, & dont tout est gouverné existe; & que l'homme en particulier est tenu à une loi, selon laquelle cet Etre suprême veut qu'il regle sa conduite.

Finissons par une réflexion sur la force des expériences. Je demande à tous ces observateurs, expérimentateurs, qui croient que rien ne cede à leur scapel, microscope, bilance, &c. & que leur adresse peut découvrir toutes les merveilles de la nature, je leur demande, dis-je, sur quoi ils se fondent dans leurs expériences. Qu'est-ce qui lui fait ajouter foi à leurs observations, s'il n'admettent d'être souverain, intelligent; je dis plus, s'ils n'admettent dans cet être une extrême bonté pour ses créatures? Sans ce fondement ils ne pourront jamais prouver que leurs expériences ont été faites exactement: jamais ils ne pourront en faire un rapport sur un objet tout pareil. Car qui ne sait que les raisonnemens analogiques ont l'existence d'un tel être pour fondement. Comment savent-ils ces messieurs toujours & uniquement appuyés sur leur bâton de l'expérience; que le verre, qui grossiroit 10 fois plus les

objets, que ne le fait à présent le plus fin microscope, ne leur démontrera pas demain ce qu'ils niént aujourd'hui ; & ne leur fera nier après demain, ce que le jour d'auparavant ils ont prouvé par mille expériences. Tous les livres de physique, d'anatomie, de médecine, en attestent la possibilité. Ne travaille-t-on pas actuellement à Paris à faire tomber le systême newtonien sur la gravité. Les découvertes de M. *Trembley* ne renversent, ou du moins n'ébranlent-elles pas le systême de la génération? Qu'est-ce que l'électricité n'offre pas tous les jours de contradictoire? Qu'on s'en remette après cela uniquement aux observations. Je ne veux pas, par ce que je viens de dire, jeter un mépris sur les expériences ; j'en reconnois la valeur, j'en avoue la nécessité, mais aussi n'a-t-on pas besoin de faire un long discours pour montrer, que les expériences ne font que dévoiler la vérité, & que c'est la sagacité qui la découvre. Sans l'art de raisonner, *Newton*, *Boyle s'Gravesande*, n'auroient pas fait grand chose de leurs expériences.

On voit par-là que celui, qui n'a que le bâton de l'expérience pour guide, ne peut qu'être un misérable boiteux.



SYSTEME
D'ÉPICURE.

Quam misera Animalium superbissimi origo.



SYSTEME D'ÉPICURE.

I.

LORSQUE je lis dans VIRGILE, *Georg.* L. 2.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

je demande, *quis potuit* ? Non, les ailes de notre génie ne peuvent nous élever jusqu'à la connoissance des causes. Le plus ignorant des hommes est aussi éclairé à cet égard, que le plus grand philosophe. Nous voyons tous les objets, tout ce qui se passe dans l'univers, comme une belle décoration d'opéra, dont nous n'appercevons ni les cordes, ni les contre-poids. Dans tous les corps, comme dans le nôtre, les premiers ressorts nous sont cachés, & le seront vraisemblablement toujours. Il est facile de se consoler d'êtres privés d'une science qui ne nous rendroit, ni meilleurs, ni plus heureux.

I I.

Je ne puis voir ces enfans qui avec une pipe & du ſavon battu dans de l'eau, s'amuſent à faire ces belles veſſies colorées, que le ſouffle dilate ſi prodigieuſement, ſans les comparer à la nature. Il me ſemble qu'elle prend comme eux, ſans y ſonger, les moyens les plus ſimples pour opérer. Il eſt vrai qu'elle ne ſe met pas plus en dépenſe, pour donner à la terre un prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de boue, une goutte de morve, forment l'homment & l'inſecte : & la plus petite portion de mouvement a ſuffi pour faire jouer la machine du monde.

I I I.

Les merveilles de tous les regnes, comme parlent les chymiſtes, toutes ces choſes que nous admirons, qui nous étonnent ſi fort, ont été produites, pour ainſi dire, à-peu-près par le même mélange d'eau & de ſavon, & comme par la pipe de nos enfans.

I V.

Comment *prendre la nature ſur le fait?* Elle ne s'y eſt jamais priſe elle-même.

Dénuée

Dénuée de connoissance & de sentiment; elle fait de la soie, comme le *bourgeois gentilhomme* fait de la prose, sans le savoir: aussi aveugle, lorsqu'elle donne la vie, qu'innocente lorsqu'elle la détruit.

V.

Les physiciens regardent l'air, comme le cahos universel de tous les corps. On peut dire qu'il n'est presque qu'une eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils sont plus légers qu'elle. Lorsque le soutien de cette eau; ce ressort inconnu par lequel nous vivons, & qui constitue, ou est lui-même l'air proprement dit, lors dis-je, que ce ressort n'a plus la force de porter les graines dispersées dans toute l'athmosphere, elles tombent sur la terre par leur propre poids; ou elles sont jetées çà & là par les vents sur la surface. De là toutes ces productions végétales, qui couvrent souvent tout-à-coup les fossés, les murailles, les marais, les eaux croupies? qui étoient, il y a peu de tems, sans herbe & sans verdure.

VI.

Que de chenilles & autres insectes viennent aussi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre sur nos jardins! D'où viennent-ils, si ce n'est de l'air?

VII.

Il y a donc dans l'air des graines où semences, tant animales, que végétales ; il y en a eu, & il y en aura toujours. Chaque individu attire à soi celles de son espece, ou celles qui lui sont propres, à moins qu'on aime mieux que ces semences aillent chercher les corps, où elles peuvent mûrir, germer, & se développer.

VIII.

Leur premiere matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles se vivifient davantage dans leur seconde matrice, j'entends les vaisseaux spermatiques, les testicules les vésicules séminales ; & cela, par les chaleurs, les frottemens la stagnation d'un grand nombre d'années; car on sait que ce n'est qu'à l'âge de puberté, & par conséquent après une longue digestion dans le corps du mâle, que les semences viriles deviennent propres à la génération. Leur troisieme & derniere matrice, est celle de la femelle, où l'œuf fécondé, descendu de l'ovaire par les trompes de Fallope est en quelque sorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

I X.

Les mêmes ſemences qui produiſent tant de ſortes d'*animalcules*, dans les fluides expoſés à l'air, & qui paſſent auſſi aiſément dans le mâle, par les organes de la reſpiration & de la déglutition ; que du mâle, ſous une forme enfin viſible, dans la femelle, par le vagin ; ces ſemences, dis-je, qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus*, ſuppoſent-elles qu'il y eut toujours des hommes, des hommes faits, & de l'un, & de l'autre ſexe ?

X.

Si les hommes n'ont pas toujours exiſté, tels que nous les voyons aujourd'hui, (eh! le moyen de croire qu'ils ſoient venus au monde, grands, comme pere & mere, & fort en état de procréer leurs ſemblables !) il faut que la terre ait ſervi d'*uterus* à l'homme ; qu'elle ait ouvert ſon ſein aux germes humains, déjà préparés pour que ce ſuperbe animal, poſées certaines loix, en pût éclore. Pourquoi, je vous le demande, Anti-Epicuriens modernes, pourquoi la terre, cette commune mere & nourrice de tous les corps, auroit-elle refuſé aux graines animales, ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils & les plus perni-

cieux ? Ils trouvent toujours ses entrailles fécondes ; & cette matrice n'a rien au fond de plus surprenant que celle de la femme.

X I.

Mais la terre n'est plus le berceau de l'humanité ! On ne la voit point produire d'hommes ! Ne lui reprochons point sa stérilité actuelle ; elle a fait sa portée de ce côté là. Une vieille poule ne pond plus : une vielle femme ne fait plus d'enfans ; c'est à-peu-près la réponse que Lucrece fait à cette objection.

X I I.

Je sens tout l'embarras que produit une pareille origine, & combien il est difficile de l'éluder. Mais comme on ne peut se tirer ici d'une conjecture aussi hardie, que par d'autres, en voici que je soumets au jugement des philosophes.

X I I I.

Les premieres générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'œsophage aura manqué ; là l'estomac, la vulve, les intestins, &c. Il est évident que les seuls animaux qui auront pu vivre, se conserver, & perpétuer leur espece, auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les pieces

nécessaires à la génération, & auxquels en un mot aucune partie essentielle n'aura manqué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une nécessité absolue, seront morts ou peu de tems après leur naissance, ou du moins sans se reproduire. La perfection n'a pas plus été l'ouvrage d'un jour pour la nature, que pour l'art.

XIV.

J'ai vu cette (1) femme sans sexe, animal indéfinissable, tout à fait châtré dans le sein maternel. Elle n'avoit ni motte, ni clitoris, ni tettons, ni vulve, ni grandes levres, ni vagin, ni matrice, ni regles; & en voici la preuve. On touchoit par l'anus la sonde introduite par l'uretre, le bistouri profondément introduit à l'endroit où est toujours la grande fente dans les femmes, ne perçoit que des graisses & des chairs peu vasculeuses, qui donnoient peu de sang: il fallut renoncer au projet de lui faire une vulve, & la démarier après dix ans de mariage avec un paysan aussi imbécille qu'elle, qui n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'instruire sa femme de ce qui lui manquoit. Il croyoit bonnement que la voie des selles étoit celle de la génération, & il agis-

(*) On en a dejà parlé dans l'*Homme Machine*.

ſoit en conſéquence, aimant fort ſa femme qui l'aimoit auſſi beaucoup, & étoit très fâchée que ſon ſecret eût été découvert. M. le conte d'Erouville, lieutenant-général, tous les médecins & chirurgiens de Gand, ont vu cette femme manquée, & en ont dreſſé un procès verbal. Elle étoit abſolument dépourvue de tout ſentiment du plaiſir vénérien; on avoit beau chatouiller le ſiege du clitoris abſent, il n'en réſultoit aucune ſenſation agréable. Sa gorge ne s'enfloit en aucun tems.

X V.

Or ſi aujourd'hui même, la nature s'endort juſqu'à ce point; ſi elle eſt capable d'une ſi étonnante erreur, combien de ſemblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquen! Une diſtraction auſſi conſidérable, pour le dire ainſi, un oubli auſſi ſingulier, auſſi extraordinaire, rend, ce me ſemble, raiſon de tous ceux où la nature a dû néceſſairement tomber dans ces tems réculés, dont les générations étoient incertaines, difficiles, mal établies, & plutôt des eſſais, que des coups de maître.

X V I.

Par quelle infinité de combinaiſons il a

fallu que la matiere ait passé, avant que d'arriver à celle-là seule, de laquelle pouvoit résulter un animal parfait! Par combien d'autres, avant que les générations soient parvenues au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui!

XVII.

Par une conséquence naturelle, ceux-là seuls auront eu la faculté de voir, d'entendre, &c. à qui d'heureuses combinaisons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

XVIII.

Les élémens de la matiere, à force de s'agiter & de se mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir, soit naturel, soit artificiel. L'œil s'est trouvé le miroir des objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La nature n'a pas plus songé à faire l'œil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple bergere. L'eau s'est trouvée propre à renvoyer les images; la bergere y a vu avec plaisir son joli minois. C'est la pensée de l'auteur de l'*Homme Machine*.

XIX.

N'y a-t-il pas eu un peintre, qui ne pouvant représenter à son gré un cheval écumant, réussit admirablement, fit la plus belle écume, en jetant de dépit son pinceau sur la toile?

Le hasard va souvent plus loin que la prudence.

XX.

Tout ce que les médecins & les physiciens ont écrit sur l'usage des parties des corps animés, m'a toujours paru sans fondement. Tous leurs raisonnemens sur les causes finales sont si frivoles, qu'il faut que Lucrece ait été aussi mauvais physicien, que grand poëte, pour les réfuter aussi mal.

XXI.

Les yeux se sont faits, comme la vue ou l'ouïe se perd & se recouvre; comme tel corps réfléchit le son, ou la lumiere. Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la construction de l'œil, ou de l'oreille, que dans la fabrique d'un écho.

XXII.

S'il y a un grain de poussiere dans le canal d'Eustachi, on n'entend point; si

les arteres de Ridley dans la rétine, gonflées de sang, ont usurpé une partie du siege qui attend les rayons de lumiere, on voit des mouches voler. Si le nerf optique est obstrué, les yeux sont clairs & ne voient point. Un rien dérange l'optique de la nature, qu'elle n'a par conséquent pas trouvée tout d'un coup.

XXIII.

Les tâtonnemens de l'art pour imiter la nature, font juger des siens propres.

XXIV.

Tous les yeux, dit-on, sont optiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement! Comment sait-on cela? Parce qu'on a observé la nature : on a été fort étonné de voir ses productions si égales, & même si supérieures à l'art : on n'a pu s'empêcher de lui supposer quelque but, ou des vues éclairées. La nature a donc été avant l'art, il s'est formé sur ses traces; il en est venu, comme un fils vient de sa mere. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes privileges, qu'un arrangement fait exprès avec toute l'industrie possible, a valu à cette commune mere, un honneur que méritent les seules loix du mouvement.

XXV.

L'homme, cet animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier, plus indissoluble, que de ne pas accumuler questions sur questions, dont la derniere rend toujours le problême plus difficile. Si tous les corps sont mus par le feu, qui lui donne son mouvement? L'éther. Qui le donne à l'éther? D*** a raison; notre philosophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

XXVI.

Prenons les choses pour ce qu'elles nous semblent; regardons tout autour de nous, cette circonspection n'est pas sans plaisir, le spectacle est enchanteur; assistons-y, en l'admirant; mais sans cette vaine démangeaison de tout concevoir; sans être tourmentés par une curiosité toujours superflue, quand les sens ne la partagent pas avec l'esprit.

XXVII.

Comme, posées certaines loix physiques, il n'étoit pas possible que la mer n'eût son flux & son reflux, de même certaines loix du mouvement ayant existé, elles ont formé des yeux qui ont vu, des

oreilles qui ont entendu, des nerfs qui ont senti, une langue tantôt capable & tantôt incapable de parler, suivant son organisation ; enfin elles ont fabriqué le viscere de la pensée. La nature a fait dans la machine de l'homme, une autre machine qui s'est trouvée propre à retenir les idées & à en faire de nouvelles, comme dans la femme, cette matrice, qui d'une goutte de liqueur fait un enfant. Ayant fait, sans voir, des yeux qui voient, elle a fait sans penser, une machine qui pense. Quand on voit un peu de morve produire une créature vivante, pleine d'esprit & de beauté, capable de s'élever au sublime du style, des mœurs, de la volupté, peut-on être surpris qu'un peu de cervelle de plus ou de moins, constitue le génie, ou l'imbécillité ?

XXVIII.

La faculté de penser n'ayant pas une autre source, que celle de voir, d'entendre, de parler de se reproduire, je ne vois pas quelle absurdité il y auroit à faire venir un être intelligent d'une cause aveugle. Combien d'enfans extrêmement spirituels, dont les pere & mere sont parfaitement stupides & imbécilles !

XXIX.

Mais, ô bon Dieu ! Dans quels vils

Pour la détruire, il n'eſt pas beſoin de recourir au délire, à la fievre, à la rage, à tout miaſme empoiſonné, introduit dans les veines par la plus petite ſorte d'inoculation ;

Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit.

A force de raiſon, on parvient à faire peu de cas de la raiſon. C'eſt un reſſort qui ſe détraque, comme un autre, & même plus facilement.

XXXII.

Tous les animaux, & l'homme par conſéquent, qu'aucun ſage ne s'aviſa jamais de ſouſtraire à leur catégorie, ſeroient-ils véritablement fils de la terre, comme la fable le dit des géans ? La mer couvrant peut-être originairement la ſurface de notre globe, n'auroit-elle point été elle-même le berceau flottant de tous les êtres éternellement enfermés dans ſon ſein ? C'eſt le ſyſtême de l'auteur de *l'eliamed*, qui revient à peu-près à celui de Lucrece ; car toujours faudroit il que la mer, abſorbée par les portes de la terre, conſumée peu-à-peu par la chaleur du ſoleil & le laps infini des tems, eût été forcée, en ſe retirant, de laiſſer l'œuf humain, comme elle fait quelquefois le poiſſon, à ſec ſur-

le rivage. Moyennant quoi, sans autre incubation que celle du soleil, l'homme & tout autre animal seroient sortis de leur coque, comme certains éclosent encore aujourd'hui dans les pays chauds, & comme font aussi les poulets dans un fumier chaud par l'art des physiciens.

XXXIII.

Quoi qu'il en soit, il est probable que les animaux, en tant que moins parfaits que l'homme, auront pu être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux ; car tout leur *regne* n'est, à dire vrai, qu'un composé de différent singes plus ou moins adroits, à la tête desquels Pope a mis Newton. La *postériorité* de la naissance, ou du développement de la structure contenue dans le germe de l'homme, n'auroit rien de si surprenant. Par la raison qu'il faudroit plus de tems pour faire un homme, ou un animal doué de tous ses membres & de toutes ses facultés, que pour en faire un imparfait & tronqué, il en faudroit aussi davantage pour donner l'être à un homme, que pour faire éclore un animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des brutes, pour expliquer la précocité de leur instinct, mais pour

rendre raiſon de l'imperfection de leur eſpece.

XXXIV.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impoſſible à un fœtus humain, ſorti d'un œuf enraciné dans la terre, de trouver les moyens de vivre. En quelque endroit de ce globe, & de quelque maniere que la terre ait accouché de l'homme, les premiers ont dû ſe nourrir de ce que la terre produiſoit d'elle-même & ſans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens hiſtoriens & naturaliſtes. Croyez-vous que le premier nouveau-né ait trouvé un teton, ou un ruiſſeau de lait tout prêt pour ſa ſubſiſtance ?

XXXV.

L'homme nourri des ſucs vigoureux de la terre, durant tout ſon état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuſte qu'à préſent, qu'il eſt énervé par une ſuite infinie de générations molles & délicates ; en conſéquence il pouvoit participer à la précocité de l'inſtinct animal, qui ne ſemble venir que de ce que le corps des animaux qui ont moins de tems à vivre, eſt plutôt formé. D'ailleurs, pour joindre des ſecours étrangers aux reſſources propres à l'homme, les animaux, qui,

loin d'être sans pitié, en ont souvent montré dans des spectacles barbares, plus que leurs ordonnateurs, auront pu lui procuret de meilleurs abris, que ceux où le hasard l'aura fait naître; le transporter, ainsi que leurs petits, en des lieux, où il y aura eu moins à souffrir des injures de l'air. Peut-être même qu'émus de compassion, à l'aspect de tant d'embarras & de langueurs, ils auront bien voulu prendre soin de l'allaiter, comme plusieurs écrivains qui paroissent dignes de foi, assurent que cela arrive quelquefois en Pologne: je parle de ces ourses charitables, qui après avoir enlevé, dit-on, des enfans presque nouveaux-nés, laissés sur une porte par une nourrice imprudente, les ont nourris & traités avec autant d'affection & de bonté que leurs propres petits. Or tous ces soins paternels des animaux envers l'homme auront vraisemblablement duré, jusqu'à ce que celui-ci devenu plus grand & plus fort, ait pu se traîner à leur exemple, se retirer dans les bois, dans des troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'herbes comme eux. J'ajoute que si les hommes ont jamais vécu plus qu'aujourd'hui, ce n'est qu à cette conduite & à cette nourriture qu'on peut raisonnablement attribuer une si étonnante *longévité*.

XXXVI.

Ceci jette, il vrai, de nouvelles difficultés sur les moyens & la facilité de perpétuer l'espece; car si tant d'hommes, si tant d'animaux ont eu une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, souvent double là; combien auront péri faute de secours dont je viens d'indiquer la possibilité! Mais que deux, sur mille peut-être, se soient conservés, & aient pu procréer leur semblable, c'est tout ce que je demande, soit dans l'hypothese des générations si difficiles à se perfectionner, soit dans celle de ces enfans de la terre qu'il est difficile d'élever, si impossible même, quand on considere que ceux d'aujourd'hui, aussi-tôt abandonnés que mis au monde, périroient tous vraisemblablement, ou presque tous.

XXXVII.

Il est cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par nécessité bien des choses, que nos seuls usages plus que la raison même nous font croire absolument impossibles. L'auteur du *traité de l'ame* en a fait la curieuse récolte. On voit que des enfans laissés assez jeunes dans un désert, pour avoir

perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement, ni fin; ou égarés pendant bien des années dans des forêts inhabitées, à la suite d'un naufrage, ont vécu des mêmes alimens que les bêtes, se sont traînés, comme elles au lieu de marcher droits, & ne prononçoient que des sons inarticulés, plus ou moins horribles, au lieu d'une prononciation distincte, selon ceux des animaux qu'ils avoient machinalement imités. L'homme n'apporte point sa raison en naissant; il est plus bête qu'aucun animal; mais plus heureusement organisé pour avoir de la mémoire & de la docilité, si son instinct vient plus tard, ce n'est que pour se changer assez vîte en petite raison, qui comme un corps bien nourri, se fortifie peu-à-peu par la culture. Laissez cet instinct en friche, la chenille n'aura point l'honneur de devenir papillon; l'homme ne sera qu'un animal comme un autre.

XXXVIII.

Celui qui a regardé l'homme comme une plante, & n'en a guere essentiellement fait plus d'estime que d'un chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle espece, que celui qui en a fait une pure machine. L'homme croît dans la matrice par végétation, & son corps se dérange &

e rétablit, comme une montre, ſoit par ſe propres reſſorts dont le jeu eſt ſouvent heureux, ſoit par l'art de ceux qui les connoiſſent, non en horlogers, (les anatomiſtes,) mais en phyſiciens chymiſtes.

XXXIX.

Les animaux éclos d'un germe éternel, quel qu'il ait été, venus les premiers au monde, à force de ſe mêler entr'eux, ont, ſelon quelques philoſophes, produit ce beau monſtre qu'on appelle homme: & celui-ci à ſon tour par ſon mélange avec les animaux auroit fait naître les différens peuples de l'univers. On fait venir, dit un auteur qui a tout penſé & n'a pas tout dit, les premiers rois de Dannemarck du commerce d'une chienne avec un homme; les Péguins *ſe vantent* d'être iſſus d'un chien & d'une femme Chinoiſe, quels débris d'un vaiſſeau expoſa dans leur pays: les premiers Chinois ont, dit-on, la même origine.

XL.

La différence frappante des phyſionomies & des caracteres des divers peuples, aura f it imaginer ces étranges congrés, & ces bizarres amalgames: Et en voyant un homme d'eſprit mis au monde par l'opération & le bon plaiſir d'un ſot, on aura cru que la génération de l'hom-

me par les animaux n'avoit rien de plus impoſſible & de plus étonnant.

X L I.

Tant de philoſophes ont ſoutenu l'opinion d'Epicure, que j'ai oſé mêler ma foible voix à la leur; comme eux au reſte, je ne fais qu'un ſyſtême; ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des tems, on veut porter de préſomptueux regards ſur ce qui ne leur offre aucune priſe: car admettez la création, ou la rejetez, c'eſt par-tout le même myſtere; par-tout la même incompréhenſibilité. Comment s'eſt formée cette terre que j'habite? Eſt-elle la ſeule planete habitée? D'où viens-je? Où ſuis-je! Quelle eſt la nature de ce que je vois? De tous ces brillans fantômes dont j'aime l'illuſion? Etois-je, avant que de n'être point? Serai-je, lorſque je ne ſerai plus? Quel état a précédé le ſentiment de mon exiſtence? Quel état ſuivra la perte de ce ſentiment? C'eſt ce que les plus grands génies ne ſauront jamais; ils battront philoſophiquement la campagne, (1) comme j'ai fait, feront ſonner l'alarme aux dévots & ne nous apprendront rien.

(1) Voyez l'hypotheſe nouvelle & ingénieuſe de M. Buffon.

XLII.

Comme la médecine n'est le plus souvent qu'une science de remedes dont les noms sont admirables, la philosophie n'est de même qu'une science des belles paroles; c'est un double bonheur, quand les uns guérissent, & quand les autres signifient quelque chose. Après un tel aveu, comment un tel ouvrage seroit-il dangereux? Il ne peut qu'humilier l'orgueil des philosophes & les inviter à se soumettre à la foi.

XLIII.

O! qu'un tableau aussi varié que celui de l'univers & de ses habitans, qu'une scene aussi changeante & dont les décorations sont aussi belles, a de charmes pour un philosophe! Quoiqu'il ignore les premieres causes, (& il s'en fait gloire) du coin du parterre où il s'est caché, voyant sans être vu, loin du peuple & du bruit, il assiste à un spectacle, où tout l'enchante & rien ne le surprend, pas même de s'y voir.

XLIV.

Il lui paroît plaisant de vivre, plaisant d'être le jouet de lui-même, de faire un

rôle aussi comique, & de se croire un personnage important.

XLV.

La raison pour laquelle rien n'étonne un philosophe, c'est qu'il sait que la folie & la sagesse, l'instinct & la raison, la grandeur & la petitesse, la puérilité, & le bon sens, le vice & la vertu, se touchent d'aussi près dans l'homme, que l'adolescence & l'enfance; que *l'esprit recteur* & l'huile dans les végétaux; enfin que le pur & l'impur dans les fossiles. L'homme dur, mais vrai, il le compare à un carrosse doublé d'une étoffe précieuse, mal suspendu; le fat n'est à ses yeux, qu'un paon qui admire sa queue; le foible & l'inconstant, qu'une girouette qui tourne à tout vent; l'homme violent, qu'une fusée qui s'éleve, dès qu'elle a pris feu, ou un lait bouillant, qui passe par dessus les bords de son vase, &c.

XLVI.

Moins délicat en amitié, en amour, &c. plus aisé à satisfaire & à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme & la maîtresse, ne sont que de légers défaut de l'humanité, pour qui examine tout en physicien, & le vol mê-

me, vu des mêmes yeux, est plutôt un vice qu'un crime. Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des hommes? C'est que je les crois sérieusement des *machines*. Dans l'hypothese contraire, j'en connois peu dont la société fût estimable. Le matérialisme est l'antidote de la misantropie.

XLVII.

On ne fait point de si sages réflexions, sans en tirer quelque avantage pour soi-même; c'est pourquoi le philosophe, opposant à ses propres vices, la même égide, qu'à l'adversité, n'est pas plus intérieurement déchiré par la malheureuse nécessité de ses mauvaises qualités, qu'il n'est vain & glorieux de ses bonnes. Si le hasard a voulu qu'il fût aussi bien organisé que la société peut, & que chaque homme raisonnable doit le souhaiter, le philosophe s'en félicitera, & même s'en réjouira, mais sans suffisance & sans présomption. Par la raison contraire, comme il ne s'est pas fait lui-même, si les ressorts de sa machine jouent mal, il en est fâché, il en gémit en qualité de bon citoyen; comme philosophe, il ne s'en croit point responsable. Trop éclairé pour se trouver coupable de pensées & d'actions, qui naissent & se font malgré lui; soupirant sur la funeste con-

dition de l'homme, il ne se laisse pas ronger par ces bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la nature ne porta jamais.

XLVIII.

Nous sommes dans ses mains, comme une pendule dans celles d'un horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations, & la mer de ses ravages.

XLIX.

Après avoir parlé de l'origine des animaux, je ferai quelques réflexions sur la mort; elles seront suivies de quelques autres sur la vie & la volupté. Les unes & les autres sont proprement un *projet de vie & de mort*, digne de couronner un systême épicurien.

L.

La transition de la vie à la mort, n'est pas plus violente, que son passage. L'intervale qui les sépare, n'est qu'un point, soit par rapport à la nature de la vie, qui ne tient qu'à un fil, que tant de causes peuvent

peuvent rompre, soit dans l'immense durée des êtres. Hélas! puisque c'est dans ce point que l'homme s'inquiete, s'agite, & se tourmente sans cesse, on peut bien dire que la raison n'en a fait qu'un fou.

L I.

Quelle vie fugitive! Les formes des corps brillent, comme les vaudevilles se chantent. L'homme & la rose paroissent le matin, & ne sont plus le soir. Tout se succede, tout disparoît & rien ne périt.

L I I.

Trembler aux approches de la mort, c'est ressembler aux enfans, qui ont peur des spectres & des esprits. Le pâle fantôme peut frapper à ma porte, quand il voudra, je n'en serai point épouvanté. Le philosophe seul est brave, où la plupart des braves ne le sont point.

L I I I.

Lorsqu'une feuille d'arbre tombe, quel mal se fait-elle? la terre la reçoit bénignement dans son sein; & lorsque la chaleur du soleil en a exhalté les principes, ils nagent dans l'air, & sont le jouet des vents.

LIV.

Qu'elle différence y a-t-il entre un homme & une plante, réduits en poudre? les cendres animales ne ressemblent-elles pas aux végétales?

LV.

Ceux (1) qui ont défini le froid, une *privation du feu*, ont dit ce que le froid n'est pas, & non ce qu'il est: Il n'en est pas de même de la mort. Dire ce qu'elle n'est pas, dire quelle est une privation d'air, qui fait cesser tout mouvement, toute chaleur, tout sentiment; c'est assez déclarer ce qu'elle est: rien de positif; rien; moins que rien, si on pouvoit le concevoir; non, rien de réel; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'est dans la nature des choses, que, ce qu'est le zéro dans l'arithmétique.

LVI.

C'est cependant, (qui le croiroit?) c'est ce zéro, ce chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui-même; c'est ce chiffre, pour lequel il n'y

(1) Boerhaave, *Elem. Chym.* T. 1, *de Igne.*

a rien à payer, qui cause tant d'alarmes & d'inquiétudes; qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penser sans horreur. Le seul nom de la mort les fait frémir. Le passage de quelque chose à rien, de la vie à la mort, de l'être au néant, est-il donc plus inconcevable, que le passage de rien à quelque chose, du néant à l'être, ou à la vie? non, il n'est pas moins naturel; & s'il est plus violent, il est aussi plus nécessaire.

LVII.

Accoutumons-nous à le penser; & nous ne nous affligerons pas plus de nous voir mourir, que de voir la lame user enfin le fourreau; nous ne donnerons point des larmes puériles à ce qui doit indispensablement arriver. Faut-il donc tant de force de raison, pour faire le sacrifice de nous-mêmes, & y être toujours prêts. Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte?

LVIII.

Pour être vraiment sage, il ne suffit pas de savoir vivre heureux dans la médiocrité, il faut savoir tout quitter de sang froid, quand l'heure en est venue. Plus on quitte, plus l'héroïsme est grand. Le dernier mo-

ment eſt la principale pierre-de-touche de la ſageſſe ; c'eſt, pour ainſi dire, dans le creuſet de la mort qu'il la faut éprouver.

L I X.

Si vous craignez la mort, ſi vous êtes trop attaché à la vie, vos derniers ſoupirs ſeront affreux ; la mort vous ſervira du plus cruel bourreau ; c'eſt un ſupplice, que d'en craindre.

L X.

Pourquoi ce guerrier qui s'eſt acquis tant de gloire dans le champ de Mars, qui s'eſt tant de fois montré redoutable dans des combats ſinguliers, malade au lit, ne peut il ſoutenir, pour ainſi dire, le duel de la mort.

L X I.

Au lit de la mort, il n'eſt plus queſtion de ce faſte, ou de ce bruyant appareil de guerre, qui excitant les eſprits, fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François, le point d'honneur, n'a plus lieu ; on n'a point devant ſoi l'exemple de tant de camarades, qui braves les uns par les autres, ſans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mu-

tuellement à la soif du carnage. Plus de spectateurs, plus de fortune, plus de distinction à espérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompense de son courage, quel motif soutiendroit l'amour-propre?

LXII.

Je ne suis point surpris de voir mourir lâchement au lit, & courageusement dans une action. Le Duc de *** affrontoit intrépidement le canon sur le revers de la tranchée, & pleuroit à la garde robe. Là héros, ici poltron, tantôt Achille, tantôt Thersite? tel est l'homme! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconséquence d'un esprit aussi bizarre?

LXIII.

Voilà, Dieu merci, tant de fortes épreuves, par lesquelles j'ai passé, sans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en philosophe. Dans ces violentes crises, où je me suis vu prêt de passer de la vie à la mort, dans ces momens de foiblesse, où l'ame s'anéantit avec le corps, momens terribles pour tant de grands hommes, comment moi, frêle & délicate machine, ai-je la force de plaisanter, de badiner, de rire?

LXIV.

Je n'ai ni craintes, ni espérances.

Nulle empreinte de ma premiere éducation ; cette foule de préjugés, sucés, pour ainsi dire, avec le lait, a heureusement disparu, de bonne heure à la divine clarté de la philosophie. Cette substance molle & tendre, sur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit si bien imprimé, rase aujourd'hui, n'a conservé aucuns vestiges, ni de mes colleges, ni de mes pédans. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avois eu la foiblesse d'apprendre ; tout est rayé ; (quel bonheur !) tout est effacé : tout est extirpé jusqu'à la racine : & c'est le grand ouvrage de la réflexion & de la philosophie ; elles seules pouvoient arracher l'ivraie, & semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupoit.

L X V.

Laissons-là cette épée fatale qui pend sur nos têtes. Si nous ne pouvons l'envisager sans trouble, oublions que ce n'est qu'à un fil qu'elle est suspendue. Vivons tranquilles, pour mourir de même.

L X V I.

Epictete, Antonin, Séneque, Pétrone. Anacréon, Chaulieu, &c. soyez mes évangelistes & mes directeurs dans les derniers momens de ma vie... Mais non ;

vous me serez inutiles; je n'aurai besoin ni de m'aguerrir, ni de me dissiper, ni de m'étourdir. Les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli, qui engloutit tout sans retour. La faulx de la Parque ne sera pas plutôt levée, que déboutonnant moi-même mon cou, je serai prêt à recevoir le coup.

LXVII.

La faulx! Chimere poétique! La mort n'est point armée d'un instrument tranchant. On diroit, (autant que j'en ai pu juger par ses intimes approches) qu'elle ne fait que passer au cou des mourans un nœud coulant, qui serre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique: c'est l'opium de la mort; tout le sang en est enivré, les sens s'émoussent: on se sent dormir ou tomber en foiblesse, non sans quelque volupté.

LXVIII.

Combien tranquille en effet, combien douce est une mort qui vient comme pas à pas, qui ne surprend, ni ne blesse! Une mort prévue, où l'on n'a que le sentiment qu'il faut avoir, pour en jouir! Je ne suis point étonné que ces mots-là séduisent par leur flatteuse amorce. Rien de dou-

loureux, rien de violent ne les accompagne; les vaiſſeaux ne ſe bouchant que l'un après l'autre, la vie s'en va peu à peu, avec une certaine nonchalance molle : on ſe ſent ſi doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on ſe retourner de l'autre. Il en coûte, il eſt violent à la nature, de ne pas ſuccomber à la tentation de mourir; quand le dégoût de la vie fait le plaiſir de la mort.

LXIX.

La mort & l'amour ſe conſomment par les mêmes moyens, l'expiration. On ſe reproduit, quand c'eſt d'amour qu'on meurt : on s'anéantit, quand c'eſt par le ciſeau d'Atropos. Remercions la nature, qui ayant conſacré les plaiſirs les plus vifs à la production de notre eſpèce, nous en a encore réſervés d'aſſez doux le plus ſouvent, pour ces momens, où elle ne peut plus nous conſerver vivans.

LXX.

J'ai vu mourir, triſte ſpectacle! des milliers de ſoldats, dans ces grands hôpitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandre durant la derniere guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont paru beaucoup moins ra-

res, que les morts douloureuses. Les plus communes sont insensibles. On sort de ce monde, comme on y vient, sans le savoir.

LXXI.

Que risque-t-on à mourir? & que ne risque-t-on pas à vivre?

LXXII.

La mort est la fin de tout, après elle, je le répete, un abyme un néant éternel; tout est dit, tout est fait; la somme des maux est égale: plus de soins, plus d'embarras, plus de personnage à représenter: *la farce est jouée.* (1)

LXIII.

« Pourquoi n'ai-je pas profité de mes
» maladies, ou plutôt d'une d'entr'elles,
» pour finir cette comédie du monde?
» Les frais de ma mort étoient faits;
» voilà un ouvrage manqué, auquel il
» faudra toujours revenir. Semblables à
» une montre dont les mouvemens retar-
» dés parcourant toujours le même cer-
» cle, quoique avec plus de lenteur,
» remettent cependant l'aiguille au point

(1) Rabelais.

» où elle étoit, quand elle à commencé » de tourner, nous parviendrons tous » de même au point que nous fuyons: » la médecine la plus éclairée, ou la » plus heureuſe, ne peut que retarder » les mouvemens de l'aiguille. A quoi » bon tant de peines & tant d'efforts ! » Après avoir courageuſement monté ſur » l'échaffaut, eſt auſſi dupe que lâche » qui en deſcend, pour paſſer de nou- » veau par les verges & les étrivieres de » la vie. » Langage bien digne d'un homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en proie à un amour malheureux, ou pourſuivi par d'autres furies ?

LXXIV.

Non, je ne ſerai point le corrupteur du goût inné qu'on a pour la vie; je ne répandrai point le dangereux poiſon du ſtoïciſme ſur les beaux jours, & juſques ſur la proſpérité de nos Lucilius. Je tâcherai au contraire d'émouſſer la pointe des épines de la vie, ſi je n'en puis diminuer le nombre, afin d'augmenter le plaiſir, d'en cueillir ſes roſes : Et ceux qui par un malheur d'organiſation déplorable, s'ennuieront au beau ſpectacle de l'univers, je les prierai d'y reſter, par religion, s'ils n'ont pas d'humanité ; ou, ce qui eſt plus grand, par humanité, s'ils n'ont

pas de religion. Je ferai envisager aux simples les grands biens que la religion promet à qui aura la patience de supporter ce qu'un grand homme a nommé *le mal de vivre* ; & les tourmens éternels dont elle menace ceux qui ne veulent point rester en proie à la douleur, ou à l'ennui. Les autres, ceux pour qui la réligion n'est que ce qu'elle est, une fable, ne pouvant les retenir par des liens rompus, je tâcherai de les séduire par des sentimens généreux, de leur inspirer cette grandeur d'ame, à qui tout cede, enfin faisant valoir les droits de l'humanite, qui vont devant tout, je montrerai ces rélations cheres & sacrées, plus pathétiques que les plus éloquens discours. Je ferai paroître une épouse, une maîtresse en pleurs, des enfans désolés, que la mort d'un pere va laisser sans éducation sur la face de la terre. Qui n'entendroit des cris si touchans du bord du tombeau? Qui ne r'ouvriroit une paupiere mourante? Quel est le lâche qui refuse de porter un fardeau utile à plusieurs? Quel est le monstre qui par une douleur d'un moment, s'arrachant à sa famille, à ses amis, à sa patrie, n'a pour but que de se délivrer des devoirs les plus sacrés?

LXXV.

Que pourroient contre de tels argu-

mens, tous ceux d'une secte, qui, quoi qu'on (1) en dise, n'a fait de grands hommes qu'aux dépens de l'humanité ?

LXXVI.

Il est assez indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La religion n'est nécessaire que pour qui n'est pas capable de sentir l'humanité. Il est certain, (qui n'en fait pas tous les jours l'observation ou l'expérience ?) qu'elle est inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux ames élevées de sentir cette grande vérité. Pour qui donc est fait ce merveilleux ouvrage de la politique? Pour des esprits, qui n'auroient peut-être point eu assez des autres freins; espece, qui malheureusement constitue le plus grand nombre; espece imbécille, basse, rampante dont la société a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les esprits, l'intérêt; celui d'un bonheur chimérique.

LXXVII.

J'ai entrepris de me peindre dans mes écrits, comme Montagne a fait dans ses *essais*. Pourquoi ne pourroit-on pas se

(1) Esprit des Loix, Tom. I.

traiter soi-même ? Ce sujet en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair : Et lorsqu'on a dit une fois que c'est de soi qu'on a voulu parler, l'excuse est faite, ou plutôt on n'en doit point.

LXXVIII.

Je ne suis point de ces misantropes, tels que le Vayer*, qui ne voudroient point recommencer leur carriere, l'ennui hypocondriaque est trop loin de moi ; mais je ne voudrois pas repasser par cette stupide enfance, qui commence & finit notre course. J'attache déjà volontiers, comme parle Montagne, *la queue d'un philosophe* au plus bel âge de ma vie ; mais, pour remplir par l'esprit, autant qu'il est possible, les vuides du cœur, & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre, que comme j'ai vécu, dans la bonne chere, dans la bonne compagnie, la joie, le cabinet, la galanterie ; toujours partageant mon tems entre les femmes, cette charmante école des graces, Hyppocrate, & les muses, toujours aussi ennemi de la débauche, qu'ami de la volupté ; enfin tout entier à ce charmant mélange de sagesse & de folie, qui s'aiguisant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, & en quelque sorte, plus piquante.

LXXIX.

Gémissez, pauvres mortels ! Qui vous en empêche ? Mais que ce soit de la brièveté de vos égaremens ; leur délire est d'un prix fort au dessus d'une raison froide qui déconcerte, glace l'imagination, & effarouche les plaisirs.

LXXX.

Au lieu de ces bourreaux de remords qui nous tourmentent, ne donnons à ce charmant & irréparable tems passé, que les mêmes regrets, qu'il est juste que nous donnions un jour, (modérement,) à nous-même, quand il nous faudra, pour ainsi dire, nous quitter. Regrets raisonnables, je vous adoucirai encore, en jetant des fleurs sur mes derniers pas, & presque sur mon tombeau ! Ces fleurs seront la gaieté, le souvenir de mes plaisirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens, la conversation des personnes aimables, la vue de jolies femmes, dont je veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur ; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout-à-fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, lectures agréables, vers charmans, philosophes, goût des arts, aimables amis,

vous qui faites parler à la raison même le langage des graces, ne me quittez jamais!

LXXXI.

Jouissons du présent; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'avenir qui n'est point encore, n'est pas plus en notre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se présentent, si nous fuyons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercher, un jour viendra que nous les chercherons en vain, il nous fuiront bien plus à leur tour.

LXXXII.

Différer de se réjouir jusqu'à l'hiver de ses ans, c'est attendre, dans un festin, pour manger, qu'on ait desservi. Nulle autre saison ne succede à celle-là. Les froids aquilons soufflent jusqu'à la fin; & la joie même alors sera plus glacée dans nos cœurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

LXXXIII.

Je ne donnerai point au couchant de nos jours, la préférence sur leur midi: si je compare cette derniere partie, où l'on végete, c'est à celle où l'on végétoit,

Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfans, qui rassurés par ma douceur, contre une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon pere, au lieu de la craindre & de la fuir.

LXXXIV.

Voyez la terre couverte de neige & de frimats ! Des cristaux de glace font tout l'ornement des arbres dépouillés, d'épais brouillards éclipsent tellement l'astre du jour, que les mortels incertains voient à peine à se conduire. Tout languit, tout est engourdi ; les fleuves sont changés en marbre, le feu des corps est éteint, le froid semble avoir enchaîné la nature. Déplorable image de la vieillesse ! La seve de l'homme manque aux lieux qu'elle arrosoit. Impitoyablement flétrie, reconnoissez-vous cette beauté, à qui votre cœur amoureux dressoit autrefois des autels ? Triste, à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les poëtes peignent les nayades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raisons de gémir, pour qui la beauté est le plus grand présent des dieux ! La bouche est dépouillée de son plus bel ornement ; une tête chauve succede à ces cheveux blonds naturellement bouclés, qui flottoient,

en se jouant, sur une belle gorge qui n'est plus. Changée en espece de tombeau, les plus séduisans appas du sexe semblent s'y être écroulés, & comme ensevelis. Cette peau si douce, si unie, si blanche, n'est plus qu'une foule d'écailles, de plis & de replis hideúsement tortueux : la stupide imbécillité habite ces rides jaunes & raboteuses, où l'on croit la sagesse. Le cerveau affaissé, tombant chaque jour sur lui-même, laisse à peine passer un rayon d'intelligence ; enfin l'ame abrutie, s'éveille, comme elle s'endort, sans idées. Telle est la derniere enfance de l'homme. Peut-elle mieux ressembler à la premiere, & venir d'une cause plus différente ?

LXXXV.

Comment cet âge si vanté l'emporteroit-il sur celui d'Hébé ! Seroit-ce sous le spécieux prétexte d'une longue expérience, qu'une raison chancelante & mal assurée ne peut ordinairement que mal saisir ? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre être, je ne dis pas au dessus, mais au niveau de la plus belle & de la plus florissante. Si l'âge avancé mérite des égards, la jeunesse, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des autels. Heureux tems, où vivant sans nulle inquiétude, je ne connoissois d'autres devoirs, que

ceux des plaisirs : saison de l'amour & du cœur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes-vous devenus !

LXXXVI.

Préférer la vieillesse à la jeunesse, c'est commencer à compter le mérite des saisons par l'hiver. C'est moins estimer les présens de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace & les noirs frimats : les bleds, les raisins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférantes dont l'air est si délicieusement parfumé, que des champs stériles, où il ne croît pas une seule rose, parmi une infinité de chardons : c'est moins estimer une belle & riante campagne, que des landes tristes & désertes, où le chant des oiseaux qui ont fui, ne se fait plus entendre, & où enfin, au lieu de l'alégresse & des chansons des moissonneurs & des vendangeurs, regnent la désolation & le silence.

LXXXVII.

A mesure que le sein glacé de la terre s'ouvre aux douces haleines du zéphire, les grains semés germent ; la terre se couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du printems, tout prend une autre face à ton aspect : toute la nature se renouvelle, tout est plus gai, plus riant dans l'univers ! L'homme seul, hélas ! ne

ſe renouvelle point : il n'y a pour lui, ni fontaine de Jouvence, ni de Jupiter qui veuille rajeunir nos Titons ; ni peut-être d'aurore qui daigne généreuſement l'implorer pour le ſien.

LXXXVIII.

La plus longue carriere ne doit point alarmer les gens aimables. Les graces ne vieilliſſent point ; elles ſe trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs ; elles font en tout tems badiner la raiſon, en tout tems elles empêchent l'eſprit d'y croupir. Ainſi par elles on plaît à tout âge ; à tout âge, on ſait même ſentir l'amour, comme l'abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

LXXXIX.

Lorſque je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par ſemaine, ſi je peux, avec Vénus, pour conſerver cette humeur douce & liante, ſinon plus agréable, du moins plus néceſſaire à la ſociété, que l'eſprit. On reconnoît ceux qui fréquentent la déeſſe, à l'urbanité, à la politeſſe, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas ! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chanſons & ces joyeux propos,

qui applanissent les rides, & attirent encore la brillante jeunesse autour des vieillards rajeunis.

X C.

Lorsque nous ne pouvons plus goûter les plaisirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeunesse? N'est-ce pas son tour de s'ébattre & de sentir l'amour? Ne les defendons, que comme on faisoit à Sparte, pour en augmenter le charme & la fécondité. Alors vieillards raisonnables, quoique vieux avant la vieillesse, nous serons supportables, & peut-être aimables encore après.

X C I.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne pense; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le sacrifice aux dieux. Je veux que les belles mains, qui tant de fois ont amusé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il soit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la parque, ou de la volupté. Puisse-je véritablement mourir dans ses beaux bras, où je me suis tant de fois oublié! Et, (pour tenir un langage qui rit à l'imagination, & peint si bien la nature, puisse mon ame errante dans les champs Elysées, & comme cherchant des yeux sa moitié, la deman-

der à toutes les ombres ; auſſi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embraſſemens ſi doux ; que Thémire, de ſentir un froid mortel dans un cœur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore long tems pour elle. Tels ſont mes *projets de vie & de mort* ; dans le cours de l'une & juſqu'au dernier ſoupir, épicurien voluptueux ; ſtoïcien ferme, aux approches de l'autre.

XCII.

Voilà deux ſortes de réflexions bien différentes les unes des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce ſyſtême. Voulez-vous ſavoir ce que j'en penſe moi-même? Les ſecondes m'ont laiſſé dans l'ame un ſentiment de volupté, qui ne m'empêche pas de rire des premieres. Quelle folie de mettre en proſe, peut-être médiocre, ce qui eſt à peine ſupportable en beaux vers? Et qu'on eſt dupe, de perdre en de vaines recherches, un tems, hélas! ſi court, & bien mieux employé à jouir, qu'à connoître !

XCIII.

Je vous ſalue, heureux climats, où tout homme qui vit comme les autres, peut penſer autrement que les autres ; où les théologiens ne ſont pas plus juges des

philosophes, qu'ils ne sont faits pour l'être; où la liberté de l'esprit, le plus bel apanage de l'humanité, n'est point enchaînée par les préjugés; où l'on n'a point honte de dire, ce qu'on ne rougit point de penser; où l'on ne court point risque d'être le martyre de la doctrine, dont on est apôtre. Je vous salue, patrie déjà célébrée par les philosophes, où tous ceux que la tyrannie persécute, trouvent (s'ils ont du mérite & de la probité) non un asile, mais un port glorieux; où l'on sent combien les conquêtes de l'esprit sont au dessus de toutes les autres; où le philosophe enfin comblé d'honneurs & de bienfaits, ne passe pour un monstre, que dans l'esprit de ceux qui n'en ont point. Puissiez-vous, heureuse terre, fleurir de plus en plus! Puissiez-vous sentir tout votre bonheur, & vous rendre en tout, s'il se peut, digne du grand homme que vous avez pour roi! Muses, Graces, amours, & vous, sage Minerve, en couronnant des plus beaux lauriers l'auguste front du *Julien moderne*, aussi digne de gouverner que l'ancien, aussi savant, aussi bel esprit, aussi philosophe, vous ne couronnez que votre ouvrage.



L'ART

DE JOUIR.

Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas.
LUCR.

L'ART



L'ART DE JOUIR.

PLAISIR, maître souverain des hommes & des dieux, devant qui tout disparoît, jusqu'à la raison même, tu sais combien mon cœur t'adore, & tous les sacrifices qu'il t'a faits. J'ignore si je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirois indigne de toi, si je n'étois attentif à m'assurer de ta présence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. La reconnoissance seroit un trop foible tribut, j'y ajoute encore l'examen de mes sentimens les plus doux.

Dieu des belles ames, charmant plaisir, ne permets pas que ton pinceau se prostitue à d'infames voluptés, ou plutôt à d'indignes débauches qui font gémir la nature revoltée. Qu'il ne peigne que les feux du fils de Cypris, mais qu'il les peigne avec transport. Que ce dieu vif, impétueux, ne se serve de la raison des

hommes, que pour la leur faire oublier: qu'ils ne raisonnent que pour exagérer leurs plaisirs & s'en pénétrer : que la froide philosophie se taise pour m'écouter. Je sens les respectables approches de la volupté.

Disparoissez, courtisannes impudiques! Il sortit moins de maux de la boîte de Pandore que du sein de vos plaisirs. Eh! que dis-je, des plaisirs! En fut il jamais sans les sentimens du cœur? Plus vous prodiguerez vos faveurs, plus vous offenserez l'amour qui les désavoue. Livrez vos corps aux satyres; ceux qui s'en contentent, en sont dignes: mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né sensible. Vous vous prostituez en vain; en vain vous cherchez à m'éblouir par des charmes *vulgivagues*, ce n'est point la jouissance des corps, c'est celle des ames qu'il me faut. Tu l'as connue, Ninon, cette jouissance exquise, durant le cours de la plus belle vie; tu vivras éternellement dans les fastes de l'amour.

Vous, qui baissez les yeux aux paroles chatouilleuses, précieuses & prudes, loin d'ici! La volupté est dispensée de vous respecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes, à ce qu'on dit, si austeres dans le déshabillé. Loin d'ici sur-tout race dévote, qui n'avez pas une vertu pour couvrir vos vices!

Belle, qui voulez consulter la raison pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes discours, elle n'en sera point alarmée. La raison emprunte ici, non le langage, mais le sentiment des dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la finesse & à la délicatesse de votre façon de sentir, favorisez moi d'un seul regard; & l'amour qui s'est plu à vous former, qui s'admire sans cesse dans le plus beau de ses ouvrages, fera couler de ma plume la tendresse & la volupté, qu'il sembloit avoir réservées pour vos cœurs.

Je ne suivrai point les traces de ces beaux esprits, précieusement néologues & puérilement entortillés : ce vil troupeau d'imitateurs d'un froid modele glaceroit mon imagination chaude & voluptueuse : un art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans que la raison proscrit, ou à un ordre insipide que le génie méconnoît & que la volupté dédaigne. Le bel esprit du siecle ne m'a point corrompu ; le peu que la nature m'en réservoit, je l'ai pris en sentimens. Que tout ressente ici le désordre des passions, pourvu que le feu qui m'emporte soit digne, s'il se peut, du dieu qui m'inspire.

Auguste divinité, qui protégeas les chants immortels de Lucrece, soutiens ma foible voix. Esprits mobiles & déliés,

qui circulez librement dans mes veines, portez dans mes écrits cette ravissante volupté que vous faites sans cesse voler dans mon cœur.

O vous, tendres, naïfs ou sublimes interpretes de la volupté, vous qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoissance, ah ! faites que je la partage. S'il ne m'est pas donné de vous suivre, laissez moi du moins un trait de flamme qui me guide, comme ces cometes qui laissent après elles un sillon de lumiere qui montre leur route.

Oui, vous seuls pouvez m'inspirer, enfans *gâtés* de la nature & de l'amour, vous que ce dieu a pris soin de former lui-même, pour servir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain ; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le sanctuaire de la nature, éclairé par l'amour : nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puise ce feu sacré de la volupté, qui, dans mon cœur, comme dans son temple, ne s'éteigne jamais ; & qu'Épicure enfin paroisse ici, tel qu'il est dans tous les cœurs. O nature, ô amour, puisse-je faire passer dans l'éloge de vos charmes tous les transports avec lesquels je sens vos bienfaits.

Venez, Phylis, descendons dans ce vallon tranquille ; tout dort dans la na-

ture, nous seuls sommes éveillés : venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles ; c'est le zéphir amoureux qui les agite ; voyez comme elles semblent planer l'une sur l'autre & vous font signe de les imiter.

Parlez, Phylis, ne sentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur qui vous est inconnue? Oui, je vois l'heureuse impression que vous fait ce mystérieux asile : le brillant de vos yeux s'adoucit, votre sang coule avec plus de vîtesse, il éleve votre beau sein, il anime votre cœur innocent.

En quel état suis je! Quels nouveaux sentimens, dites-vous?.... venez, Phylis, je vous les expliquerai.

Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même qu'elle a : la pudeur semble augmenter vos inquiétudes avec vos attraits, votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain, chacun doit suivre son sort : pour être heureux il n'a manqué au vôtre que l'amour, vous ne vous priverez pas d'un bonheur qui redouble en se partageant, vous n'éviterez pas les pieges que vous tendez à l'univers, qui balance a pris son parti.

O si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs que goûtent deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre,

vous redemanderiez à Jupiter tous ces ennuyeux momens, tous ces vuides de la vie que vous avez passé sans aimer !

Quand une belle s'est rendue, qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle, que ses refus ne sont plus qu'un jeu nécessaire ; que la tendresse qui les accompagne autorise d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence ; que deux beaux yeux dont le trouble augmente les charmes, demandent en secret ce que la bouche refuse ; que l'amour éprouvé de l'amant est couronné de myrthes par la vertu même ; que la raison n'a plus d'autre langage que celui du cœur ; que... les expressions me manquent, Phylis, tout ce que je dis n'est pas même un foible songe de ces plaisirs. Aimable foiblesse ! douce extase ! C'est en vain que l'esprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut vous comprendre.

Vous soupirez, vous sentez les douces approches du plaisir ! Amour que tu es adorable ! si ta seule peinture peut donner des desirs, que ferois-tu toi-même ?

Jouissez, Phylis, jouissez de vos charmes : n'être belle que pour soi, c'est l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant ; une fois maîtresse de mon cœur, vous le

ſerez toujours. La vertu conſerve aiſément les conquêtes de la beauté.

J'aime comme on aimeroit avant qu'on eût appris à ſoupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité. Amour eſt pauvre : je n'ai qu'un cœur à vous offrir, mais il eſt tendre comme le vôtre. Uniſſons-les, & nous connoîtrons à la fois le plaiſir, & cette tendreſſe plus séduiſante qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

Quels ſont ces deux enfans de différent ſexe qu'on laiſſe vivre ſeuls paiſiblement enſemble ? Qu'ils ſeront heureux un jour ! Non, jamais l'amour n'aura eu de ſi tendres, ni de ſi fideles ſerviteurs. Sans éducation, & par conſéquent ſans préjugés, livrés ſans remords à une mutuelle ſympatie, abandonnés à une inſtinct plus ſage que la raiſon, ils ne ſuivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne peut être criminel, puiſqu'on ne peut y réſiſter.

Voyez ce jeune garçon ; déjà il n'eſt plus homme, ſans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ſes veines ! Quel chaos ſe débrouille ! il n'a plus les mêmes goûts, ſes inclinations changent avec ſa voix. Pourquoi ce qui l'amuſoit, l'ennuie-t-il ? Tout occupé, tout étonné de ſon nouvel être, il ſent, il deſire, ſans trop ſavoir ce qu'il ſent,

ni ce qu'il desire : il entrevoit seulement, par l'envie qu'il a d'être heureux, la puissance de le devenir. Ses desirs confus forment une espece de voile, qui dérobe à sa vue le bonheur qui l'attend. Consolez-vous, jeune berger, le flambeau de l'amour dissipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours : les plaisirs, après lesquels vous soupirez, ne vous seront pas toujours inconnus ; la nature vous en offrira par-tout l'image ; deux animaux s'accoupleront en votre présence ; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche d'arbre, qui semble obéir à leurs amours.

Tout vous est de l'amour une leçon vivante.

Que de réflexions vont naître de ce nouveau spectacle ! jusqu'où la curiosité ne portera t-elle pas ses regards ! L'amour l'aiguillonne : il veut instruire l'un par l'autre ; il a fait la gorge de la bergere ; différente de celle du berger : elle ne peut respirer sans qu'elle s'éleve, c'est son langage : il semble qu'elle veuille forcer les barrieres de la pudeur, comme indignée d'une contrainte qui la fâche. Pensées naïves, desirs innocens, tendres inquiétudes, tout se dit sans fard ; le cœur s'ouvre, on ne se dissimule aucuns

ſentimens; ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autre différence? Oh oui! & même beaucoup plus conſidérable: voyez cette roſe que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour: roſe vermeille, dont le bouton eſt à peine éclos qu'elle veut être cueillie: roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont nichés, & les ſoutenir plus mollement dans leurs ébats.

Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la conſidere! Avec quel plaiſir il la touche, la parcour, l'examine! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux.

La bergere eſt auſſi curieuſe d'elle-même pour la premiere fois; elle avoit déjà vu ſon joli minois dans un clair ruiſſeau: le même miroir va lui ſervir pour contempler des charmes ſecrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour combien Daphnis lui reſſemble. Qu'elle lui rend bien ſa ſurpriſe! frappée d'une ſi prodigieuſe différence, toute émue elle y porte la main en tremblant; elle le careſſe, elle en ignore l'uſage, elle ne comprend pas pourquoi ſon cœur bat ſi vîte, elle ne ſe connoît preſque plus: mais enfin,

lorsque revenue à elle-même, un trait de lumiere a passé dans son cœur, elle le regarde comme un monstre, la chose lui paroît absolument impossible, elle ne conçoit pas encore, la pauvre agnès, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches amoureuses; elles sont faites par de jeunes cœurs qui ont besoin d'aimer avec une pureté d'ame que jamais n'empoisonna le repentir. Heureux enfans! qui ne voudroit l'être comme vous? Bientôt vos jeux ne seront plus les mêmes, mais ils n'en seront pas moins innocens : le plaisir n'habita jamais des cœurs impûrs & corrompus. Quel sort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre, cette douce habitude de se voir sans cesse, la voix du sang ne déconcerte point l'amour; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour serrer vos liens & vous rendre plus fortunés. Ah! puissiez-vous vivre toujours ensemble & toujours ignorés dans cette paisible solitude, sans connoître ceux qui vous ont donné le jour! Le commerce des hommes seroit fatal à votre bonheur! un art imposteur corromproit la simple nature, sous les loix de laquelle vous vivez heureux : en perdant votre innocence, vous perdriez tous vos plaisirs.

Que vois je! C'est Ismenias, qui est

sur le point d'enlever l'objet de ses désirs. Son bonheur est peint dans ses yeux, il éclate sur sa figure, & du fond de son cœur, par une sorte de circulation nouvelle, il paroît répandu sur-tout son être. Il parle d'Ismene, écoutons. Qu'il a l'air content & ravi.

Enfin, dit-il, je vais donc posséder celle que mon cœur adore! Je vais jouir du fruit de la plus belle victoire. Dieux! que cette conquête m'a coûté! Mais qui soumet un cœur tel que celui d'Ismene, a conquis l'univers.

Il fait l'éloge de ses charmes. Toutes les femmes n'ont que des visages, Ismene seule a de la physionomie. On sent, on pense toujours avec ces traits-là; mais, par quel heureux mêlange de couleurs, est-on embarrassé de dire s'il y a plus de sentiment que d'esprit dans ses yeux!

Ismene ignore le parti qu'a pris son amant: elle lui avoit défendu de tenter une entreprise aussi délicate. Mais il faut épargner à ce qu'on aime jusqu'à la moindre inquiétude: il n'y a point à balancer; on obéit à l'amour, en désobéissant à l'amante. Le devoir est tout en amour comme en guerre, & le péril n'est rien. Plus la démarche est téméraire, plus Ismene sera sensible... Ah! que l'amour donne de courage! Ah! que cette preuve de ten-

dreſſe lui ſera chere, & qu'elle en ſaura un jour bon gré à ſon amant!

Iſmenias prêt d'arriver chez Iſmene, la croît déjà partie ſur un faux rapport: il ne comprend pas comment il a pu la manquer ſur la route; il s'agite, il délibere, quel parti prendre? Hélas! Eſt-il en état d'en prendre un? il retourne ſur ſes pas, on le prendroit pour un inſenſé, égaré, ſe connoiſſant à peine, il court nuit & jour, il ne rencontre point Iſmene, il tremble qu'elle n'arrive la premiere au rendez-vous. O Dieu! O amour! Quelles euſſent été ſes inquiétudes de n'y point trouver ſon amant!

Mieux inſtruit enſuite, au moment qu'il s'en flatte le moins, quelle heureuſe révolution! Quelle brillante ſérénité réleve un front abattu! Comme il remercie l'amour d'avoir pris pitié de ſon tourment.

Il baiſe cent fois le billet d'Iſmene, il l'arroſe de ſes larmes, il revole ſur ſes premiers pas. Rien ne fatigue, rien ne coûte quand on aime; la diſtance des lieux eſt bien tôt franchie par les ailes de l'amour.

Par la joie de l'amant jugez de celle de l'amante, lorſqu'elle entendra cette hiſtoire de la bouche même d'Iſmenias: & devinez, ſi vous pouvez, lequel des deux va goûter le plus pur contentement! Si

les plaiſirs augmentent par les peines; que j'envie votre ſort, Iſmenias !

Ils ſe revoient enfin; ils veulent en vain parler; mais à la vivacité de leur ſilence & de leurs careſſes, qu'on voit bien que la parole eſt un foible organe du ſentiment! Ont-ils enfin repris l'uſage de la voix? grands dieux! quels entretiens! ſe racontent-ils tout ce qui ſe paſſe dans l'univers? Non, ils ont bien plus de choſes à ſe dire, ils aiment, ils ſe trouvent après une longue & trop cruelle abſence. Qui pourroit redire ici leurs diſcours, & plutôt encore leur joie que leurs plaiſirs? Il faudroit ſentir comme eux, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation délicieuſe.

Iſmene, je l'ai prévu, n'oubliera jamais ce qu'a fait Iſmenias; elle ne quitte point une fortune brillante, ce ſeroit un petit ſacrifice à ſes yeux: c'eſt elle-même qu'elle ſacrifie. Pour qui? pour un amant dont l'amour fait toute ſa richeſſe.

Le plaiſir appelle Iſmene, il lui tend les bras, il lui montre une chaîne de fleurs. Refuſera-t-elle un dieu jeune aimable, qui ne veut que ſa félicité? C'en eſt fait, « le conſeil en eſt pris, quand l'amour » l'a donné. » Mais de combien de ſentimens divers elle-eſt agitée, & quelles ſingulieres conditions elle impoſe à ſon amant.

“ Vous voyez, dit-elle, Ismenias, tout „ ce que je fais pour vous. Je ne pourrai reparoître dans l'univers, les préjugés y tiennent un rang trop considérable; & si je vous perds (tombe sur moi plutôt la foudre!) je n'ai d'autre „ ressource que la mort. Je ne vous parle „ point de l'ingratitude, de l'infidélité, „ de l'inconstance, du mépris.... car qu'en „ sais-je! Et combien me repentirai-je „ peut être de cette démarche, quand il „ n'en sera plus tems! Mais que dis-je! „ non, Ismenias, vous ne ressemblerez „ point aux autres hommes; non, vous „ ne séduirez pas la vertu pour l'abandonner aux plus vifs regrets. Je vous „ fais injure, je suis sure de vous, je „ vous ai choisi; & si cela n'étoit pas, „ à quoi me serviroit de prévoir un malheur que je n'aurois pas la force de „ prévenir. Mais cependant, quelque empire que l'amour ait sur mon cœur, „ j'aurai celle d'en rester au termes où „ nous en sommes: jamais comptez-y, „ vous ne serez mon amant tout-à-fait. „ Ismene l'eût juré par le Stix. „

Ismenias gémit, il est désolé, il ne conçoit pas la trop rigoureuse loi d'un cœur sensible. “ Tendre & cruelle Ismene, „ quoi, vous m'aimez, & vous ne ferez „ pas tout pour moi. Il m'en coûtera „ peut-être plus qu'à vous, interrompit-

„ elle, mais la tendresse est la volupté
„ des cœurs. Ce que je vous refuse en plaisirs, vous l'aurez en sentiment. Il n'y
„ a pas dans toute mon ame un seul mouvement qui ne m'approche de vous, un
„ seul soupir qui ne tende vers les lieux,
„ où le destin vous appelle. Ne sentez-
„ vous donc point, Ismenias, le prix de
„ tant d'amour, le prix d'un cœur qui
„ sait aimer, dans ces momens où les
„ autres femmes ne savent que jouir? „

L'amour est éloquent: Ismenias auroit pu déployer toute sa rhétorique, il auroit pu vanter son expérience, son adresse, persuader, convaincre..... Mais il n'étoit pas tems, la retenue étoit nécessaire; en pareil cas, il s'agit moins de séduire, que d'obéir & de dissiper les craintes. Quand l'heure du berger n'a pas sonné, il seroit heureux que certaines poursuites ne fussent qu'inutiles; un *à compte* demandé mal-à-propos a souvent fait perdre toute la dette de l'amant.

Notre amoureux étoit trop initié dans les mysteres de Paphos, pour ne pas contenir l'impétuosité de ses desirs. Il fut même si sage jusqu'au départ, que la belle, à ce qu'on dit, craignit d'avoir trop éxigé.

Mais déjà les mesures sont prises, & bien prises; la circonspection d'Ismene

ne souffre aucune légéreté, tout sera trompé jusqu'aux préjugés.

Pourquoi de si cruels retours ? Un cœur sans artifice devroit-il connoître les remords ? Quoi ces bourreaux déchirent sans pitié le cœur d'Isinene ? Elle craint les suites d'une démarche aussi hardie ; elle tremble d'être reconnue ; elle se reproche tout, jusqu'aux hommages rendus à une vertu qu'elle ne croit pas avoir. Que cette simplicité est belle & honnête ! Elle s'accuse d'avoir joué la sagesse, d'avoir trompé les hommes & les dieux. « Jusqu'ici, » dit-elle, on n'a respecté en moi qu'une » trompeuse idole, qu'un masque impos- » teur ; le rôle que je vais faire ne sera » pas plus vrai. Indigne des honneurs que » je recevrai . . . . Ah Dieu ! une ame bien » née peut-elle se manquer ainsi à elle- » même ? ô Vénus ! pourquoi faut-il que » je sois destinée à être ta proie, com- » me celle des remords ? »

Amour tant que tu souffriras un reste de raison dans ton empire, tes sujets seront malheureux. Ismene n'est éperdue, que parce qu'elle ne l'est pas assez : son foible cœur ne conçoit pas qu'il s'est donné malgré lui, après n'avoir que trop combattu.

« Non charmante Ismene, l'honneur » & l'amour ne sont point incompatibles, » ils subsistent ensemble, ils s'éclairent ;

„ ils s'illuſtrent, quand une fidélité, une „ conſtance à toute épreuve, un attachement inviolable, ſentimens de la plus „ belle ame, ne l'abandonnent jamais. „ Loin que l'amour conduit, s'il ſe peut, „ par la prudence, ſoit une ſource de „ mépris, ah, belle Iſmene, qu'une femme qui ſait aimer, eſt un être rare & „ reſpectable! On devroit lui dreſſer des „ autels. „

Iſmenias ayant ainſi raſſuré ſa maîtreſſe inquiete, nos tendres amans partent enfin; ils voudroient déjà être au bout du monde. Plus d'alarmes, la joie ſuccede aux craintes, & le doux plaiſir à la joie. Déjà Iſmene eſt enflammée par mille diſcours tendres & par mille baiſers de feu. On permet à Iſmenias ces anciennes privautés, ces équivalens d'amour qui n'en ſont point, & dont auſſi le frippon ſe contentoit à peine. Les chemins diſparoiſſent; les poſtes ſe font comme par des chevaux ailés; quelquefois on ne va que trop vîte, on n'arrive que trop promptement; ſi la prudente volupté tranſporte moins nos cœurs, elle les amuſe d'avantage. “ Ton „ plaiſir, dit Iſmenias, n'eſt que l'ombre de ceux que peuvent goûter deux „ cœurs parfaitement unis. „

Les amans en reviennent toujours-là, ont-ils tort? C'eſt le but de l'amour; il ne bat que d'une aile lorſqu'il eſt ſeul; en

compagnie il n'en a point ; tête-à-tête il en a mille.

Isimene n'eut pas de peine à détourner la conversation sur le plaisir des hommes & des femmes. Ce sont les hommes, à son avis, qui ont le plus de plaisir ; Isimenias croit que ce sont les femmes. Les autres sont toujours plus heureux que nous. La dispute duroit encore, lorsqu'après avoir couru dans la nuit plus avant qu'Isimenias n'eût voulu, il goûta enfin pour la premiere fois cette volupté libre, commode & en quelque sorte universelle, après laquelle il soupiroit depuis longtemps. Il s'en faut de peu que nos amans ne soient vraiment unis : ils meurent tour-à-tour & plus d'une fois, dans les bras l'un de l'autre ; mais plus on sent le plaisir, plus on desire vivement celui qu'on n'a pas.

Isimene éperdue se connoît à peine : jusqu'ici elle n'avoit voulu que s'amuser, dirai-je, à l'ombre de la volupté ? Jeux d'enfans aujourd'hui, tous les feux de l'amour n'ont rien de trop pour elle ; que dis-je, ils sont trop foibles, séparés, pour les augmenter, elle veut les unir, quoiqu'il en puisse arriver. " Jamais, dit-elle en „ modérant ses transports, je ne serai „ femme de la façon d'un autre amant : „ mais qu'il faut aimer pour consentir à „ l'être de cette fabrique-là. „ Isimenias ravi, tout en la rassurant, la ménageoit

si singuliérement, s'avançoit peu-à-peu si doucement dans la carrière, & prépara enfin si bien sa victoire, qu'Ismene fit un cri.... Amour, tu te joues des projets de nos foibles cœurs. Mais sous quel autre empire seroient-ils plus heureux ?

Qu'entends-je, quels gémissemens, l'affliction est peinte sur le visage du plus tendre amant! Les pleurs coulent de ses yeux; ils touche à la plus cruelle absence. C'est un jeune guerrier, que l'honneur & le devoir obligent de devancer son prince en campagne. Il part demain, plus de délai, il n'a plus qu'une nuit a passer avec ce qu'il aime; l'amour en soupire.

Mais quels vont être ces adieux! & comment les peindrai-je? Si la joie est commune, la tristesse l'est aussi; les larmes de la douleur sont confondues avec celles du plaisir, qui en est plus tendre. Que d'incertains soupirs; quels regrets; quels sanglots! Mais en même tems quelle volupté d'ame & quels transports! Quels redoublement de vivacité dans les caresses de ces tristes amans! Les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment suivant; le trouble ou la plus périlleuse absence va les jeter, tout cela s'exprime par le plaisir & s'abyme dans lui-même : mais puisqu'il sert à rendre deux passions diverses, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé!

ah que dis-je! il ſera multiplié à l'infini; ces heureux amans vont s'enivrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reſte de leur vie. Leurs premiers tranſports ne ſont que feu, les ſuivans les ſurpaſſent; ils s'oublient: leurs corps lubriquement étendus l'un ſur l'autre & dans mille poſtures recherchées, s'embraſſent, s'entrelaſſent, s'uniſſent: leurs ames plus étroitement unies s'embraſſent alternativement & tout enſemble; la volupté va les chercher juſqu'aux extrémités d'eux-mêmes; & non contente des voies ordinaires, elle s'ouvre des paſſages au travers de tous les pores, comme pour ſe communiquer avec plus d'abondance: ſemblable à ces ſources qui trop reſſerrées par l'étroit tuyau dans lequel elles ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſue auſſi large qu'elles-mêmes, crevent & ſe font jour en mille endroits, telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

Quels ſont alors les propos de ces amans! s'ils parlent de leurs plaiſirs préſens, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens, c'eſt l'interprete du cœur. Ce *je ne vous verrai plus* ſe dit avec tendreſſe; il ſe dit encore avec paſſion, il excite un nouveau tranſport: on ſe rembraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce ivreſſe, on s'inonde, on ſe noie dans une mer de voluptés. L'amante toute

en feu fixe au plaisir son amant, avec quelle ardeur & quel courage! Rien en eux n'est exempt de ce doux exercice; tout s'y rapproche : tout y contribue : la bouche donnent cent baiser les plus lascifs, l'œil dévore, la main parcourt; rien n'est distrait de son bonheur; tout s'y livre avidement; le corps entier de l'un & de l'autre est dans le plus grand travail : une douce mélancolie ajoute au plaisir je ne sais quoi de singuliérement piquant, qui l'augmente & met ces heureux amans dans la situation la plus rare & la plus intéressante. Amour, c'est de ces amans que tu devois dire.

Vîte, vîte, qu'on les dessine,
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le tems; je les vois mollement s'appesantir & se livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure; ils s'endorment : mais la nature en prenant ses droits sur le corps, les exerce en même tems sur l'imagination; elle veille presque toujours; les songes sont, pour ainsi dire à sa solde; c'est par eux qu'elle fait sentir le plaisir aux amans, dans le sein même du sommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens qui nous jouent sans cesse nos passions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rôle, quand le théatre est dressé,

que la toile est levée, & que de belles décorations les invitent à représenter? Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'est occupé que de bals & de spectacles, le trompeur est artificieux, comme le lâche est poltron en dormant, l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans son berceau, son visage est uni comme une glace, ses traits sont rians, sa petite paupiere est tranquille, sa bouche semble attendre le baiser que sa nourrice est toujours prête à lui donner. Pourquoi le voluptueux ne jouiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'est pas donné au sommeil; c'est le sommeil qui l'a saisi dans les bras de la volupté. Morphée, après l'avoir enivré de ses pavots, lui fera sentir la situation charmante qu'il n'a quitée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amans s'endormir sur votre beau sein, si vous êtes curieuses d'essayer le transport d'un amant assoupi, restez éveillés, s'il vous est possible; le même cœur, soyez en sures, la même ame vous communiquera les mêmes feux; feux d'autant plus ardens, qu'il ne sera pas distrait de vous par vous-même. Il soupirera dans le fort de sa tendresse, il parlera même & vous pourrez lui répondre; mais que ce soit très-doucement: gardez-vous sur-tout de le seconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts; laissez-le venir à bout

des ſiens; repréſentez-vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, l'imagination peint mieux à l'œil fermé qu'à l'œil ouvert; figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée, jouiſſez de toute ſa volupté dans un calme profond & dans un parfait abandon de vous-même; oubliez-vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant. Mais qu'il jouiſſe à la fin d'un doux repos; livrez vous y vous-même, en vous dérobant adroitement de peur de l'éveiller; ne vous embarraſſez pas du ſoin de revoir la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore; mais auparavant il ſe plaît à vous contempler dans les bras du ſommeil; ſon œil avide ſe repaît des charmes que ſon cœur adore; ils recevront tous enſemble & chacun en particulier l'hommage qui leur eſt dû.

Que de beautés toujours nouvelles! Il ſemble qu'il les voie pour la premiere fois. Ses regards curieux ne ſeroient jamais ſatisfaits, mais il faut bien que le plaiſir de voir faſſe enfin place au plaiſir de ſentir: avec quelle adreſſe ſes doigts voltigent ſur la ſuperficie d'une peau veloutée, l'agneau ne bondit pas ſi légérement ſur l'herbe tendre de la prairie, l'hirondelle ne friſe pas mieux la ſurface de l'eau: enſuite il étend toute la main ſur cette ſurface douce & polie, il la fait gliſſer.... on diroit une glace qu'il veut éprouver. Son deſir

s'augmente par toutes ses épreuves, son feu s'irrite par de nouveaux larcins ; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu. Croyez-vous qu'il va prodiguer tous ces noms que sa tendresse aime à vous donner ¿ Non, il est trop voluptueux ; sa bouche lui sera d'un autre usage ; il donnera cent baisers tendres à l'objet de sa passion ; il ne les donnera pas brûlans, pour ne pas l'éveiller encore ; il s'approche, il hésite, il se fait violence ; il se tient légérement suspendu au-dessus d'une infinité de graces qui agissent sur lui avec toute la force de leur aiman ; il voudroit jouir d'une amante endormie..... déjà il s'y dispose avec toutes les précautions & l'industrie imaginables, mais en vain ; le cœur de Phylis est averti des approches de son bonheur, un doux sentiment l'annonce de veine en veine, ses pores sensibles à la plus légere titillation s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit tems, bergere, les transports de votre amant touchoienr à leur comble ; il n'étoit plus maître de lui. Ouvrez-donc les yeux, & acceptez avec plaisir les signes du reveil. « C'est moi, dit-il, c'est ton cher „ Hilas, qui t'aime plus qu'il n'a fait de „ sa vie. „ Il se laisse ensuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reste de sommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix de l'amour : il les entrelacera dans les siens ;

fiens ; il s'y confondra de nouveau. C'eſt ainſi qu'à peine rendue à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil. L'homme a été fait pour être heureux dans tous les états de la vie.

C'eſt aſſez, profès voluptueux, l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire ; jurez à votre maîtreſſe que vous lui ſerez fidele, & levez-vous. C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir que les regrets accompagnent. N'attendez pas les pleurs ni les plaintes d'une belle qui touche au moment de vous perdre, arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des deſirs ſuperflus. Les plaiſirs forcés ſont-ils des plaiſirs ? Songez que vous reverrez un jour votre amante ; ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, ſenſible à de nouveaux beſoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, peut-être encore plus aimables.

Amans, qui êtes ſur le point de quitter vos belles, que vos adieux ſoient tendres, paſſionnés, pleins de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoute. Je veux que vous ſurpaſſiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais : c'eſt à la tendreſſe à ſeconder le tempérament, & à faire les derniers efforts. Qu'il ſeroit heureux de trouver une reſſource imprévue, au moment même qu'on s'embraſſe pour la derniere fois, au moment que les pleurs

mutuels des deux amans prenant divers cours, semblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même tems que la marque & le terme de leurs plaisirs.

O vous qui voulez faire croître les myrthes de Vénus avec les pavots de Morphée, voluptueux de tous les tems, prenez tous mon guerrier pour modele ; ne craignez ni les caprices du réveil, ni le défaut de sentiment. Si le rendez-vous est bien pris, si les cœurs sont d'intelligence, Flore en aura bientôt assez pour goûter à la fois & les douceurs du sommeil & celles de l'amour. Soyez seulement habile économe de vos plaisirs ; sachez l'art délicat de les filer, de les faire éclore dans le cœur d'une amante endormie ; & vous éprouverez que si ceux du soir sont plus vifs, ceux du matin sont plus doux.

Comme on voit le soleil sortir peu-à-peu de dessous les nuages épais qui nous dérobent ses rayons dorés, que la belle ame de Flore perce de même imperceptiblement ceux du sommeil : que son réveil exactement gradué, comme aux sons des plus doux instrumens, la fasse passer en quelque sorte par toutes les nuances qui séparent ce qu'il y a de plus vif ; mais pour cela il faut que vos caresses le soient ; il faut n'arriver au comble des faveurs que par d'imperceptibles degrés ; il faut que

mille jouissances préliminaires vous conduisent à la derniere jouissance : découvrez, contemplez, parcourez, contentez vos regards, comme l'amant d'Issé ; par eux le cœur s'enflamme, les baisers s'allument..... Mais n'en donnez point encore, revenez sur vos pas ; qui vous presse? Etes-vous donc las de jouir ? Levez de nouveau çà & là doucement le voile léger qui cache à vos yeux tant d'attraits..... Je ne vous retiens plus ; eh ! le pourrois-je? Heureux Pigmalion, vous avez une statue vivante que vous brûlez d'animer. Déjà le front, les yeux, l'incarnat des joues, les levres vermeilles où se plaît l'amour, cette gorge d'albâtre où se perdent les desirs, ont reçu cent fois tour-à-tour vos timides baisers : déjà la sensible Flore semble s'animer sous la douce haleine du nouveau Zéphire. Je vois sa bouche de rose faire un doux mouvement vers la vôtre : ses beaux bras s'étendent avec une mollesse, dont le simple réveil ne peut se faire honneur ; ses mains commencent à s'égarer, comme les vôtres, par-tout où l'instinct d'amour les conduit. Plus réveillée qu'endormie, plus doucement émue que vivement agitée, il est tems de passer à des mouvemens qui ne seront pas plus ingrats qu'elle. Flore y répond..... Doucement, doucement, Tircis... point encore.... Elle se souleve à peine....

Mais que vois-je ! Un de ses beaux yeux s'est ouvert ; votre air de volupté à passé dans son ame, ses baisers sont plus vifs, ses mains plus hardies.... J'entends des sons entrecoupés.... Heureux Tircis, que tardez-vous ? Tout est prêt jusqu'au plaisir.

Quels plaisirs, grands dieux, que ceux de l'amour ! peut-on appeller plaisir tout ce qui n'est pas l'amour ? Heureux ces vigoureux descendans d'Alcide qui portent dans leurs veines tous les feux de Cythere & de Lampsaque, pour eux la jouissance est un vrai besoin renaissant sans cesse ; mais plus heureux encore, ceux dont l'imagination vive tient toujours les sens dans l'avant-goût du plaisir, & comme à l'unisson de la volupté : pour ces amans tous les jours se levent sereins & voluptueux : examinez leurs yeux, & jugez, si vous pouvez, s'ils vont au plaisir, ou s'ils en viennent. Si les préludes leur sont chers, que ses restes leur sont précieux, est-ce la volupté même qui plane dans son atmosphere ? Voyez-vous comme ils les ménagent, les chérissent, les recueilent en silence, les yeux fermés, comme au centre de leur imagination ravie ; semblables à une tendre mere qui couvre de ses ailes & retient dans son sein ses petits qu'elle craint de perdre ; vos transports sont à peine finis, Climene,

& vous avez déjà la force de parler, ah cruelle !

Dans le souverain plaisir, dans cette divine extase où l'ame semble nous quitter pour passer dans l'objet adoré, où deux amans ne forment qu'un même esprit animé par l'amour, quelques vifs que soient ces plaisirs qui nous enlevent hors de nous-mêmes, ce ne sont jamais que des plaisirs ; c'est dans l'état doux qui leur succede, que l'ame en paix, moins emportée, peut goûter à longs traits tous les charmes de la volupté. Alors en effet elle est à elle-même, précisément autant qu'il faut pour jouir d'elle-même : elle contemple sa situation avec autant de plaisir qu'Adonis sa figure ; elle la voit dans le miroir de la volupté. Heureux momens, délire ou vertige amoureux, quelque nom qu'on vous donne, soyez plus durables, & ne fuyez pas un cœur qui est tout à vous.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laissez-moi jouir.... Je suis anéanti, immobile ; j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux fermés par l'amour. Mais que cette langueur a de charmes ! Est-ce un rêve ou une réalité ? Il me semble que je m'affaisse, mais pour tomber, heureux sibarite, sur un monceau de feuilles de roses. La mollesse avec laquelle tous mes sens se replient sur tant de délices, me les rappelle. Douce ivresse, je jouis encore

des faveurs de Thémire : je la vois, je la tiens entre mes bras. Il n'y a pas dans tout son beau corps une seule partie que je ne caresse, que je n'adore, que je ne couvre de mes baisers. Ah dieux, que d'attraits, & que d'hommages réels mérite l'illusion même! Que ne puis-je toujours ainsi vous voir, admirable Thémire! votre idée me tiendroit lieu de vous-même. Pourquoi ne me suit-elle pas partout? L'image de la beauté vaut la beauté même, si elle n'est encore plus séduisante. Doux souvenir de mes plaisirs passés, ne me quittez jamais. Passés, que dis-je? Non, amour, ils ne le sont point. Je sens votre auguste présence... Doux plaisir.... Quelle volupté! Mes yeux s'obscurcissent... Ah Thémire.... Ah Dieu puissant! Se peut-il que l'absence ait tant de charmes, & que nos foibles organes suffisent à cet excès de bonheur? Non; de si grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ses plaisirs.

Souffre, belle Thémire, que je me rappelle ici jusqu'aux moindres discours que tu soupirois la premiere fois.... Quel combat enchanteur de la vertu, de l'estime & de l'amour! comme à des mouvemens ingrats, il en succéda peu-à-peu de plus doux, qui ne t'inquiétoient pas moins. Je vois tes paupieres mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis, attendris par l'a-

mour. Le rideau du plaisir fut bientôt tiré devant eux ; la force t'abandonnoit avec la raison, tu ne voyois plus, tu ne savois ce que tu allois devenir ; tu craignois, hélas ! que cette simplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour ! tu craignois de tomber en foiblesse, & de mourir au moment même que tu allois verser bien d'autres larmes que les premieres, que tu allois sentir le bien-être & le plus grand des plaisirs. De quelle volupté encore ta tendresse fut suivie. Quels nouveaux & violens transports, dieux jaloux, respectez l'égarement d'une mortelle charmante qui s'oublie dans les bras de celui qu'elle adore; plus heureuse, que dis-je, plus déesse en ces momens que vous n'êtes dieux. Amour, tu ne l'est toi-même que par nos plaisirs.

Quele autre pinceau que celui de Pétrone pourroit peindre cette premiere nuit ?... Quels plaisirs enveloppa son ombre voluptueuse, quel extase, que de jouissances dans une. Brûlans d'amour, collés étroitement ensemble, agités, immobiles, nous nous communiquions des soupirs de feu ; nos deux ames confondues par les baisers les plus ardens, ne se connoissent plus ; éperdument livrés à toute l'ivresse de nos sens, elles n'étoient plus qu'un transport inexprimable, avec lequel, heureux mortels, nous nous sentions délicieusement mourir.

Si les plaisirs du corps sont si vifs, quels sont ceux de l'ame. Je parle de cette tendresse pure, de ces goûts exquis qui semblent faire distiller la volupté goutte à goutte au fond de nos ames, tellement enivrées, tellement remplies de la perfection de leur état, qu'elles se suffisent à elles-mêmes, & ne desirent rien. Ah ! que les cœurs qui sont pénétrés de cette divine façon de sentir, sont heureux ! oui, j'en jure par l'amour même, j'ai vu des momens, dieux, quels momens, où ma Thémire s'élevant au dessus des voluptés du corps, méprisoit dans mes bras des faveurs que l'amour eût dédaignées lui-même.

Toute tendresse, toute ame, dieux, quelle existence, disoit-elle. Non, je n'avois point encore connu l'amour... Rejetant encore tout autre sentiment plus vif, sans doute parce qu'ayant moins de douceur, sa vivacité même fait alors une sorte de violence, laisse-moi, laisse-moi goûter en paix & sans mélange un bien-être si grand, si parfait : le plaisir corromproit mon bonheur.

Je regardois ma Thémire avec l'attendrissement qu'elle m'avoit inspiré. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ses yeux, qui en étoient plus beaux. Dans son amoureuse mélancolie, son cœur n'avoit pu contenir tout le torrent de ten-

dresse dont il sembloit inondé. Mais enfin les sens se réveillant peu-à-peu, rentrerent dans leurs droits; & nos ébats devenus plus vifs, sans en être moins tendres, non, reprit Thémire, non, tu ne connois point encore tous mes transports; je voudrois que toute mon ame pût passer dans la tienne.

J'avois déjà fait deux sacrifices. Thémire enflammée croyoit toucher à chaque instant l'heureux terme de ses plaisirs; mais soit que l'amour, comme retenu par la tendresse, fût encore fixé ou concentré au fond de son cœur, soit qu'un tempérament trop irrité ne répondit pas à l'ardeur de ses desirs, je la vis, désespérée, témoigner, en frémissant, qu'elle ne pouvoit supporter tant d'agitation; son transport s'éleva jusqu'à la fureur. Quoi! disoit-elle, le sort de Tantale m'est réservé dans le sein des plaisirs.

Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre pour calmer ce qu'on aime, comment refuser des plaisirs qui s'augmentent partagés.

Un troisieme sacrifice appaisa peu-à-peu cette espece de colere des sens mal-satisfaits, le plaisir ne fut plus renvoyé: des mouvemens plus doux l'accueillirent & rappellerent la molle volupté. Mes yeux étoient pleins d'amour; Thémire ouvrit les siens; & voyant l'intérêt vif que je

prenois au succès de ses plaisirs, l'air élevé, animé tout de feu, dont je l'encourageois, dont je présidois au combat, remplie elle-même alors du dieu qui me possédoit, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit elle, ah, viens vîte, cher amant, viens dans mes bras... que j'expire dans les tiens!

Quelle maîtresse, grands dieux! jugez si je l'adore, si je cesserai un moment de l'aimer, & si elle a besoin d'être jeune comme Hébé, & belle comme la Vénus de Praxitele, pour partager vos autels.

Mais, à son tour, Thémire est contente; elle a pour amant non-seulement un grand maître dans l'art des voluptés, mais un cœur, je dois le dire à ta gloire, tendre amour, un cœur bien différent de tous les autres; toujours amoureux, toujours complaisant, qui ne vit, ne sent que pour elle, qui n'a point d'autre volonté, d'autre ame que la sienne, qui ne murmura jamais de ses plus injustes rigueurs. Pendant combien d'années me suis-je contenté, que dis-je, me suis je trouvé trop heureux des simples baisers, caresses & attouchemens, comme dit naïvement Montagne? Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, si rien ne doit suspendre un service dont l'amour permet la célébration, rien aussi ne doit rendre infracteur de la

foi qu'on a jurée à sa maîtresse. Belles, vous jugerez vos amans par leur générosité; c'est la balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, &, sans égard pour de trop justes craintes, vous exposer aux suites fâcheuses d'une passion sans retenue? soyez sures qu'ils vous trompent, qu'ils ne sont qu'impétueux, & que vous n'êtes pas vous-mêmes ce qu'ils aiment le plus en vous.

Voyons comment tous les sens concourent à nos plaisirs. On sait déjà que *Vénus* peut être *physique*, sans perdre de ses graces. Le plus beau spectacle du monde est une belle femme; il se peint dans ses yeux? c'est pour eux que passe dans l'ame l'image de la beauté, image agréable dont la trace nous suit par-tout, source féconde en amoureux desirs. Sans cet admirable organe, miroir transparent où se vient peindre en petit tout l'univers, on seroit privé de cette sirene enchanteresse, aux pieges de laquelle il est si doux de se laisser prendre. C'est elle qui embellit tout ce qu'elle touche, & se représente tout ce qu'elle veut. Ses brillans tableaux charment nos ennuis dans l'absence, qui disparoît pour faire place à l'objet aimé dont l'imagination est le triomphe; ses yeux de linx s'étendent sans bornes sur l'avenir, comme sur le passé; par eux, par la ma-

niere dont il ſont taillés, les objets les plus éloignés ſe rapprochent, ſe groſſiſſent, & ſe montrent enfin ſous les plus beaux traits; par eux le voluptueux jouit de ſes idées; il les appelle, les éveille, écarte les unes, fixe & careſſe les autres au gré de ſes deſirs. Non que je ſache comment l'imagination broie les couleurs, d'où naiſſent tant d'illuſions charmantes; mais l'image du plaiſir qui en réſulte, eſt le plaiſir même.

L'eſprit, le charme de la converſation, la douceur de la voix, la muſique, le chant, ſans l'ouie que d'attraits perdus! Sans l'odorat, aurois-je le plaiſir de ſentir le parfum des fleurs & de ma Thémire? Sans le toucher, le ſatin de ſa belle peau perdroit ſa douceur! Quel plaiſir auroit ma bouche, collée ſur ſa bouche avec mon cœur? Que deviendroient ces baiſers amoureuſement donnés, reçus, rendus, recherchés? Toutes ces voluptés badines qui changent les heures en momens, tous ces jeux d'enfans qui plaiſent à l'amour, ne ſéduiroient plus nos tendres cœurs; cette partie divine ſeroit en vain légérement titillée, ſoit par les mains des graces, ſoit par le plus agile organe des mortels; ce bouton de roſe n'auroit plus la même ſympathie; cet harmonieux accord de deux plaiſirs induſtrieuſement réunis, ce doux concert de la volupté

feroit détruit. En vain, Thémire, ces charmes dont je fuis idolâtre, tomberoient en grappe délicieufe dans la bouche voluptueufe qui les attend. Plus de reffources imprévues, plus de miracles d'amour défefpéré : ce qu'il y a de plus fenfible dans les amours des tendres colombes, feroit perdu avec la plus puiffante des voluptés.

Affez d'autres ont chanté les gloux gloux de la bouteille; je veux célébrer ceux de l'amour, incomparablement plus doux. Je t'invoque ici du fein des morts, charmant abbé; quitte ces champs toujours verds & l'éternel printems de ces jardins fleuris, riant féjour des ames généreufes qui ont joint le plaifir délicat de faire des heureux, au talent de l'être .... Je reconnois ton ombre immortelle aux fleurs que la volupté feme fur tes pas. Explique-nous quelle eft cette efpece de philtre naturel... Dis, Chaulieu, par quel heureux échange nos ames, en quelque forte tamifées, paffent de l'une dans l'autre, comme nos corps. Dis comment ces ames, après avoir mollement erré fur des levres chéries, aiment à couler de bouche en bouche & de veine en veine, jufqu'au fond des cœurs en extafe. Y cherchent-elles le bonheur dans les fentimens les plus vifs? Quelle eft cette divine, mais trop courte métempficofe de nos ames & de nos plaifirs.

Charmes magiques, aiman de la volupté, myſtere caché de Cypris, ſoyez toujours inconnus aux amans vulgaires; mais pénétrant tous mes ſens de votre auguſte préſence, faites que je puiſſe dignement peindre celui que vous excitez, & pour lequel tous les autres ſemblent avoir été faits. On le reconnoît à ſon délicieux & puiſſant empire : il interdit l'uſage de la parole, de la vue, de l'ouie; de la penſée, qui fait place au ſentiment le plus vif : il anéantit l'ame avec tous ſes ſens; il ſuſpend toutes les fonctions de notre économie, il tient, pour ainſi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies ſouveraines & reſpectables, de ce fécond ſilence de la nature qu'aucun mortel ne devroit troubler, ſans être écraſé par la foudre : telle eſt, en un mot, ſa puiſſance immortelle, que la raiſon; cette vaine & fiere déeſſe, rangée ſous ſon deſpotiſme, n'eſt comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

A ces traits qui peut méconnoître l'amour? Qui peut ne pas rendre hommage à cette importante action de la nature, par laquelle tout croît, multiplie & ſe renouvelle ſans ceſſe, & dont toutes les autres ne ſemblent être que des diſtractions : diſtractions néceſſaires à la vérité, autoriſées & même conſeillées par l'amour, à

condition qu'on n'en ait point en célébrant ses mysteres. O Vénus ! combien peu sentent le prix de tes faveurs, combien peu se respectent eux-mêmes dans les bras de la volupté : oui, ceux qui sont alors capables de la moindre distraction, ceux à qui tes plaisirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers, indignes du rang de tes élus, le sont de tes bontés.

La volupté a son échelle, comme le nature; soit qu'elle la monte ou la descende, elle n'en saute pas un degré ; mais parvenue au sommet, elle se change en une vraie & longue extase, espece de catalepsie d'amour qui suit les débauchés, & n'enchaîne que les voluptueux.

Quelle est cette honnête fille que l'amour conduit tremblante au lit de son amant? l'himen seul que sa générosité refuse, pourroit la rassurer. Elle se pâme dans les bras de Sylvandre, qui meurt d'amour dans les siens ; mais réservée dans ses plaisirs, elle modere si bien ses transports, qu'il n'est que trop sûr qu'elle ne confondra que ses soupirs. Elle se défie de l'adresse même du dieu qu'elle chérit; tout dieu qu'il est, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui est moins chere que son amour; sans doute sa curiosité voluptueusement satisfaite avec celle de son amant; en faisant tout pour lui, elle

croit n'avoir rien fait, parce que ce n'est point avec lui; elle le refuse moins qu'elle-même; mais enfin elle craint les fruits d'un amour éperdu; elle n'entend plus que la voix d'un fantôme qui lui dit de se respecter. Quelque excessive que soit la tendresse d'un cœur qui n'a jamais aimé, elle n'est point à l'épreuve de l'infamie. Dieu puissant, se peut-il qu'une foible mortelle que tu as si facilement séduite par tes plaisirs, se souvienne encore en aimant de tout ce qu'on devroit oublier quand on aime?

A quel genre de volupté plus simple, plus épurée, suis je parvenu ici! l'églogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre simplicité les amours des simples bergers. Tircis aime à voir ses moutons paître avec ceux de Sylvandre; ils sont l'image de la réunion de leurs cœurs. C'est pour lui qu'amour la fit si belle; il mourroit de douleur, si elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là, c'est l'élégie en pleurs, qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu en perdant ce qu'il aime; il ne voit plus qu'à regret la lumiere du jour; il appelle la mort à grands cris, en demandant raison à la nature entiere de la perte qu'il a faite.

Il faut l'entendre exprimer lui-même, la vivacité de ses regrets, entrecoupés de

soupirs. La pudeur augmentoit les attraits de son amante ; elle la conservoit dans le sein même des plus grands plaisirs, qui en étoient plus piquans. Avant lui ; elle ne connoissoit point l'amour. Il se rappelle avec transport les premiers progrès de la passion qu'il lui inspira, & tout le plaisir mêlé d'une tendre inquiétude qu'elle eut à sentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima, sans oser lui en faire l'aveu. Comme il prit sur lui de lui déclarer enfin sa passion en tremblant. Hélas ! elle n'en étoit que trop convaincue ; tous ces beaux noms de sympathie ou d'amitié la déguisoient mal : elle sentoit que l'amour se masquoit pour la tromper, & peut-être sans le savoir, aide-t-elle ce dieu même à donner à ce parfait amant autant de confiance, que son dangereux respect lui en avoit inspiré à elle-même. Mais se rendre digne des faveurs de Sylvandre, étoit pour Damon d'un plus grand prix que les obtenir, aimer, être aimé ; c'étoit pour son cœur délicat la premiere jouissance, jouissance sans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des sentimens étoit l'ame de leur tendresse ; & la tendresse, l'ame de leurs plaisirs ; ils ne connoissoient d'autre excès que celui de plaire & d'aimer : c'est la volupté des cœurs.

Pleure, (eh qu'importe que l'on pleure

pourvu qu'on soit heureux, (Pleure, infortuné berger : un cœur amoureux trouve de charmes à s'attendrir ; il chérit sa tristesse, les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puisque c'est un plaisir, & le seul plaisir qu'un cœur triste puisse goûter dans la solitude qu'il recherche ? Un jour viendra, que trop consolé tu regretteras de ne plus sentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conserver ton chagrin & tes regrets : si tu les perds, tu existeras comme si tu n'avois jamais aimé.

Pourquoi vous mettre au rang des prudes, vousqui ne l'êtes pas, respectable Zaïde ? Pourquoi accordez-vous à mon idée plus qu'à moi-même ? Je suis tel que vous supposez ; vous n'avez j'en jure par vos beaux yeux, vous n'avez pas plus à craindre avec l'original, qu'avec la copie. C'est perdre de gaieté de cœur un bien réel, pour embrasser la nue d'Ixion. Rassurez-vous ; ne craignez ni indiscrétion, ni inconstance, je n'en veux pour garans que vos charmes. Nos cœurs sont faits l'un pour l'autre ; que la plus douce sympathie les entraîne pour jamais. C'est bien à nous, foibles mortels, à croire pouvoir être heureux sans le secours de Vénus. Quelque industrieux que soient les moyens qu'on a

imaginés, l'amour en gémit, craignons son courroux, c'est le plus redoutable des dieux. Venez, Zaïde, venez, ne sentez-vous donc point le vuide de votre condition ? Et comment le remplir sans amour ? Voyez les lis dont il a parsemé votre beau teint, c'est pour donner à votre amant le plaisir de les changer en roses. L'empire de Flore est soumis à celui de l'amour. Un jour viendra, n'en doutez pas, que vous vous repentirez moins d'avoir aimé, fût-ce un volage, que de n'avoir point aimé. Tous ces beaux jours perdus dans une froide indifférence, vous les regretterez, Zaïde, mais en vain ; ils s'envolent & ne reviennent plus.

„ *D'une ardeur extrême*
„ *Le tems nous poursuit.*
„ *Détruit par lui-même*,
„ *Par lui reproduit :*
„ *Plus léger qu'Eole*,
„ *Il naît & s'envole*,
„ *Renaît & s'enfuit.*

Voyez ce jeune myrthe, sa vie est courte, il sera bientôt flétri. Mais il profite du peu de jours qui lui sont accor-

dés ; il ne se refuse ni aux caresses de Flore, ni aux douces haleines de Zéphire. Imitons-le en tout, Zaïde ; & que sa vie, l'image de la nôtre par la durée, le soit encore par les plaisirs.

Jeune Chloé, vous me fuyez..... En vain je vous appelle, en vain je vous poursuis... Déjà tous vos charmes se dérobent à ma vue.... Rassurons-nous.... Les coquettes ne font que semblant de se cacher.

A ces jeux que Virgile a si bien peints, qui ne voit les ruses & toute la coquetterie d'amour ? Vous croyez le prendre sur des levres vermeilles. L'enfant qu'il est, s'y croit trop à découvert, il se sauve, il s'enfuit. Jeune Aurore, il est déjà dans les boucles de vos beaux cheveux ; comme il s'y joue avec un souffle badin d'une épaule à l'autre ! Que j'aime à le voir, las de voltiger comme un oiseau du lis à la rose & de l'ivoire au corail, se reposer enfin sur votre belle gorge ! On l'y poursuit, il n'y est déjà plus. Par où s'est-il glissé ? Où se cachet-il ? Par-tout où habite la beauté. Il s'est fait une derniere retraite, c'est-là qu'il aime à s'arrêter, " comme une tendre fauvette sur ses petits. " Poursuivez-le encore : à l'air dont il demande grace, qu'on voit bien qu'il n'en veut point avoir. Il ne semble se fixer au siege

de la volupté, il n'est bien aise que son empire ait des bornes, que pour avoir le plaisir de s'y laisser prendre, & ne pas manquer d'excuse.

Transportons-nous à l'opéra; la volupté n'a point de temple plus magnifique, ni plus fréquenté. Quelles sont ces deux danseuses autour de l'arche de Jephté? Dans l'une, quelle agilité, quelle force, quelle précision. Le plaisir la suit avec les jeux & les ris, son escorte ordinaire: l'autre, moins étonnante, séduit plus; ses pas sont mesurés par les graces & composés par les amours. Quelle moëlle, quelle douceur! L'une est brillante, légere, nouvelle; l'autre est ravissante, inimitable. Si Camargo est au rang des nymphes, vertueuse Salé, vous ornerez le cœur des graces. Divine enchanteresse, quelle ame de bronze n'est pas pénétrée de la mollesse de tes mouvemens? Étends, déploie seulement tes beaux bras, & tout Paris est plus enchanté qu'Amadis même.

Nouvelle Terpsicore, je n'ai point à regretter ce genre de plaisirs. Sage C**, vous avez plus d'art sans manquer de graces. D***, charmante D***, vous avez plus de graces, sans manquer d'art. Brillantes rivales, vous faites l'un & l'autre l'honneur des ballets d'Apollon.

Qu'entends-je! Le dieu du chant seroit-il descendu sur la terre? quels sons,

quel déſeſpoir, quels cris, nouvel Atis! aimable Jéliote, ſers-toi de tout l'empire que tu as ſur les cœurs ſenſibles; non jamais la puiſſance d'Orphée n'égala la tienne. Et toi, frêle & ſurprenante machine, qui n'as point été faite pour penſer, le Maure, remercie amour de t'avoir organiſée pour chanter; tu ravis nos ames par les ſons de ta voix.

De combien de façons n'intéreſſes-tu pas nos cœurs, puiſſante Vénus, lors même que tu perſécutes une malheureuſe, dont le crime eſt celui des dieux; Mérope, mere incomparable, ta tendreſſe eſt éperdue, c'eſt preſque de l'amour. Je ne t'oublie point adorable Zaïre; j'ai pour toi les yeux d'Oroſmane; oui, tu étois digne d'un plus heureux deſtin. Pourquoi faut-il qu'une flamme auſſi pure ſoit éteinte par des préjugés que tu n'avois pas? L'amour devoit-il ſouffrir qu'on éclairât la reine de ſon empire ſur d'autres intérêts que ceux de la volupté?

Le plaiſir de la table ſuccede à celui des ſpectacles. Le voluptueux fait choiſir ſes convives; il veut qu'ils ſoient, comme lui, ſenſuels, délicats, aimables, & plutôt gais, plaiſans, que ſpirituels. Il écarte tout fâcheux conteur, tout ennuyeux érudit. Sur tout point de beaux eſprits; ils aiment plus à briller qu'à rire. Des bons mots, des ſaillies, quel-

ques étincelles, (l'esprit a sa mousse comme le champagne) mais plus encore de joie; & que le goût du plaisir pétille dans tous les yeux, comme le vin dans la fougere. Le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, semblable au cigne de la fontaine, est bientôt sans desirs. Le voluptueux goûte de tous les mêts: mais il en prend peu, & se ménage, il veut profiter de tout. Cômus est son cuisinier, & la fine Vénus a bien ses raisons pour fournir les ingrédiens. Les autres sablent le champagne; il le boit, il le boit à longs traits, comme toutes les voluptés. Vous sentez qu'il préfere à tout, ces charmans têtes-à-têtes, où les coudes sur la table, les jambes entrelacées dans celles de sa maîtresse, les yeux sont les plus foibles interpretes du langage du cœur. Versez, Iris, versez à plein verre. " Qu'il endorme, ou „ qu'il excite, la traite est petite de la „ table au lit. " Cette nuit, distillé par l'amour, il vous sera rendu... Mais auparavant accordez à Bacchus ce qui est dû à Bacchus; laissez-le reposer dans les bras de Morphée; il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. Déesse de Cythere, je sais quels hommages sont dus à vos charmes; mais attendez à voir paroître votre étoile: Vous entendez mal vos in-

prix d'une douce résistance, & d'un bien plus doux amusement? Il n'y a pas jusqu'à la foiblesse même dont on ne puisse tirer parti. Que Polyénos, Ascylthe, & tous les Muzulims du monde ne se plaignent plus de leur désastre, l'attente du plaisir en est un. Circé s'en loue, elle remercie son amant de ce qui blesse au moins la vanité des autres femmes. Circé rend graces à une trop heureuse impuissance; c'est qu'elle n'est que voluptueuse? son plaisir en a duré plus long-tems, ses desirs n'ont point fini. Les langueurs du corps empêchent donc quelquefois les langueurs de l'ame! Quoi! elles soutiennent la volupté! Qui l'eût cru, sans l'expérience de la *parodie* du *pavot* de Virgile? parodie si brusque quelquefois, au milieu même des plus *grands airs*, qu'on a bien de la peine à n'en pas rire, au hasard d'augmenter le dépit de Vénus.

Si le voluptueux se promene, le plus beau lieu, le chant des oiseaux, la fraîcheur des ruisseaux & des zéphirs; un air embaumé de l'esprit des fleurs; la plus belle vue, la plus superbe allée, celle où Diane se promene elle-même avec toute sa cour; voilà ce qu'il choisit, & ce qu'il quitte bien plus volontiers, soit pour lire au frais Crébillon ou Chaulieu; soit pour s'égarer dans un bois, & fouler avec quelque Driade le gazon touffu d'un bos-

quet inaccessible aux profanes. Lambris dorés que les flûtes & les voix font retentir, charmez-vous ainsi le magnifique ennui des rois.

S'il attend sa maîtresse, c'est dans le silence & le mystere, tous ses sens tendus semblent écouter, il ose à peine respirer, un faux bruit l'a déjà trompé plus d'une fois : puisse je l'être toujours ainsi. Tout dort, & Julie ne vient point? L'impatience de l'un surpasse la prudence de l'autre. Il ne se connoît plus, il brûle, il frémit du plaisir qu'il n'a pas encore.... Que sera-ce & quels transports, quand un objet si tendrement chéri, si vivement imaginé; éclairé par le seul flambeau de l'amour.... Heureux Sylvandre, voilà Julie?

Issé est-elle dans les bras du sommeil? Celui de l'amour même n'est pas plus respecté; il ordonne aux ruisseaux de murmurer plus bas; il voudroit imposer silence à la nature entiere. Issé ne s'éveillera que trop tôt, elle est dans la plus galante attitude. Voyez celle de l'amant, voyez ses yeux! Que de charmes ils parcourent! Favorise le dieu du sommeil, & qu'ils aient le tems de se *payer des larmes qu'ils ont versé pour eux.*

Beaux jours d'Hébé, quoi, vous ne reviendrez plus! Je serai désormais impitoyablement livré au vuide d'un cœur sans

tendresse & sans desir : vuide affreux que tous les goûts, tous les arts, toutes les dissipations de la vie ne peuvent remplir! Que je sente du moins quelquefois les flatteuses approches du plus respectable des dieux, signe consolateur d'une amante éperdue ; & tel qu'au nautonnier alarmé se montre la brillante étoile du matin. Plaisir, ingrat plaisir, c'est donc ainsi que tu traites qui t'a tout sacrifié! Si j'ai perdu mes jours dans la volupté, *ah*, *rendez-les moi*, *grands dieux*, pour les reperdre encore !

Je suis jaloux de ton bonheur, trop heureux pêcher. La nature t'a traité en mere, & l'homme en marâtre. Un doux zéphir a soufflé dans les airs, une nouvelle chaleur te rappelle à la vie, tes boutons paroissent, se développent bientôt ornés de fleurs ; tu seras enfin chéri pour tes excellens fruits. Combien de printems t'ont rajeunis! Combien d'autres te rajeuniront encore, tandis que le premier de l'homme, hélas! est aussi son dernier. Quoi, cet arbre fleuri qui fait l'honneur du champ, qui a plus de sentiment que tous les êtres ensemble, ne seroit qu'une plante éphémere, éclose le matin, le soir flétrie ; moins durable que ces fleurs, qui du moins sures de parer nos campagnes durant l'été, embelliront peut-être l'automne même! spectacle enchanteur dont l'éter-

nité même ne pourroit me rassasier, un destin, cruel sans doute, nous arrache au plaisir de vous voir & de vous admirer sans cesse, mais il est inévitable. Ne perdons point le tems en regrets frivoles ; & tandis que la main du printems nous caresse encore, ne songeons point qu'elle va se retirer ; jouissons du peu de momens qui nous restent ; buvons, chantons, aimons qui nous aime ; que les jeux & les ris suivent nos pas ; que toutes les voluptés viennent tour-à-tour, tantôt amuser, tantôt enchanter nos ames ; & quelque courte que soit la vie, nous aurons vécu.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps sain, l'esprit libre & sans préjugés. Amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il en connoît le prix ; inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison mortel vient infecter nos cœurs. Au dessus de la fortune & de ses caprices, il est sa fortune à lui-même : au dessus de l'ambition, il n'a que celle d'être heureux : au dessus des tonnerres, philosophe épicurien, il ne craint pas plus la foudre que la mort. Les arbres se dépouillent de leur verdure, il conserve son amour. Les fleuves se changent en marbre, un froid cruel gele jusqu'aux entrailles de la terre, il brûle des feux de l'été. Couché avec sa chere Délie, la rigueur de l'hiver, le vent, la pluie, la grêle, les

élémens déchaînés ajoutent au bonheur de Tibule. Si la mer est calme & tranquille, le voluptueux ne voit dans cette belle nappe d'huile, qu'une parfaite image de la paix. Si les flots bouleversés par Éole en furie, menacent quelque vaisseau du naufrage, ce tableau mouvant de la guerre, tout effrayant qu'il est, il le voit avec le plaisir d'un homme éloigné du danger. Ce n'est pas là un de ceux que court volontiers la volupté.

Tout est plaisir pour un cœur voluptueux; tout est roses, œillets, violettes dans le champ de la nature. Sensible à tout, chaque beauté l'extasie; chaque être inanimé lui parle, le réveille; chaque être animé le remue; chaque partie de la création le remplit de la volupté. Voit-il paroître la riante livrée du printems; il remercie la nature d'avoir prodigué une couleur si douce & si amie des yeux. Admirateur des plus frappans phénomenes, le lever de l'aurore & du soleil; cette brillante couleur de pourpre, qui se jouant dans le brun des nuées, forme à son couchant la plus superbe décoration, les rayons argentés de la lune, qui consolent les voyageurs de l'absence du plus bel astre: les étoiles, ces diamans de l'Olympe, dont l'éclat est rélevé par le fond bleu auquel ils sont attachés; ces beaux jours sans nuages, ces nuits plus belles encore

qui inſpirent les plus douces rêveries nuits vertes des forêts, où l'ame enchaînant ſes penſées volages dans les bornes charmantes de l'amour, contente, recueillie, ſe careſſe elle-même & ne ſe laſſe point de contempler ſon bonheur : ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il ſuffit d'être ſeul pour deſirer d'être avec vous, Thémire ; & d'être avec vous, pour oublier tout l'univers. Que dirai-je enfin? toute la nature eſt dans un cœur qui ſent la volupté.

Vous la ſentez, Sapho, vous éprouvez l'empire de cette puiſſante divinité. Mais quel ſingulier uſage vous en faites, vous refuſez aux uns ce que vous ne pouvez accorder aux autres ; vous jouez le ſexe que vous n'avez pas, pour chérir celui que vous avez. Amoureuſe de votre ſexe, vous voudriez en changer, vous ne voyez pas que vous oubliez votre perſonnage, en faiſant mal le nôtre, & que la nature abuſée en rougit.

Ne nous élevons point contre cette uſurpation ; n'arrêtons point le cours d'un ruiſſeau, qui conduit tôt ou tard à ſa ſource. Quand on prend de l'amour, on peut prendre une amante ; le plaiſir ſe laſſe de *mentir*.

La vue des plaiſirs d'autrui nous en donne. Avec quel air d'intérêt la curieuſe Suzon regarde les myſteres d'amour! Plus

elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en eſt elle-même troublée : mais ce trouble, cette émotion ravit ſon ame. Dans quel état, la fripponne eſt trouvée ! Trop attentive, pour n'être pas diſtraite, elle ſemble machinalement céder à la voluptueuſe approche des doigts libertins.... Pour la déſenchanter, il lui faudroit des plaiſirs, tels ſans doute que ceux dont elle a devant ſoi la ſéduiſante image. L'amour ſe gagne à être vu de prés.

Oſerais-je légérement toucher des myſteres ſecrets dont le ſeul nom offenſe Vénus, & fait prendre les armes à tout Cythere, mais qui cependant ont quelquefois le bonheur de plaire à la déeſſe, par l'heureuſe application qu'on en fait ?

Le beau Giton gronde le Satyre qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs : tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Aſcylthe lui a fait : il donne à ſon mari plus de plaiſir qu'une femme véritable : eſt-il ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix; & que le plus joli cheval, le courſier de Macédoine le plus vîte, puiſſe à peine les payer ?

Vous ſouvient-il de l'écolier de Pergame ? Grands dieux ! l'aimable enfant, la beauté ſeroit-elle donc de tous les ſexes ? Rien ne limiteroit-il ſon empire ? Que de déſerteurs du culte de Cypris ! Que de

cœurs enlevés à Cythere, la Déesse en conçoit une juste jalousie. Eh ! quel bon citoyen de l'isle charmante qu'elle a fondée, ne soupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi ? Beau sexe, cependant n'en soyez pas si jaloux. Pétrone a moins voulu dans l'excès de son raffinement, vous causer des inquiétudes, que vous ménager des ressources contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs. En effet combien d'amours petits ou timides (ceux-là sont si faciles à effaroucher) ont été bien aises de trouver un refuge, sans lequel privé d'asile, ils seroient peut-être morts de frayeur à la porte du temple ! Combien d'autres, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir, ont si bien servi le véritable amour, que pour ses propres intérêts, ce dieu des cœurs, en bon casuiste, n'a pu quelquefois se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitoit.

Vous avez de l'esprit, Céphise & vous êtes révoltée par ses discours, vous vous piquez d'être philosophe, & vous vous feriez un scrupule d'user d'une ressource permise & autorisée par l'amour ! Quel seroient donc vos préjugés, si comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle. Ah ! croyez-moi, chere

sein, c'est pour vous qu'elles viennent d'éclore; mais prenez encore plus d'amours que de fleurs. Enivrez-vous de tendresse & de volupté, comme les prés s'enivrent de leurs ruisseaux. Chaque être vous adresse la parole; seriez-vous sourdes à la voix, à l'exemple de la nature entiere? Voyez ces oiseaux, à peine éclos, leurs ailes les portent à l'amour! Voyez comme ce dieu badin folâtre sous la forme de Zéphire autour de ce verd feuillage! Les fleurs même se marient; les vents sont leurs messagers amoureux. Chaque chose est occupée à se reproduire.

Vous, qui avez tant de sentiment, Corine... venez. Si l'instinct jouit plutôt que l'esprit, l'esprit goûte mieux que l'instinct.

Qu'un simple bouquet a de charmes pour un aman! *L'amour est-il niché dans ces fleurs?* Daphnis croit le respirer lui-même: on diroit qu'il veut l'attirer dans son cœur par une voie nouvelle. Mais quel feu secret! Quelle douce émotion! Et quelle en est la cause? *C'est qu'il étoit contre le cœur de sa chere Thérese.* En reçoit-elle un à son tour des mains de son berger? Il le suit des yeux. Que ces fleurs sont heureuses d'être si bien placées! Elles ornent le trône des amours! Il envie leur sort; il voudroit, comme elles, expirer sur ce qu'il aime.

amante, tout eſt femme dans ce qu'on aime ; l'empire de l'amour ne connoît d'autres bornes que celles du plaiſir.

Je te rends, amour, le pinceau que tu m'as prêté, fais-le paſſer en des mains plus délicates ; & toi, reſte à jamais dans mon cœur.

FIN.



TABLE

DU TOME TROISIEME.